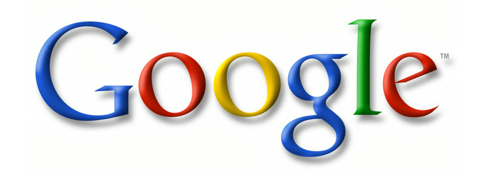
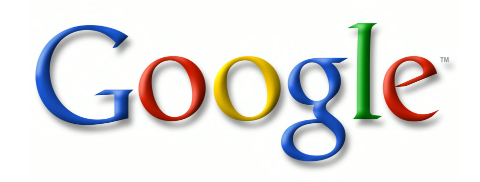
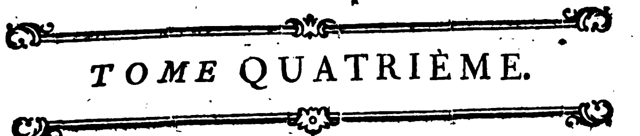





DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.

PROVERBES DRAMATIQUES.



TOME QUATRIÈME.

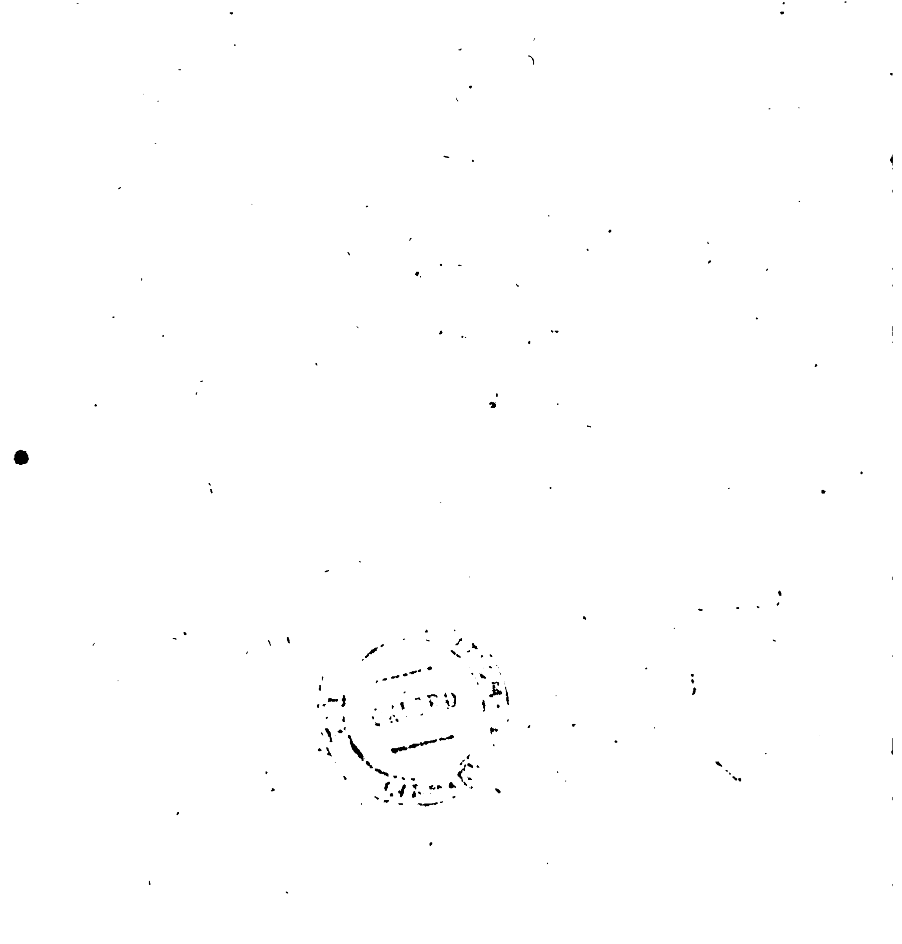


A PARIS,

Chez LEJAY, Libraire, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



L'ECRIVAIN

DES

CHARNIERS.

QUARANTE-HUITIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Me. DEL'AIGUILLE, *Marchande Lingere.*

Mlle JANNETON, *sa Fille.*

M. DUBOIS, *Débitant de Tabac.*

M. DUBOIS, Fils, *Commis des Barrieres.*

M. DISCRET, *Ecrivain des Charniers.*

NICOLAS, *Commissionnaire.*

La Scene est sous les Charniers des Innocens.



L'ECRIVAIN DES CHARNIERS,

PROVERBE.

La Scene représente les Charniers des Innocens. A droite est la Boutique de Madame de l'Aiguille, Marchande Lingere, & à gauche, un tonneau qui sert de Bureau à M. Discret, Ecrivain.

SCENE PREMIERE.

Mlle JANNETON, M. DUBOIS.

M. DUBOIS.

MAIS, Mademoiselle, si vous me faites

l'honneur de m'aimer véritablement comme vous le dites, pourquoi vous affligez-vous ?

Mlle JANNETON.

Ah, M. Dubois, si vous sçaviez ! . . .

M. DUBOIS.

Comment, ne me trouvez-vous pas un assez bon parti ? Ma Place de Commis de la Barriere me vaut pourtant six cens francs par an.

Mlle JANNETON.

Je le sai bien ; mais ma chere mere ne vous connoît pas.

M, DUBOIS.

Ce n'est pas ma faute, & si vous le vouliez elle me conoîtroit bientot.

Mlle JANNETON.

Si j'étois sure qu'elle pût penser comme moi, Monsieur, vous n'auriez rien à craindre.

M. DUBOIS.

Comment, rien à craindre ? Croyez-vous que je puisse avoir peur ? vous ne me connoissez pas. Vous me faites trembler, Mademoiselle Janneton.

Mlle JANNETON.

Mais, par exemple, si elle vouloit me marier à un autre que vous.

M. DUBOIS.

Ah, cela devient différent; mais je ne le crois pas.

Mlle JANNETON.

Cela n'eſt pourtant que trop vrai.

M. DUBOIS.

Comment ?

Mlle JANNETON.

Je ne ſçai ſi vous connoiſſez M. Diſcret; l'Ecrivain qui demeure là, vis-à-vis de chez nous ?

M. DUBOIS.

Je ne l'ai jamais vu.

Mlle JANNETON.

Eh bien; c'eſt à lui que ma chere mere veut me marier.

M. DUBOIS.

A lui ? & l'aimez-vous ?

Mlle JANNETON.

Si je l'aimois, je ne vous aimerois pas.

M. DUBOIS.

Ah, c'eſt vrai; comment ferons-nous ?

Mlle JANNETON.

Je n'en ſçai rien; car ma chere mere lui a donné ſa parole, & il y compte, & voilà

pourquoi je vous ai prié de me venir voir pendant qu'elle eſt ſortie.

M. DUBOIS.

Et Monſieur Diſcret, eſt-il un homme d'eſprit?

Mlle JANNETON.

Mais, je crois que oui; car c'eſt lui qui fait tous nos Mémoires. Il écrit tout courament des lettres pour tout le monde, & il eſt très-malin.

M. DUBOIS, *rêvant.*

Il écrit des lettres? Attendez, je ferai auſſi malin que lui, laiſſez-moi faire; dans peu vous entendrez parler de moi, & vous verrez ce qui en ſera; puiſqu'il écrit des lettres. Je ſuis un homme... Enfin je ne vous en dis pas davantage.

Mlle JANNETON.

Ah, je vous en prie, mon cher Monſieur Dubois, dites moi ce que vous ferez.

M. DUBOIS.

Je n'ai rien à vous refuſer; mais je n'ai pas le tems de vous l'expliquer. Songez ſeulement à dire à votre chere mere que M. Diſcret vous a fait une infidélité, & ne vous embarraſſez pas du reſte.

Mlle JANNETON.

Si vous m'aimiez bien, vous n'auriez pas de ſecret pour moi, & j'ai envie de me fâcher.

M. DUBOIS.

A quoi cela ſervira-t-il ? Écoutez plutôt ce que j'ai encore à vous dire.

Mlle JANNETON.

Eh bien, qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. DUBOIS.

J'ai dit à mon pere, qui a un débit de tabac auprès des Quinze-vingts, que j'ai grande envie de me marier avec vous, & comme c'eſt le meilleur homme du monde, il doit venir aujourd'hui ici marchander une paire de chauſſons, pour voir ſi vous êtes auſſi jolie que je lui ai dit. Il m'a dit qu'il avoit été à la nôce de Madame votre mere, & il a envie de renouveller la connoiſſance ſelon ce qui en ſera, & ce ſeroit un bon acheminement à notre mariage.

Mlle JANNETON.

C'eſt très-bien penſé ; mais qu'eſt-ce que vous ne voulez pas me dire ?

M. DUBOIS.

Ah, vous en revenez toujours à vos moutons, & il faut que je m'en aille.

Mlle JANNETON.

Eh bien, Monſieur, allez-vous-en, & ne revenez jamais.

M. DUBOIS.

Quoi, vous vous fâchez tout de bon? Allons, embraſſez-moi, pour faire la paix. *Il veut l'embraſſer.*

Mlle JANNETON, *ſe débattant.*

Non, Monſieur, non, je ne le veux pas; finiſſez donc, vous allez faire tomber mon ouvrage. *Il tombe.* Bon, le voilà à terre. Il va être tout crotté.

M. UBOIS.

Ah, ne vous fâchez pas, cela ſe ſéchera. *Il lui rend ſon ouvrage.* Adieu, Mademoiſelle, je ſuis votre très-humble ſerviteur.

Mlle JANNETON.

Revenez bientôt.

M. DUBOIS.

Oui, oui, ne vous embaraſſez pas.

Mlle JANNETON.

Allez-vous-en vîte; car je vois revenir ma chere mere.

M. DUBOIS.

Adieu donc.

Mlle JANNETON.

Adieu. Adieu.

SCENE II.

Me. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON *pleure en travaillant.*

Me. DEL'AIGUILLE.

Eh bien, qu'eſt-ce que tu as à pleurer? Tenez, voyez à dix-ſept ans, ſi on peut être comme cela.

Mlle JANNETON.

Mais, ma chere mere, quand vous ſçaurez à l'occaſion de quoi je pleure, je crois que vous penſerez comme moi.

Me. DEL'AIGUILLE.

Effectivement, je pleurerai auſſi moi, ah oui, tu vas voir. Allons, allons, laiſſe-moi paſſer à ma place, grande nigaude. *Mlle Janneton ſe leve, ſa mere paſſe, & elles s'aſſoyent toutes les deux.* Donne-moi un peu cette terrine, que j'épluche nos féves.

Mlle JANNETON.

Tenez, la voilà.

Me DEL'AIGUILLE.

Et le ſac aux féves ? *Mlle Janneton le lui donne, & elle épluche ſes féves.* Ah ça, finis de Pleure-micher comme cela ; car tout cela m'ennuye.

Mlle JANNETON.

Mais, ma chere mere, écoutez donc la raiſon de cela.

Me. DEL'AIGUILLE.

Allons, voyons ; qu'eſt-ce qu'elle va dire ?

Mlle JANNETON.

Si vous vous fâchez...

Me. DEL'AIGUILLE.

Que je me fâche ou non, ce n'eſt pas ton affaire. Tais-toi & parle.

Mlle JANNETON.

Vous ſçavez bien que vous m'avez accordé en mariage à M. Diſcret.

Me. DEL'AIGUILLE.

Oui, parce que c'eſt un honnête homme & qui me convient ; eſt-ce que tu n'en veux plus ? en voici bien d'une autre ! Bon gré malgré tu l'épouſeras, premierement & d'un,

voilà qui eſt fini, je n'écoute plus rien.

Mlle JANNETON.

Mais je ne dis pas que je ne l'aime plus.

Me. DEL'AIGUILLE.

Et qu'eſt-ce que tu dis donc? Il faut parler au lieu de pleurer.

Mlle JANNETON.

Je dis que j'ai bien peur de ne pas être ſa femme.

Me. DEL'AIGUILLE.

Et pourquoi cela?

Mlle JANNETON.

Parce que... *Elle pleure.*

Me. DEL'AIGUILLE.

Eh bien?

Mlle JANNETON.

Je n'oſerois vous le dire.

Me. DEL'AIGUILLE.

Mais s'il faut que je le ſçache, je ne peux pas le deviner.

Mlle JANNETON.

Dame; c'eſt qu'on m'a dit qu'il étoit devenu amoureux d'une autre, & qu'il vouloit me faire une infidélité.

Me. DEL'AIGUILLE.

Ah, je ne crois pas celui-là, il peut te faire toutes les infidélités qu'il voudra; mais il faudra bien qu'il t'épouse, je n'entendrai pas raillerie là-deffus, un honnête homme n'a que fa parole.

Mlle JANNETON.

Mais s'il eft infidéle?

Me. DEL'AIGUILLE.

A préfent cela ne fait rien; mais quand tu feras fa femme, je le ferai bien charier droit. Eft-ce que ton pere ne vouloit pas faire comme cela au bout d'un an de mariage? ah pardi il ne s'y eft pas frotté deux fois; il te le diroit bien, s'il n'étoit pas mort, le pauvre défunt!

Mlle JANNETON.

Oui, mais fi M. Difcret en aime une autre, il ne voudra plus de moi. Il n'a pas paru encore à fa place d'aujourd'hui.

M. DEL'AIGUILLE.

Oh, mais c'eft Lundi, il faut de la raifon partout. Laiffe-le venir, je lui parlerai, moi, il faudra bien qu'il réponde.

Mlle JANNETON.

Ah, ma chere mere, ne lui dites rien encore. Il faut attendre & sçavoir si tout cela est bien vrai.

Me. DEL'AIGUILLE.

Voilà encore un joli sujet pour être amoureux d'une autre que de ma fille.

Mlle JANNETON.

Nous verrons comment il se conduira.

Me. DEL'AIGUILLE.

Je veux bien ne lui pas parler ; mais c'est que s'il me fait une fois monter la moutarde au nés...

Mlle JANNETON.

Il ne faut pas vous emporter.

Me. DEL'AIGUILLE.

Oh, je ne m'emporte pas ; va, va, laisse-moi faire, je sçai comme il faut s'y prendre avec les hommes, tu n'as qu'à faire comme moi. Ne lui disons rien ni l'une ni l'autre, il sera bien embarrassé.

Mlle JANNETON.

C'est très-bien dit. Mais voilà un Monsieur qui cherche quelque chose, il regarde bien notre enseigne. *à part.* Je crois que c'est le pere de M. Dubois.

SCENE III.

Me. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON. M. DUBOIS Pere.

Me. DEL'AIGUILLE.

MONSIEUR, y a-t-il quelque chose pour votre service, de la toile, des manchettes? c'est ici.

M. DUBOIS Pere.

Madame, je vous demande bien pardon, j'ai oublié mes lunettes &. ...

Me. DEL'AIGUILLE.

Monsieur, nous ne vendons pas de lunettes.

M. DUBOIS Pere.

Je le sçai bien, Madame; mais c'est que je ne peux pas lire l'enseigne d'un quelqu'un que je cherche.

Mlle JANNETON.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur?

M. DUBOIS Pere.

C'est celle de Madame de l'Aiguille.

Me. DEL'AIGUILLE.

Vous y êtes, Monsieur, c'est moi-même.

M. DUBOIS Pere.

Ah, Madame, je ſuis bien votre ſerviteur.

Me. DEL'AIGUILLE.

Janneton, donne donc un tabouret à Monſieur.

M. DUBOIS Pere.

En voilà un, Mademoiſelle, ne vous dérangez pas. Et puis je ſerois bien reſté debout, ſurtout autrefois; par ce que je ſuis accoutumé à tout. *Il s'aſſied.* Madame; c'eſt que je voudrois bien achetter une ou deux paires de chauſſons; c'eſt ſe lon le prix que vous me les ferez payer.

Me. DEL'AIGUILLE.

Monſieur, ſi vous voulez du bon, il ne faut pas épargner voulez-vous quelque choſe de réſiſtance?

M. DUBOIS Pere.

Oui, je veux du meilleur.

Me. DEL'AIGUILLE.

Janneton, donne à Monſieur de ceux marqués *N.*

Mlle JANNETON, *donnant un paquet.*

Les voilà juſtement.

Me. DEL'AIGUILLE.

Tenez, Monſieur, voilà ce qu'il vous faut.

M. DUBOIS Pere.

Seront-ils aſſez grands ? car j'ai des cors à tous les doigts des pieds.

Me. DEL'AIGUILLE.

C'eſt-là ce que nous vendons dans ces cas-là.

M. DUBOIS Pere.

Et cela vaut, en conſcience ? . . .

Me. DEL'AIGUILLE.

Dix ſols la paire, mais je ne veux pas gagner avec vous, je vous les donnerai à neuf ſols.

M. DUBOIS Pere.

C'eſt le dernier mot ?

Mlle JANNETON.

Ah, ma chere mere, ne pourriez-vous pas les donner à Monſieur, à huit ſols ?

Me. DEL'AIGUILLE.

Je le veux bien ; mais je n'y gagnerai rien.

M. DUBOIS Pere.

Je m'en vais donc vous donner vingt-quatre ſols, & vous me rendrez. *Il donne vingt-quatre ſols.*

Me, DEL'AIGUILLE.

Prenez-en encore une paire, cela fera un compte rond.

M. DUBOIS Pere.

Allons, je le veux bien en faveur de l'ancienne connoiſſance. Vous ne me remettez pas, Madame de l'Aiguille ?

Me. DEL'AIGUILLE.

Pardonnez-moi, je me ſouviens...

M. DUBOIS Pere.

Vous ſouvenez-vous que c'eſt moi qui vous avois enlevée le jour de votre nôce ?

Me. DEL'AIGUILLE.

Quoi, c'eſt vous qui vous nommiez.... J'oublie toujours les noms...

M. DUBOIS Pere.

Lafleur, j'étois dans ce tems-là chez M. Largentier, Fermier Général.

Me. DEL'AIGUILLE.

Juſtement.

M. DUBOIS Pere.

Oui, c'eſt lui qui m'a fait avoir un débit de tabac auprès des Quinze-vingts, & je m'appelle Dubois à préſent.

Me. DEL'AIGUILLE.

Je m'en ſouviens, oui, il y a longtems; dont vous parlez-là.

M. DUBOIS Pere.

Ah, cela ne fait rien, vous êtes toujours tout de même. Eſt-ce là Mademoiſelle votre fille?

Me. DEL'AIGUILLE.

Oui vraiment.

~~M. DUBOIS Pere.~~

Ah, mauvaiſe herbe croît toujours, comme vous ſçavez.

M. DUBOIS Pere.

L'on voit bien que vous êtes ſa mere. Et notre ami de l'Aiguille, comment ſe porte-t-il?

Me. DEL'AIGUILLE.

Ah, le pauvre homme! il y a ſix ans qu'il eſt mort.

M. DUBOIS Pere.

Quoi, M. de l'Aiguille eſt mort?

Me. DEL'AIGUILLE.

Oui vraiment; vous ſçavez qu'il aimoit un peu à boire.

M. DUBOIS Pere.

C'eſt vrai.

Me. DEL'AIGUILLE.

Ah, que trop ! un jour de la S. Martin, bon jour bonne œuvre, eſt-ce que la rouë d'un fiacre ne lui a pas paſſé ſur les deux jambes, qu'il ne s'en eſt pas relevé. J'ai cru que je le garderois toujours comme cela; enfin Dieu me l'a ôté, il a bien fallu ſe faire une raiſon. Il ne m'a laiſſé que Janneton que vous voyez là.

M. DUBOIS Pere.

Eh bien, je ſuis ſûr qu'elle fait votre conſolation; car elle a l'air bien raiſonnable.

Me. DEL'AIGUILLE.

Ah, comme cela. *M. Dubois ſe léve.*

SCENE IV.

Me. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON. M. DUBOIS Pere. M. DISCRET, *ſe mettant à ſon Bureau.* M. DUBOIS Fils *paſſant & montrant à Mlle Janneton que c'eſt ſon pere qui eſt chez elle, & qu'il va aller trouver M. Diſcret.*

M. DUBOIS Pere.

Ah ça, il ſe fait tard, & il eſt tems d'aller manger la ſoupe.

Me. DEL'AIGUILLE.

Si vous vouliez accepter la fortune du pot ? c'eſt de bon cœur.

M. DUBOIS.

Une autre fois, je viendrai vous revoir Adieu, Madame ; adieu Mademoiſelle, je ſuis bien votre ſerviteur.

Me. DEL'AIGUILLE.

Adieu, Monſieur, ne nous oubliez pas ; ſur-tout quand il vous faudra quelque choſe.

M. DUBOIS Pere.

Non, non, Madame, vous y pouvez compter ; je vous ſalue. *Il s'en va.*

Mlle JANNETON.

Il eſt bien poli ce Monſieur-là.

Me. DEL'AIGUILLE.

Oui, oui, allons-nous-en dîner. Voilà M. Diſcret, ne le regardons pas. *Elles vont dîner.*

SCENE V.

M. DISCRET, *taillant des plumes.*

MADAME de l'Aiguille ne me regarde pas, non plus que Mlle Janneton ; eſt-ce qu'elles

feroient fâchées contre moi? Qu'eſt-ce que cela veut dire? C'eſt peut-être parce que je n'ai pas fait le mémoire qu'elle m'a demandé, pour tout ce qu'elle a vendu à ce Chaircuitier de la Croix Rouge. Dame, ſi elle eſt fâchée, elle ſe défâchera, elle n'aura que deux peines; mais, Mademoiſelle Janneton, qu'eſt-ce qu'elle peut avoir contre moi? c'eſt peut-être à cauſe de ſa mere.

SCENE VI.

M. DISCRET, M. DUBOIS Fils, *la main droite en écharpe.*

M. DUBOIS Fils.

Monsieur, je ſuis bien votre ſerviteur; auriez-vous le tems de m'écrire une lettre tout-à-l'heure?

M. DISCRET.

Oui, Monſieur, vous n'avez qu'à dire, tout ce qui eſt preſſé avec moi a toujours la préférence. Voulez-vous bien vous donner la peine de vous aſſeoir?

M. DUBOIS Fils, *s'asséyant.*

Ce n'est pas que je ne sçache écrire au moins; mais c'est qu'il m'est venu un mal d'aventure au pouce, qui me fait un mal de chien, de façon que je n'en peux rien faire ni le jour ni la nuit, j'ai la main grosse comme votre tête.

M. DISCRET.

Ah bien, je vous donnerai un remede qui vous emportera céla comme avec un rasoir & sans douleur.

M. DUBOIS.

Après la lettre. Voici, Monsieur, dequoi il retourne. Je suis amoureux d'une Demoiselle & je voulois l'épouser; mais elle me fiche malheur depuis quelques jours, ainsi que sa mere, cela me déplaît à moi; parce que je suis un gaillard, qu'il ne faut pas me dire en deux fois une même chose. Voilà la lettre qu'elle m'a écrite ce matin, à quoi je veux faire une réponse un peu salée, là, vous m'entendez bien.

M. DISCRET.

Laissez, laissez-moi faire, vous serez content. Mais voyons la lettre.

M. DUBOIS Fils.

La voilà, lisez tout haut.

M. DISCRET, *lisant.*

Monsieur & cher Amant,

» J'ai l'honneur de vous écrire ces lignes » pour vous faire à sçavoir que j'ai bien du » chagrin ; parce que je crains déjà que quand » je serai votre femme vous ne m'aimiez pas ; » voilà pourquoi ma chere mere me défend de » vous parler davantage, ce qui met mon cœur » en combustion, & que je ne passe pas une nuit » sans dormir en rêvant de vous ; ce n'est pour- » tant pas que je vous aime autant que je vous » aimois ; voilà ce que je ne voulois pas vous » dire, quoique je croye que vous ne m'aimez » plus ; mais la plume me tombe des mains » pour dire que cela n'est pas vrai, & que je » vous aime toujours de tout mon cœur.

Votre très-humble & très-
obéissante Servante,
JANNETON.

Janneton ? *Il est étonné.*

M. DUBOIS Fils.

Oui, Janneton.

M. DISCRET.

C'eſt plaiſant ; mais ce n'eſt pas ſon écriture, ainſi ce n'eſt pas elle.

M. DUBOIS Fils.

Je vous dis que c'eſt ſon écriture. Oh, elle écrit bien, ce n'eſt pas par-là que le pot s'enſuit.

M. DISCRET.

C'eſt que vous ne ſçavez pas ce que je veux dire. Ah ça je m'en vais vous faire une réponſe, quel ſtyle voulez-vous?

M. DUBOIS Fils.

Comme vous voudrez, je veux l'envoyer promener ainſi que ſa mere ſur-tout ; parce que c'eſt comme cela qu'il faut traiter les femmes pour en venir à bout.

M. DISCRET.

C'eſt bien dit. Vous connoiſſez bien le beau Sexe.

M. DUBOIS Fils.

Je veux faire ſemblant comme ſi je n'avois pas reçu ſa lettre & que cela vienne premierement de moi, ce que je lui dirai.

M. DISCRET.

Je vous entends bien. Vous allez voir. Il

M. DUBOIS Fils.

Parlez de la mere ſur-tout.

M. DISCRET.

Ne vous embarraſſez pas. *Il écrit.*

M. DUBOIS Fils.

Nous verrons.

M. DISCRET.

Tenez, voilà le commencement.

M. DUBOIS Fils.

Voyons.

M. DISCRET *lit.*

Mademoiſelle,

Je mets la main à la plume, mais avec regret, mon cœur ſaigne de tous les côtés, hors du vôtre, quand il penſe à Madame votre mere qui eſt comme un dragon toujours envers moi.

M. DUBOIS, Fils,

C'eſt bien; mais....

M. DISCRET.

Ecoutez, écoutez, vous ſerez content. Il me vient une bonne idée dans la tête, *écrivant*
» Et qui ne peut vous donner que de mau-
» vais conſeils quant à l'égard de mon amour.

M. DUBOIS, Fils.

C'eſt cela, mais il faudroit que la mere pût ſe

fâcher, & lui dire que je ne veux plus de mariage.

M. DISCRET.

Oh, je fais bien, vous allez voir. *Il écrit.* Tenez voyez si ce n'est pas là ce que vous vouliez dire? *Il lit.*

» Et comme le pié destal de sa vertu a souventfait des faux pas....

M. DUBOIS Fils.*

Très-bien; c'est fort bon!

M. DISCRET, *lit.*

» Je crains qu'il n'en arrive de même de vous.

M. DUBOIS Fils,

On ne peut pas mieux!

M. DISCRET, *écrivant.*

» Si vous vouliez éprouver mon amour, » sans mariage, je ne demanderois pas mieux » dans ce cas-là que d'être de tout mon cœur, » Mademoiselle.

Votre très-humble & très-respectueux Serviteur.

M. DUBOIS Fils.

C'est comme si je l'avois écrit moi-même; voilà tout ce que je voulois dire; il n'en faut pas davantage.

M. DISCRET.

Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez content ; dame nous autres, il nous paſſe tant de ces affaires-là par les mains, que j'y ſuis un peu Grec.

M. DUBOIS Fils.

Je le vois bien.

M. DISCRET.

Avant de la cacheter, ne faut-il pas ſigner ?

M. DUBOIS Fils.

Oui, vraiment.

M. DISCRET.

Dites-moi votre nom.

M. DUBOIS Fils.

Je m'appelle Diſcret.

M. DISCRET.

Diſcret ? mais c'eſt auſſi mon nom.

M. DUBOIS Fils.

Tout de bon ?

M. DISCRET.

Sûrement. C'eſt plaiſant cela ! Eſt-ce que vous ſeriez le fils de M. Diſcret, Facteur de la petite Poſte, qui a été tué à l'armée il y a bien longtems ?

M. DUBOIS Fils.

C'eſt moi-même ; c'eſt que j'avois déſerté, & voilà pourquoi on m'avoit fait paſſer pour mort.

M. DISCRET.

Cela fait une différence ; mais en ce cas-là nous ſommes couſins.

M. DUBOIS Fils.

Ah, j'en ſuis charmé. Parbleu il faudra boire chopine enſemble.

M. DISCRET.

Je ne demande pas mieux, je m'en vais cacheter cette lettre, & puis je vous menerai à un endroit où il y a de bon vin. Je m'en vais mettre l'adreſſe à Mademoiſelle Mademoiſelle Janneton ?

M. DUBOIS Fils.

Sans doute.

M. DISCRET, *écrivant & cachetant.*

Voilà votre affaire finie, couſin. *Il lui donne la lettre.* Si vous voulez venir à préſent...

M. DUBOIS Fils, *mettant la main à la poche.*

Mais il faut que je vous paye.

M. DISCRET.

Bon, entre parens. Et puis vous allez payer

chopine. Allons, je vous expliquerai ce qui m'a si fort étonné.

M. DUBOIS Fils.

Allons, venez.

M. DISCRET, *rangeant ses papiers.*

C'est qu'il faut arranger ses affaires. Je vous suis. *Ils s'en vont.*

SCENE VII.

Me. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON.

Mlle JANNETON, *appellant sa mere.*

MA chere mere, ma chere mere ?

Me. DEL'AIGUILLE.

Eh bien, qu'est-ce que tu veux ?

Mlle JANNETON.

Il n'y est plus.

Me. DEL'AIGUILLE.

Apparemment qu'il est allé à ses affaires.

Mlle JANNETON.

C'est que si ce qu'on m'a dit est vrai...

Me. DEL'AIGUILLE.

Ah, si tu vas me tourmenter comme cela!... Ne veux-tu pas que je le garde dans ma po-

che ? Je crains que tu ne ſois jalouſe.

Mlle JANNETON.

Jalouſe, non ; mais quand on aime bien....

Me. DEL'AIGUILLE.

Tiens, ma fille, ce ſeroit tant-pis pour toi, les hommes ne ſe menent pas comme cela.

Mlle JANNETON.

On voit bien que vous n'avez jamais aimé.

Me. DEL'AIGUILLE.

Jamais ? va, va, j'ai aimé plus que toi & plus que tu n'aimeras de ta vie ; en tout bien & tout honneur dà. D'abord il ne faut pas ſe plaindre ſans raiſon. Tiens, écoute-moi. Un jour que...

SCENE VIII.

Me. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, NICOLAS, *une lettre à la main, les regardant.*

Me. DEL'AIGUILLE.

Qu'est-ce que celui-là cherche ?

NICOLAS.

NICOLAS.

Madame, ne pourriez-vous pas m'enſeigner où demeure Mlle Janneton?

Mlle JANNETON.

C'eſt moi; qu'eſt-ce que c'eſt? *Elle prend la lettre & lit l'adreſſe.* Ah, ma chere mere, c'eſt l'écriture de M. Diſcret.

NICOLAS.

Oui, c'eſt de ſa part.

Me. DEL'AIGUILLE.

De ſa part? *prenant la lettre.* Voyons un peu ce qu'il chante.

Mlle JANNETON.

Je meurs de peur qu'on ne m'ait dit vrai.

Me. DEL'AIGUILLE.

Allons, tais-toi donc. *Elle lit la lettre.* Hum... hum... hum... hum... mon cœur ſaigne de tous les côtés...

Mlle JANNETON.

Il lui eſt arrivé quelque malheur!

Me. DEL'AIGUILLE, *liſant.*

Hum... quand je penſe à Madame votre mere, hum... hum... hum... hum... Et comme le piédeſtal de ſa vertu a ſouvent fait des

faux pas... Qu'eſt-ce que veut dire cet Animal là ? De qui parle-t-il ?

Mlle JANNETON.

De vous, ma chere mere.

Me. DEL'AIGUILLE.

Voyons le reſte. *Elle lit.* Je crains qu'il n'en arrive de même de vous.

Mlle JANNETON.

Comment de moi ?

Me. DEL'AIGUILLE, *liſant.*

Si vous vouliez pourtant éprouver mon amour ſans mariage, je ne demanderois pas mieux, dans ce cas-là, que d'être de tout mon cœur,

Mademoiſelle,

Votre très-humble & très-reſpectueux ſerviteur,

DISCRET.

Voilà un grand coquin, un grand gueux !

Mlle JANNETON.

Mais, ma chere mere, peut-être que...

Me. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Non, tu n'as que faire de me parler de lui davantage.

NICOLAS.

Madame, m'allez-vous donner la réponse ?

Me. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Oui, oui, donne-moi mon aulne, que j'étrille ce drôle-là.

NICOLAS.

Mais il m'a dit que vous me payeriez.

Me. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Eh bien, tu n'as qu'à venir.

NICOLAS.

Je m'en vais lui dire que c'est comme cela que vous recevez sa lettre.

Me. DEL'AIGUILLE.

Ah, tu n'as qu'à lui dire qu'il n'approche pas d'ici de dix lieues.

NICOLAS.

Je n'y manquerai pas.

SCENE IX.

Me. DEL'AIGUILLF, Mlle JANNETON.

Me. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

MA vertu a fait des faux pas, ce ne sera

pas avec lui, toujours; s'il revient ici, je lui arracherai les yeux.

Mlle JANNETON.

Mais c'eſt peut-être un faux rapport qu'on lui aura fait.

Me. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Quand cela ſeroit vrai, je ne veux pas qu'on me le diſe, enfin je te défends de penſer à lui davantage.

Mlle JANNETON, *pleurant.*

Mais, ma chere mere, ſi je ne peux pas m'empêcher de l'aimer?

Me. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Quoi, tu aurois ce cœur-là, d'aimer un vilain coquin comme cela qui t'inſulte, qui inſulte ta mere; je te torderois plutôt le col que de ſouffrir que tu l'aimes encore après cela.

Mlle JANNETON, *pleurant.*

Mais, ma chere mere, comment voulez-vous que je faſſe?

Me. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Aimes-en un autre, n'importe lequel, cela m'eſt égal, pourvu que ce ne ſoit pas lui.

Mlle JANNETON, *pleurant.*

Mais ſi je ne le peux pas.

Me. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Je te dis que je le veux, je suis ta mere en un mot comme en cent.

Mlle JANNETON, *pleurant.*

Mais c'est que moi, je ne sçai si vous voudriez. . .

Me. DEL'AIGUILLE.

Quoi? ne pleure plus, tais toi & parle.

Mlle JANNETON *se mouche.*

Vous sçavez bien, ma chere mere, ce Bal où j'ai été dans la rue de la Mortellerie, avec ma cousine.

Me. DEL'AIGUILLE.

Oui, que tu m'as fait relever, après t'avoir attendue toute la nuit pour t'ouvrir la porte, ah, ne me parle pas de cela. Eh bien, qu'est-ce que tu veux dire?

Mlle JANNETON.

C'est qu'il y avoit un ami de ma cousine, avec qui j'ai beaucoup dansé, je ne vois après Monsieur Discret que lui. . .

Me. DEL'AIGUILLE.

Quoi, tu m'en patles encore?

Mlle JANNETON.

Ce n'est que pour vous dire qu'après lui,

il n'y a que ce Monſieur-là que je puiſſe aimer ; ma couſine m'a dit que c'étoit un bon parti, & que ſi elle n'étoit pas accordée avec un autre, qu'elle auroit bien voulu de lui.

Me. DEL'AIGUILLE.

Et de quel métier eſt-il ? Il faut ſçavoir ſa vacation.

Mlle JANNETON.

Il n'a point de métier, il porte l'épée.

Me. DEL'AIGUILLE.

Il porte l'épée : qu'eſt-ce qu'il eſt donc ?

Mlle JANNETON.

Il eſt Commis aux Barrieres.

Me. DEL'AIGUILLE.

Et il ſe nomme ?

Mlle JANNETON.

M. Dubois.

Me. DEL'AIGUILLE.

Comment, M. Dubois ? Eh, mais s'il étoit le fils de M. De Lafleur, qui s'appelle auſſi M. Dubois, cela ſeroit trop heureux.

Mlle JANNETON.

Qui, ce Monſieur qui nous a acheté des chauſſons ce matin ?

Me. DEL'AIGUILLE.

Oui, pourquoi pas ? il s'étoit marié trois ans avant moi, & il doit avoir un fils assez grand à présent.

Mlle JANNETON.

Dame, écoutez donc, cela pourroit bien être ; car il m'a dit que son pere avoit bien de la protection, qu'il étoit débitant de tabac, & que pour lui il auroit bientôt un meilleur emploi.

Me. DEL'AIGUILLE.

Mais il faudroit sçavoir si tout cela est bien vrai, & s'il n'est pas amoureux d'une autre ; car ces chiens d'hommes, il ne faut pas trop s'y fier, après ce qui nous arrive.

Mlle JANNETON.

Oh, je suis bien sure qu'il est amoureux de moi ; car il me l'a dit ; mais je ne lui ai rien répondu, parce que je comptois épouser M. Discret, cet ingrat-là.

Me. DEL'AIGUILLE.

Quoi, tu y penses encore ?

Mlle JANNETON.

Ah, ma chere mere, c'est pour la derniere fois. Et tenez, le voilà M. Dubois.

Me. DEL'AIGUILLE.

Où cela ? celui qui vient de ce côté-ci ?

Mlle JANNETON.

Oui, justement, le voilà qui me salue. Il vient à nous.

Me. DEL'AIGUILLE.

Eh bien, laisse-le approcher.

SCENE X.

Me. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, M. DUBOIS Fils.

M. DUBOIS Fils.

MADEMOISELLE, oserois-je prendre la liberté de m'informer de l'état de votre santé, avec la permission de Madame votre mere ?

Me. DEL'AIGUILLE.

Oui, oui, Monsieur, très-volontiers. Asséyez-vous donc, s'il vous plaît.

M. DUBOIS Fils.

Je viens de la Barriere S. Antoine, & je m'en vais à la Douane, & j'ai dit comme cela chemin faisant, il faut que j'aille sçavoir des nouvelles de Mlle Janneton.

Me. DEL'AIGUILLE.

Monſieur, vous faites bien de l'honneur à ma fille, & tenez, elle me parloit de vous.

M. DUBOIS Fils.

Ah, Madame, je ſuis donc plus heureux que je ne croyois ; car je ne penſois pas qu'elle pût jamais ſe ſouvenir de moi.

Me. DEL'AIGUILLE.

Pourquoi cela, Monſieur ? quand on a des manieres honnêtes, c'eſt toujours bien fait ; les honnêtes gens ſont ſi rares, ſur-tout dans ce tems-ci.

M. DUBOIS.

Cela eſt bien vrai. *Il offre du tabac à Me. de l'Aiguille.* Madame en uſe-t-elle ?

Me. DEL'AIGUILLE.

Oui-dà volontiers. Il eſt bien bon ce tabac-là, où le prenez-vous ?

M. DUBOIS Fils.

Chez mon pere, qui n'en vend que du bon ; parce qu'il y a des raiſons pour cela.

Me. DEL'AIGUILLE.

Monſieur votre pere ? ſeroit-ce M. de Lafleur, qui demeuroit autrefois chez M. Largentier ?

M. DUBOIS Fils.

Oui, Madame, & c'eſt M. Largentier, qui nous aime beaucoup, qui m'a fait avoir la place que j'ai.

Me. DEL'AIGUILLE.

Mais vraiment c'eſt cela tout juſte, Monſieur votre pere eſt de nos plus anciens amis. Et tenez, comme il le diſoit tantôt, il n'y a que cela; car à préſent on ne ſçait ſur qui compter.

M. DUBOIS Fils.

C'eſt que l'on ne connoît pas tout le monde; mais je ſçai un quelqu'un qui ſeroit bienheureux, ſi vous & Mademoiſelle Janneton..... &, elle ſçait bien ce que je veux dire.

Me. DEL'AIGUILLE.

Écoutez donc, il n'y a qu'un mot qui ſerve, comme dit l'autre, & puiſque nous avons renouvellé connoiſſance avec Monſieur votre pere... Je ſuis bien fâchée qu'il n'ait pas voulu manger la ſoupe avec nous; cela ſeroit peut-être fini à préſent.

M. DUBOIS Fils.

Comment, quoi, Madame, qu'eſt-ce que vous voulez donc dire? Serois-je aſſez heu-

reux pour avoir le bonheur que de!... mais ; Mademoiselle, dites donc?...

Mlle JANNETON.

C'est à ma chere mere à parler.

Me. DEL'AIGUILLE.

Eh bien, parlez, vous, je parlerai après.

Mlle JANNETON.

C'est que je disois comme cela à ma chere mere que vous aviez envie de vous marier.

M. DUBOIS Fils.

Il est bien vrai que je n'y avois jamais pensé avant de vous avoir vu; mais du depuis ce tems-là, je ne pense pas à autre chose.

Me. DEL'AIGUILLE.

Tenez, écoutez-moi, mes enfans; je ne suis qu'une femme, & je ne vais point par quatre chemins; ce qu'on tient il ne faut pas le lâcher; allez chercher Monsieur votre pere; s'il est vrai que vous êtes son fils, cela sera bientôt fini; voilà comme je suis moi, voyez-vous.

M. DUBOIS Fils.

Ah, Madame! ah Mademoiselle Janneton! Mais seroit-il bien vrai? *Il se léve.* Dans ces occasions-là, il ne faut pas épargner, je m'en vais prendre un fiacre, & je reviens tout de

ſuite. *Il va pour s'en aller.* Mais, Madame, un bonheur ne vient point ſans l'autre, voilà mon pere qui paſſe par là-bas & qui vient de ce côté-ci.

Mlle JANNETON.

Tout de bon ?

M. DUBOIS Fils.

Oui, voyez.

Me. DEL'AIGUILLE.

Il va être bien étonné de voir que nous vous connoiſſons. Allons, allons, c'eſt bon.

SCENE XI.

Me. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, M. DUBOIS Pere, M. DUBOIS Fils.

M. DUBOIS Fils.

MON pere, mon pere ? par ici.

M. DUBOIS Pere.

Ah, ah, qu'eſt-ce que tu fais-là ? Eſt-ce que vous connoiſſez ce garçon-là, Madame de l'Aiguille ?

Me. DEL'AIGUILLE.

Oui vraiment, nous le connoiſſons & nous

le connoîtrons bientôt mieux ſi vous voulez.

M. DUBOIS Pere.

Ah, Dame, écoutez donc, ce n'eſt pas parce que c'eſt mon fils; mais c'eſt un grivois qui ne mange pas ſon pain dans ſa poche tel que vous le voyez, & ſi vous étiez d'humeur enfin... devinez ce que je veux dire.

Me. DEL'AIGUILLE.

Ah, voyez le gros fin! bien attaqué, bien répondu; pour moi je crois que Monſieur vaut bien Madame, & tenez ſans barguigner davantage, je dis qu'il faut les marier enſemble.

M. DUBOIS Pere.

Eh mais, écoutez donc, ſi vous y conſentez, je ne demande pas mieux.

Me. DEL'AIGUILLE.

Tout de bon?

M. DUBOIS.

Aſſurément, quand on ſe connoît de longue main, c'eſt tout ce qu'il faut. Il a un bon emploi, il en aura un meilleur encore. Quand je ſerai mort, je donnerai à ma belle-fille, mon débit de tabac; je crois qu'avec cela mon fils eſt un bon parti.

Me. DEL'AIGUILLE.

Moi, je n'ai que Janneton d'enfans, ainsi tout ce que j'ai sera pour elle.

M. DUBOIS Pere.

C'est bien dit, je vous donne ma parole.

Me. DEL'AIGUILLE.

Et moi la mienne. Allons, embrassez-vous, mes enfans, voilà qui est fini. *M. Dubois fils embrasse tout le monde.* Allons, entrons chez nous, nous boirons un coup en causant de tout cela.

Mlle JANNETON.

Ah, ma mere, voilà Monsieur Discret.

Me. DEL'AIGUILLE.

Laissez-moi faire. Je m'en vais lui laver la tête.

Mlle JANNETON.

Bon, bon, ne lui dites rien plutôt.

Me. DEL'AIGUILLE.

Non, je veux en avoir le cœur net.

Mlle JANNETON.

Ah, Monsieur Dubois !

M. DUBOIS Fils.

Ne craignez rien, je lui parlerai moi, s'il dit quelque chose.

SCENE XII.

Me. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, M. DUBOIS Pere, M. DUBOIS Fils, M. DISCRET.

Me. DEL'AIGUILLE.

PARLEZ un peu, Monſieur l'Ecrivain, je vous conſeille de ne plus venir vous étaler auprès de chez nous, car je vous frotterois les oreilles.

M. DISCRET.

Mais, mais qu'eſt-ce que vous avez donc; Madame de l'Aiguille ?

Mlle JANNETON.

Fi, c'eſt bien vilain à vous, M. Diſcret.

M. DISCRET.

Mais je ne ſçai pas ce que vous voulez dire.

Me. DEL'AIGUILLE.

Comment, coquin, après la lettre que tu as écrite à ma fille.

M. DISCRET.

Comment; mais je croyois que vous ſçaviez que je lui écrivois, & quand on doit ſe marier enſemble...

Me. DEL'AIGUILLE.

Oui, & le pied d'eſtal de ma vertu qui a fait un faux pas. Attends, attends-moi.

M. DISCRET *regarde M. Dubois fils.*

Quoi ?.....

Me. DEL'AIGUILLE.

Si je prends mon aulne, je te la caſſerai ſur le corps, vilain coquin.

M. DISCRET.

Comment ? mais couſin...

M. DUBOIS Fils.

Couſin ? je ne vous connois pas, Monſieur, paſſez votre chemin, ou...

Me. DEL'AIGUILLE.

Tu ne veux pas de ma fille en mariage tu ne l'auras pas non plus; car Monſieur l'épouſe

M. DISCRET.

Mais c'eſt traître cela !

Me. DEL'AIGUILLE.

Et tu n'as que faire de revenir jamais griffonner devant chez moi.

M. DISCRET.

Mais écoutez-moi donc, Madame de l'Aiguille, Mademoiſelle Janneton....

Mlle

Mlle JANNETON.

Allons, allons, laissez-le là, ma chere mère.

Me. DEL'AIGUILLE.

Non, je veux qu'il s'en aille.

M. DISCRET.

Je ne demande à dire qu'un mot.

Me. DEL'AIGUILLE.

Tu en as écrit plus qu'il n'en falloit.

M. DISCRET.

Mais ce n'est pas moi qui....

Me. DEL'AIGUILLE.

Ce n'est pas ton écriture, chien de menteur ?

M. DISCRET.

Je ne dis pas cela; mais...

Me. DEL'AIGUILLE.

Allons va-t-en tout-à-l'heure.

M. DISCRET.

Je veux auparavant...

M. DUBOIS Fils.

Monsieur Discret, si vous raisonnez...

M. DISCRET.

Mais vous sçavez bien que c'est vous, & je ne sçai à quoi il tient...

M. DUBOIS Fils.

A quoi il tient ? *Il met la main ſur ſon épée.*

Mlle JANNETON.

Allons, Monſieur Diſcret, allez-vous-en.

M. DISCRET.

Allez, Mademoiſelle, vous êtes une ingrate.

M. DUBOIS Fils.

Monſieur, je vous prie de ménager un peu le ſexe, ou bien...

M. DISCRET.

Monſieur, je ne dis rien... mais c'eſt affreux à vous...

M. DUBOIS Fils.

Je crois que vous m'attaquez. Vous en irez-vous ?

M. DISCRET.

C'eſt que je prends toutes mes affaires. *Il ramaſſe tous ſes papiers.* Non, je ne reviendrai plus ici. Je les donne toutes au diable ainſi que vous.

M. DUBOIS Fils.

Comment, vous raiſonnez.

M. DISCRET.

Non, Monſieur, je m'en vais; mais quelque jour... *Il s'en va.*

M. DUBOIS Fils.

Nous en voilà débarrassés.

Mlle JANNETON.

Ah, Monsieur Dubois, que je suis heureuse de vous avoir connu !

M. DUBOIS Pere.

Venez donc, vous autres.

Me. DEL'AIGUILLE.

Est-il parti ?

M. DUBOIS Fils.

Oh, je vous réponds qu'il n'aura pas envie de revenir.

Me. DEL'AIGUILLE.

Allons, mes enfans, mon gendre, venez, venez. *Ils entrent tous chez Me. de l'Aiguille.*

LE
SUISSE DE PORTE
ET
LE PORTRAIT,

QUARANTE-NEUVIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

La MARQUISE, *Veuve.*

Le BARON.

Le COMTE.

Le SUISSE *de la Marquise.*

DUBOIS, *Valet de Chambre de la Marquise.*

La Scene est chez la Marquise.



LE
SUISSE DE PORTE
ET
LE PORTRAIT.
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le BARON, DUBOIS.

Le BARON.

DUBOIS, que fait la Marquise ?

DUBOIS.

Elle est à sa toilette, Monsieur le Baron, & elle écrit.

Le BARON.

On ne peut pas la voir ?

DUBOIS.

Non pas dans ce moment-ci.

Le BARON.

J'attendrai. Faites entrer quelqu'un qui est là, qui est venu avec moi, & ne dites pas à la Marquise que je ne suis pas seul.

DUBOIS.

C'est bon. Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer. *Dubois sort.*

SCENE II.

Le BARON, Le COMTE.

Le COMTE.

AH, Baron ! tu ne sçaurois concevoir tout ce que j'éprouve en me retrouvant ici.

Le BARON.

Je le crois ; puisque tu aimes encore la Marquise.

Le COMTE.

Et elle ne veut pas consentir à me voir !

Le BARON.

Il eſt vrai ; mais je ne ſçaurois croire qu'elle ait ceſſé de t'aimer. Il eſt vrai que toutes les fois que je lui ai parlé de toi, elle m'a fait taire ou, elle ne m'a jamais écouté ſans une eſpéce d'indignation.

Le COMTE.

Je ne puis la blâmer ; mais le tems doit tout adoucir.

Le BARON.

Je ne ſçaurois te rien faire eſpérer encore ; & je crains que l'épreuve que tu veux faire ne te réuſſiſſe pas.

Le COMTE.

Je le crains comme toi ; mais je n'ai point d'autre reſſource que celle de tomber à ſes pieds. Si elle me rebute, je me retire pour jamais dans mes Terres de Dauphiné, oui, je pars dans l'inſtant.

Le BARON.

Je te demande au moins huit jours.

Le COMTE.

Que n'ai-je pas fait pour expier ma faute ! Hélas, tu le ſçais. Combien de fois ne me ſuis-je pas préſenté à ſa porte, que de let-

tres elle m'a renvoyé ſans vouloir les lire !

Le BARON.

Tout cela devoit être.

Le COMTE.

Et pourquoi ?

Le BARON.

Comment veux-tu qu'après une rupture auſſi éclatante elle puiſſe te recevoir ? Après avoir donné ton portrait à ſon Suiſſe, afin qu'il ne s'y trompe pas, & qu'il ne te laiſſe plus entrer.

Le COMTE.

Peux-tu me rappeller ce comble d'humiliation ?

Le BARON.

Il eſt vrai que ce même Suiſſe a été renvoyé depuis un mois, & que ſans cela tu ne ſerois pas entré ici aujourd'hui, que même tu ne l'aurois pas eſſayé.

Le COMTE.

Non ſurement.

Le BARON.

Je vais donc parler à la Marquiſe encore en ta faveur : cache-toi, & ſi tu trouves un inſtant où tu puiſſe eſpérer de la toucher, tu

ſeras tout ce que tu voudras, je te ſeconderai autant qu'il me ſera poſſible.

Le COMTE.

Je te devrai le bonheur de ma vie.

Le BARON.

Entre dans ce Cabinet, auſſi bien jentends quelqu'un & c'eſt peut être-elle. *Le Comte entre dans le Cabinet.*

SCENE III.

La MARQUISE, Le BARON.

La MARQUISE.

BARON, je vous ſuis obligé d'avoir bien voulu m'attendre; j'achevois une lettre, & je crois que vous auriez été fâché que je me derangeaſſe; je compte aſſez ſur vo tre amitié pour cela.

Le BARON.

Je ſuis plus ſenſible a cette confiance qu'à toutes les proteſtations qu'on peut faire. Quelque plaiſir que j'aye à vous faire ma cour;

ſi je n'avois eu qu'un inſtant à vous donner, je m'en ſerois privé plutôt que de vous interrompre. Vous ne me paroiſſez pas trop bien aujourd'hui.

La MARQUISE.

Je n'ai point dormi, j'ai eu de l'agitation, j'ai rêvé, mais des choſes qui m'ont tourmentée beaucoup.

Le BARON.

Je vous plains bien ſincerement; en vérité il ne me paroît pas trop injuſte que l'on ne ſoit pas tout-à-fait heureux, quand on fait le malheur des autres.

La MARQUISE.

Je vois où vous en voulez venir, Baron.

Le BARON.

Mais Madame, voulez-vous être toujours inſenſible? Je vois malgré vous, tout ce que vous ſouffrez de cette rigueur; l'impreſſion qu'avoit fait le Comte ſur votre cœur, ne peut point s'effacer, vous vous efforcez en vain de me le cacher, votre ſanté en eſt altérée & il ne dépendroit que de vous de terminer tous vos maux.

La MARQUISE.

Eh, le puis-je, Baron! vous ſçavez le procédé du Comte. Preſqu'au moment de m'épouſer. Il me trahit, l'ingrat! & pour qui?

Le BARON.

Pouvez-vous croire que ſon cœur ait eu part à cette erreur? Non, Madame: vous n'avez pas voulu ſçavoir tout ce qu'il en a ſouffert, il a bien expié ſon crime; ſi vous aviez été témoin de ſon repentir, du délire où l'a plongé ſa douleur! je ne dis pas l'amour, mais la pitié ſeule, vous auroit rendue ſenſible à tant de maux. Après la maladie qu'ils lui ont occaſionnée, la convaleſcence bien loin d'avoir des charmes pour lui en lui rendant ſes forces, faiſoit chaque jour renaître ſes tourmens. Je me ſuis tû tant qu'il m'a paru coupable; mais un ſi vif repentir m'a prouvé qu'il méritoit ſa grace, oui, Madame, vous avez fait juſtice; mais vous devez pardonner.

La MARQUISE.

Quoi; vous pouvez me donner ce conſeil? Je vous croyois mon ami...

Le BARON.

C'eſt pour vous-même que je vous le

donne, & si vous me laissiez lire dans votre cœur...

La MARQUISE.

Vous y verriez que la confiance n'y peut plus renaître. Lorsque l'amour le plus tendre s'est vu tromper une fois, l'espoir de la constance dans les hommes est perdu sans retour.

Le BARON.

Mais vous aimez encore le Comte.

La MARQUISE.

Je l'aimerois, qu'il n'en seroit pas plus heureux.

Le BARON.

Consentez du moins à le voir.

La MARQUISE.

S'il étoit à Paris, je m'en éloignerois dans l'instant.

SCENE IV.

La MARQUISE, Le COMTE, Le BARON.

Le COMTE, *sortant du Cabinet & se jettant aux genoux de la Marquise.*

NON, Madame, c'est moi qui vais m'en

bannir pour toute ma vie ; puisque je n'ai plus d'espoir, & je viens vous dire un éternel adieu.

La MARQUISE, *émue & en colere.*

Que vois-je! quelle audace!...

Le BARON.

Madame...

La MARQUISE, *au Comte.*

Levez-vous, Monsieur. *au Baron.* Baron, sonnez, je vous prie.

Le BARON.

Que voulez-vous faire?

La MARQUISE.

Sonnez, ou bien je vais moi-même...

Le BARON.

Allons, Madame. *Il sonne.*

SCENE V.

La MARQUISE, Le COMTE, Le BARON, DUBOIS, Le SUISSE.

La MARQUISE, *à Dubois.*

QU'ON fasse monter le Suisse.

DUBOIS.

Le voilà qui apporte les lettres de Madame.

La MARQUISE, *au Suisse.*

Pourquoi avez-vous laissé entrer Monsieur?

Le SUISSE.

Matame il n'a point dit de refuser personne aujourd'hui.

La MARQUISE.

Oui, mais Monsieur? ne vous a-t-on pas dit que jamais...

Le SUISSE.

Monsieur, il vient avec Monsieur Baron; il est vrai que j'ai point vu encore sa nom ni sa visage, & j'ai crois que c'est un connoissance nouvelle.

La MARQUISE.

Mais Fribourg, vous a laissé un portrait?

Le SUISSE.

La Camarade, il m'a donné, je laisse point entrer jamais non plus ste Monsieur.

La MARQUISE.

Et le voilà.

Le SUISSE.

Oh que non; Matame, il rit avec moi.

La

La visage que j'ai dans mon poche, il est un un gros visage. *Il tire le Portrait.* Regarde vous-même.

La MARQUISE.

Je n'ai que faire de voir.

Le SUISSE.

Il est pon cette visage du portrait, & je laisse point entrer.

La MARQUISE.

Je vous dis que c'est Monsieur, & je vous chasse.

Le SUISSE.

Je sorte point, c'est la Peintre qui n'a point raison, je vais dire à lui de venir & puis Madame il le chassera après s'il veut. Regarde vous un peu la portrait toujours en attendant. *Il le laisse sur une table & il sort.*

SCENE VI.

La COMTESSE, Le BARON, Le COMTE.

Le BARON.

MADAME, le Suisse n'a pas tort, il auroit

connu le Comte autrefois, qu'il auroit pu ne pas le reconnoître aujourd'hui.

Le COMTE.

Non, Madame, je ne ſuis plus le même; mes remords m'ont bien changé, mon cœur n'a jamais ceſſé de vous adorer; au milieu de mon égarement je me ſuis abhorré moi-même, les premiers reproches que j'ai éprouvés ce ſont les miens. Je mérite une haine éternelle; mais ſi vous m'avez aimée....

La MARQUISE.

Ne prononcez pas ce mot-là.

Le COMTE.

Le malheur peut nous entraîner une fois; mais après cela, le flambeau de la Raiſon vous répond de la conduite du reſte de la vie. Qui n'a rien éprouvé ne ſçauroit répondre de ſoi.

La MARQUISE.

Et ſi vous m'aviez véritablement aimée; comment auriez-vous pu conſentir à me trahir?

Le COMTE.

Je vous l'ai dit, Madame, mon cœur n'a point eu de part à ce délire: oubliez cette faute, c'eſt toute la grace que je vous demande; ſi je continue à être privé de votre eſtime, je ne réponds pas de mon déſeſpoir.

La MARQUISE.

Dépend-t-il de moi de vous la rendre ? la contrarieté peut irriter votre amour & vous faire croire que vous ne seriez plus coupable ; voilà tout le changement qui s'est fait en vous.

Le COMTE.

Ah, Madame ; ne croyez pas . . .

La MARQUISE.

Je sai sur quoi je pourrai compter.

Le BARON.

Madame, je réponds de lui.

La MARQUISE.

Eh, croyez-vous, si l'on pouvoit répondre des hommes, que j'aurois besoin de caution dans ce moment-ci. Reprenez ce portrait, Comte. *Elle le lui donne.*

Le COMTE.

Comment, Madame ?

La MARQUISE.

L'image du bonheur m'avoit trompée. Puisse celle du repentir que je vois dans cet instant, ne m'abuser jamais !

Le COMTE.

Qu'entends-je ? . . .

La MARQUISE.

Je viens de chasser mon Suisse, je veux que vous le repreniez.

Le COMTE.

Je ne sçai que penser...

La MARQUISE.

Ce ne sera plus à vous que je m'en prendrai s'il vous arrive une seconde fois...

Le COMTE.

Bannissez pour jamais cette pensée.

La MARQUISE.

Ce sera à moi, à ma foiblesse, à mon amour que tous vos torts n'ont pu détruire.

Le COMTE.

Je vais expirer de joie à vos pieds! *Il veut se jetter aux genoux de la Marquise, qui le relève & lui donne sa main.*

Le BARON.

Voilà, Madame, l'opinion que j'avois de votre ame, elle est trop délicate & trop généreuse pour être toujours infléxible.

La MARQUISE.

Je me sacrifie pour ce que j'aime.

Le COMTE.

Vous jugerez de l'excès de mon bonheur par tout ce que je ferai pour le mériter toujours.

L'ETRANGER,

CINQUANTIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. TROTBERG, *Banquier Allemand.*

M. DUBREUIL, *Banquier François.*

M. DUBREUIL Fils.

LAPIERRE, *Laquais de M. Dubreuil.*

La Scene est chez M. Dubreuil.



L'ETRANGER,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL Pere.

M. DUBREUIL Pere.

MONSIEUR, voilà votre appartement.

M. TROTBERG.

Appartement ?

M. DUBREUIL Pere.

Oui, votre logement.

M. TROTBERG.

Ah, logement, c'est appartement ; je comprends fort bon. Il est fort joli.

M. DUBREUIL Pere.

Monsieur, je voudrois que vous vous trouvassiez bien chez moi, je vous ai tant d'obli-

gation d'avoir bien voulu recevoir mon fils à Nuremberg, que je ne puis assez vous en marquer ma reconnoissance.

M. TROTBERG, *écrivant sur des tablettes.*

Monsieur, vons dites logement ; c'est appartement ?

M. DUBREUIL Pere.

Oui, Monsieur.

M. TROTBERG.

C'est que j'écris à mesure que je entend pour garder dans le mémoire.

M. DUBREUIL Pere.

C'est une très-bonne façon d'apprendre le François.

M. TROTBERG.

Oui, c'est que comme cela on apprend meilleur, & j'ai commandé de même à Monsieur votre fils dans sa voyage d'Allemagne.

M. DUBREUIL Pere.

C'estun bon avis que vous lui avez donné.

M. TROTBERG.

Avis ?

M. DUBREUIL Pere.

Oui, Monsieur.

M. TROTBERG.

Je n'ai rien donné qui ſoit avis.

M. DUBREUIL Pere.

Je vous demande pardon; avis, c'eſt conſeil, avertiſſement.

M. TROTBERG.

Ah, permettez que j'écrive avertiſſement, conſeil, c'eſt avis. *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

Oui, Monſieur.

M. TROTBERG.

Tiaple, je croyois à Nuremberg ſçavoir bien la Langue du François, je vois à préſent que c'eſt bien autrement encore que je diſois.

M. DUBREUIL Pere.

Vous parlez bien cependant.

M. TROTBERG.

Ah, comme cela, pas trop autrement, & je ſuis impatientement que Monſieur votre fils, il ſoit ici, pour me expliquer mieux.

M. DUBREUIL Pere.

Il arrivera bientôt, il n'eſt qu'à trois lieues d'ici, il ſçait que vous devez venir, & je l'ai envoyé querir.

M. TROTBERG.

Querir? Eſt-ce courir?

M. DUBREUIL Pere.

Non, querir, c'eſt chercher?

M. TROTBERG.

Chercher, c'eſt querir? il faut que je écrive auſſi querir, chercher, querir. *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

Monſieur, je vous prie de vous regarder ici comme le maître de la maiſon, ordonnez & l'on vous donnera tout ce que vous voudrez.

M. TROTBERG.

A moi?

M. DUBREUIL Pere.

A vous.

M. TROTBERG.

Pour mon beſoin?

M. DUBREUIL Pere.

Tout ce qui vous ſera néceſſaire.

M. TROTBERG.

Néceſſaire, cela veut dire?...

M. DUBREUIL Pere.

Beſoin.

M. TROTBERG.

Tiaple, vous avez toujours deux mots pour un, je comprends pas cela, vous dites beſoin; c'eſt néceſſaire?

M. DUBREUIL Pere.

Oui, néceſſaire.

M. TROTBERG.

Je écris auſſi.

M. DUBREUIL Pere.

C'eſt très-bien fait.

M. TROTBERG.

Allons, je ne veux parler que françois quand je reſte dans cette pays, même quand je ſuis avec moi tout ſeul, cela il me apprendra.

M. DUBREUIL Pere.

C'eſt un bon moyen?

M. TROTBERG.

Un bon moyen?

M. DUBREUIL Pere.

Oui, une méthode très-bonne.

M. TROTBERG.

Encore moyen; c'eſt méthode.

M. DUBREUIL Pere.

Oui dans ce cas-là; mais il vaut mieux dire méthode.

M. TROTBERG.

Je écris donc méthode, puiſqu'il eſt le meilleur.

M. DUBREUIL Pere.

Oui, oui, mettez méthode.

M. TROTBERG.

Je suis fort obligé, je demande bien pardon.

M. DUBREUIL Pere.

Vous vous moquez de moi.

M. TROTBERG.

Moi non, je ne moque pas de vous ; moquer c'est comme rire, n'est-ce pas ?

M. DUBREUIL Pere.

Oui.

M. TROTBERG.

Oui ? j'ai écrit déja plusieurs fois, & vous voyez bien que je ne ris pas.

SCENE II.

M. DUBREUIL, M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE.

MONSIEUR, il y a un Monsieur dans votre cabinet qui vous attend.

M. DUBREUIL Pere.

C'est bon ; je vais y aller.

M. TROTBERG.

C'est un affaire peut-être, il faut aller, marcher. Je suis fort bon ici.

M. DUBREUIL Pere.

Voilà du papier, de l'encre; je reviendrai vous tenir compagnie bientot.

M. TROTBERG.

Je ſuis ici avec ma portefeuille, je lis tout cela,

M. DUBREUIL Pere.

Si vous avez beſoin de quelque choſe, appellez Lapierre.

M. TROTBERG.

Beſoin, c'eſt néceſſaire, je me ſouviens. Et Lapierre?

M. DUBREUIL Pere.

C'eſt cet homme-là.

M. TROTBERG.

Cet homme-là, on l'appelle une pierre?

M. DUBREUIL Pere.

Oui; c'eſt ſon nom.

M. TROTBERG.

Je entend bien; c'eſt comme nous diſons un arbre de noix, arbre d'olive.

M. DUBREUIL Pere.

Oui, du noyer, olivier.

M. TROTBERG.

Du noyer, noix; olivier, olive. Je écris; permettez. *Il écrit.* Je finis.

M. DUBREUIL Pere.

Vous aurez tout ce que vous voudrez. Si vous voulez envoyer quelque part, dites où.

M. TROTBERG.

Où? *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

Oui. Si vous voulez manger, dites quoi.

M. TROTBERG.

Quoi? *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

Oui. Si vous voulez boire, dites le.

M. TROTBERG.

Le? *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

Si vous voulez ſortir, dites quand.

M. TROTBERG.

Quand? *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

Oui.

M. TROTBERG.

C'eſt pour ſortir? fort bon.

M. DUBREUIL Pere.

Si vous voulez vous coucher, dites l'heure.

M. TROTBERG.

Pour coucher?

M. DUBREUIL Pere.

Pour lever, de même.

M. TROTBERG.

C'eſt fort ſingulier. Voilà un pour deux à préſent. *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

J'eſpere que mon fils va arriver, & il vous tiendra compagnie.

M. TROTBERG.

Oh, j'ai pas beſoin, j'ai ici ma occupation.

M. DUBREUIL Pere.

Lapierre va reſter dans votre antichambre. Tu entends bien, Lapierre ?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. DUBREUIL Pere.

Et tu feras ce que Monſieur te dira.

LAPIERRE.

Oui, oui, Monſieur.

M. DUBREUIL Pere.

Ah ça, Monſieur, je vous laiſſe, je ſuis bien votre Serviteur.

M. TROTBERG.

Serviteur, Monſieur, Serviteur.

SCENE III.

M. TROTBERG, *rêvant.*

Je vous laisse. Laisse. Je comprends pas laisse. Pourquoi j'ai pas demandé. Laisse? laisse! Il faut que je sçache à ce moment pour écrire. Lapierre? ......

SCENE IV.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE, *de la porte.*

Monsieur.

M. TROTBERG.

Entre ici. ......

LAPIERRE.

Me voilà, Monsieur.

M. TROTBERG.

Qu'est-ce que c'est que laisse il veut dire?

LAPIERRE.

Laisse?

M. TROTBERG.

Oui, laisse? ......

LAPIERRE.

LAPIERRE.

Leſſe ? je ne ſçai pas, Monſieur.

M. TROTBERG.

Monſieur Dubreuil, il a dit, leſſe.

LAPIERRE.

Leſſe ? Ah, Monſieur, c'eſt à votre chapeau.

M. TROTBERG.

A mon chapeau, laiſſe ?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur, je vais vous montrer. *Il prend le chapeau de M. Trotberg.* Tenez, voilà ce que c'eſt qu'une leſſe.

M. TROTBERG.

Cela il eſt une leſſe.

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. TROTBERG.

Monſieur Dubreuil, il ne m'a point parlé de chapeau.

LAPIERRE.

C'eſt pourtant cela.

M. TROTBERG.

Allons, va-t-en ; je demande à lui-même, quand il viendra.

E

SCENE V.

M. TROTBERG.

C'EST un langue de tous les tiables. La fils de M. Dubreuil, il sera fort bon pour moi ici. *Il regarde toutes ses lettres de recommandation.* Ah, je trouve ici un lettre qu'il faut que j'envoye tout présentement. Lapierre.

SCENE VI.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE.

MONSIEUR.

M. TROTBERG.

Tiens, où. *Donnant une lettre.*

LAPIERRE.

Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur?

M. TROTBERG.

Où.

LAPIERRE.

Où? Qu'est-ce qu'il faut faire?

M. TROTBERG.

Je te dis, où.

LAPIERRE.

Où ; mais je n'entends point l'Allemand.

M. TROTBERG.

Mais, c'eſt François, où. Il eſt ſur mon tablette. *Il regarde.* Oui, où.

LAPIERRE.

Non, Monſieur, où ne veut rien dire.

M. TROTBERG.

Ce tiaple de François, ils ne ſçavent point la langage de leur pays. Monſieur Dubreuil il m'a dit, où, quand on veut envoyer quelque part.

LAPIERRE.

Pour envoyer, on ne dit point, où, on dit, allez là.

M. TROTBERG.

Allez là ?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. TROTBERG.

Il faut donc que j'écrive allez là, auſſi ; mais je demanderai. Attends à cette moment. *Il écrit.* Allez là.

LAPIERRE.

Là, c'eſt ſur la lettre.

M. TROTBERG.

Sur la lettre là ? Non, c'est l'adresse.

LAPIERRE.

Eh bien, oui.

M. TROTBERG.

Là ; c'est l'adresse ?

LAPIERRE.

L'adresse est la dessus, dessus la lettre.

M. TROTBERG.

Oui. Je comprends pas jamais. Revenez sur la moment.

LAPIERRE.

Je vais l'envoyer par quelqu'un ; parce que je ne dois pas vous quitter.

M. TROTBERG.

Fort bien, fort bien.

SCENE VII.

M. TROTBERG.

Il faut un bon patience avec cette domestique ; je ne sçais pas pourquoi il m'a donné comme cela un bête pour mon service. Je suis tout en échauffement de cette garçon qu'il

ne m'entend pas. J'ai envie de faire porter un glas de bier, non, non, un verre de bierre qu'il faut dire en François. Je veux parler autrement jamais à présent. Lapierre. Lapierre.

SCENE VIII.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE.

Monsieur, qu'est-ce que vous voulez? Votre lettre est partie.

M. TROTBERG.

Je veux, le.

LAPIERRE.

Le?

M. TROTBERG.

Oui, je dis, le.

LAPIERRE.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Je veux pas quoi, je veux, le.

LAPIERRE.

Le? je ne sçai pas ce que vous voulez dire; dites quoi.

M. TROTBERG.

Je veux pas dire quoi, je veux dire, le.

LAPIERRE.

Je ne peux pas vous deviner.

M. TROTBERG.

Que tiaple! est-ce que je ferois un faute? *Il lit dans ses tablettes.* Non, c'est, le.

LAPIERRE.

Le quoi.

M. TROTBERG.

Eh bien, donne-moi quoi? Tu donneras après le; puisque tu veux donner quoi.

LAPIERRE.

Je ne vous entends pas, Monsieur.

M. TROTBERG.

C'est pourtant Monsieur Dubreuil, qui m'a dit de dire, le.

LAPIERRE.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Quand je dis le, je dis pas quoi: quand je dis quoi, je dis pas le.

LAPIERRE.

Je ne puis vous donner que ce que vous me dites.

M. TROTBERG.

Je dis le ; mais faites marcher ici Monſieur Dubreuil, il dira ſi je dis pas bien.

LAPIERRE.

Il vient de ſortir.

M. TROTBERG.

Sortir. C'eſt quand.

LAPIERRE.

Quand ? tout-à-l'heure.

M. TROTBERG.

L'heure ; c'eſt coucher, il m'a dit.

LAPIERRE.

Je ne dis pas qu'il eſt couché, je dis qu'il vient de ſortir.

M. TROTBERG.

Eh bien, ſortir, quand.

LAPIERRE.

Quand ? je vous dis tout-à l'heure.

M. TROTBERG.

L'heure c'eſt coucher, je ſçai fort bon ; mais on ne peut pas être couché & être ſorti, je puis pas ſouffrir la menſonge.

LAPIERRE.

Mais je ne dis pas qu'il eſt couché non plus.

M. TROTBERG.

Que tiable dis-tu donc ?

LAPIERRE.

Je dis qu'il vient de ſortir.

M. TROTBERG.

Quand ?

LAPIERRE.

Tout-à-l'heure.

M. TROTBERG.

Je tiens plus, je vais quand, auſſi moi de cette logis.

LAPIERRE.

Tenez, j'entends Monſieur Dubreuil le fils, il ſçait l'Allemand, il vous entendra.

M. TROTBERG.

Je parle François encore, c'eſt un grand impatientement que cette garçon-là !

❦

SCENE IX.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL Fils; LAPIERRE.

M. DUBREUIL Fils.

Ah, Monſieur Trotberg, je ſuis charmé de vous voir à Paris. *Il l'embraſſe.*

M. TROTBERG.

Je ſuis bien content auſſi, véritablement.

M. DUBREUIL Fils.

Je comptois que vous n'arriveriez que demain, je vous demande bien pardon de n'avoir pas été ici à votre arrivée.

M. TROTBERG.

J'ai vu Monſieur votre pere; mais il m'a mis de l'embarras avec cette garçon; parce que les miens ils ſont tous malades de la poſte, & puis ils ſçavent pas la langage de cette pays, & je puis pas expliquer à cette Pierre, qu'il n'entend pas.

M. DUBREUIL Fils.

Cette Pierre?

LAPIERRE.

Oui, c'eſt moi, Lapierre, qu'il veut dire.

M. TROTBERG.

Eſt-ce qu'il n'eſt pas François Lapierre?

M. DUBREUIL Fils.

Pardonnez-moi.

M. TROTBERG.

Il ne ſçait donc pas les mots de ſon pays?

M. DUBREUIL Fils.

Comment?

LAPIERRE.

Monſieur, il me dit le, quoi, quand, l'heure; je ne ſçai pas ſi c'eſt Allemand ou François.

M. TROTBERG.

Vous voyez bien qu'il dit lui-même.

M. DUBREUIL Fils.

Je n'entends pas non plus. Mais ſi vous voulez quelque choſe, dites-moi, & vous l'aurëz.

M. TROTBERG.

Eh bien, je veux le.

M. DUBREUIL Fils.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Eh, il dit auſſi lui Lapierre, quoi, pour lors que je dis, le.

M. DUBREUIL Fils.

C'eſt ſingulier cela. Dites-moi en Allemand ce que vous voulez.

M. TROTBERG.

Non, j'ai juré de parler toujours François dans cette pays. Et Monſieur votre pere il m'a dit de dire, le.

M. DUBREUIL Fils.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Non, ce n'eſt pas quoi, c'eſt le.

M. DUBREUIL Fils.

Lapierre, dis à mon pere que je le prie de monter.

M. TROTBERG.

Monſieur votre pere, il eſt quand & l'heure, à ce qu'il dit.

M. DUBREUIL Fils.

Quand & l'heure?

LAPIERRE.

Oui. Je ne ſçai pas ce qu'il veut dire.

M. TROTBERG.

Ni moi non plus, je croyois ſavoir mieux la François, il m'a pourtant dit de dire comme cela, Monſieur Dubreuil.

M. DUBREUIL Fils.

Le voilà, nous allons ſçavoir ce que cela veut dire.

M. TROTBERG.

Vous verrez que j'ai dit raiſonnablement.

SCENE X.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL Pere, M. DUBREUIL Fils, LAPIERRE.

M. DUBREUIL Pere.

MONSIEUR, je vous demande bien pardon; mais j'ai été obligé de ſortir...

M. TROTBERG.

Oui, je ſçai quand, vous voyez bien.

M. DUBREUIL Pere.

Oui, mais ne vous a-t-il rien manqué?

M. DUBREUIL Fils.

Voilà l'embarras, M. Trotberg a demandé tout plein de choses, que Lapierre n'a pû lui donner.

M. DUBREUIL Pere.

Parce que je n'ai pû rien comprendre.

M. DUBREUIL Fils.

Ni moi non plus.

M. TROTBERG.

Et cependant, Monsieur, vous m'avez dit de dire le, & je demande le, il veut me donner quoi. Et puis je voulois parler à vous, il m'a dit quand, & l'heure; c'est un tiable d'homme, qui me feroit être un fou, cette Lapierre.

M. DUBREUIL Pere.

Je suis aussi embarrassé que vous.

M. TROTBERG.

Mais, Monsieur, je puis bien vous dire; j'ai écrit ici. *Il prend ses tablettes.* Ne m'avez-vous pas dit si vous voulez envoyer quelque part, dites, où.

M. DUBREUIL Pere.

Oui.

M. TROTBERG.

J'ai dit où, aussi, il ne vouloit pas entendre; mais après il a envoyé.

M. DUBREUIL Pere.

Lapierre, as-tu envoyé?

LAPIERRE.

Oui, Monsieur, c'étoit une lettre; & l'adresse étoit dessus.

M. DUBREUIL Pere.

C'est bon.

M. TROTBERG.

Oui, mais j'ai eu un grand peine.

LAPIERRE.

Il disoit toujours, où, où, où. Je ne sçavois pas ce qu'il vouloit dire.

M. TROTBERG.

Mais j'ai dit bien, n'est-ce pas Monsieur Dubreuil?

M. DUBREUIL Pere.

Je crois que oui.

M. TROTBEBG.

Après j'ai veux boire, je dis le, il veut me donner quoi. Moi, je veux pas quoi je veux le.

M. DUBREUIL Pere.

Le ?

M. TROTBERG.

Oui. Je puis pas expliquer, je demander à parler à vous, il dit que vous êtes quand & l'heure. Je puis pas entendre.

M. DUBREUIL Pere.

Ma foi ni moi non plus.

M. TROTBERG.

J'ai pourtant dit comme vous m'aviez dit de dire.

M. DUBREUIL Pere.

Moi ?

M. DUBREUIL Fils.

C'eſt-il vrai, mon pere ?

M. DUBREUIL Pere.

Je n'ai pas dit cela.

M. TROTBERG.

Vous n'avez pas dit, Monſieur; j'ai pourtant écrit ſur mon tablette.

M. DUBREUIL Fils.

Eh bien, liſez-nous ce qu'il y a.

M. TROTBERG.

Quand vous voulez envoyer quelque part, dites où. J'ai dit où.

M. DUBREUIL Pere.

Où; mais il faut dire où il faut aller.

M. TROTBERG.

Où il faut aller? Ah tiable, je sçavois pas. Je écrirai après. Je lis encore. Si vous voulez boire, dites-le. Je dis le, il dit quoi, je veux pas quoi moi, je veux le.

M. DUBREUIL Pere.

Cela veut dire, si vous voulez boire, dites-le, dites que vous voulez boire.

M. TROTBERG.

Ah, je comprends. Après j'ai écrit, si vous voulez manger, dites quoi.

M. DUBREUIL Pere.

Quoi, c'est ce que vous voulez manger.

M. TROTBERG.

C'est cela surement.

M. DUBREUIL Fils.

Sans doute.

M. TROTBERG.

Je pensois pas. *Il lit.* Si vous voulez sortir, dites quand.

M. DUBREUIL Pere.

Quand vous voudrez sortir.

M.

M. TROTBERG.

Ah, je croyois que quand, vouloit dire sortir, je entend présentement. Et puis, *il lit.* Si vous voulez vous coucher, dites l'heure.

M. DUBREUIL Fils.

C'est l'heure que vous voulez vous coucher.

M. TROTBERG.

Coucher, ou vous lever; voilà pourquoi je comprenois pas. C'est mon faute de n'être pas plus sçavant du Langue François.

M. DUBREUIL Pere.

Ce n'est rien que cela.

M. TROTBERG.

Ah, je demande pardon, je dirai le chose dont je veux à présent.

M. DUBREUIL Pere.

Venez, venez souper, vous devez en avoir besoin.

M. TROTBERG.

Je ferai avec plaisir, je suis embarrassé avec vous de mon colere.

M. DUBREUIL Fils.

En buvant tout cela se passera.

M. DUBREUIL Pere.

Allons, allons, venez.

M. TROTBERG.

Je marche avec vous, Messieurs.



LE

LIEVRE,

CINQUANTE-UNIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DUBUT, *Avocat.*

Dame JAQUELINE, *Servante de M. Dubut.*

GROS-PIERRE, *Paysan.*

VINCENT, *Paysan.*

La Scene est chez M. Dubut, dans une petite Ville de Province.



LE *LIEVRE*, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DUBUT, *en robe de chambre, écrivant.*

TOUJOURS travailler ! en voilà assez : il faut que j'aille prendre un peu l'air. Dame Jaqueline, Dame Jaqueline.

SCENE II.

M. DUBUT, Dame JAQUELINE.

Dame JAQUELINE.

QU'EST-CE que vous voulez, Monsieur l'Avocat ?

M. DUBUT.

Donnez-moi mes souliers.

Dame JAQUELINE.

Quoi, vous voulez sortir, il ne fait pas trop beau.

M. DUBUT.

Cela ne fait rien.

Dame JAQUELINE, *donnant les souliers.*

Les voilà, ils sont tous prêts.

M. DUBUT.

Et mon habit, ma perruque ? *Il se chausse.*

Dame JAQUELINE.

Tout est ici. Mais pourquoi ne pas rester chez vous plutôt ?

M. DUBUT.

Parce que je veux m'aller promener un peu, pour me délasser de mon travail.

Dame JAQUELINE.

De votre travail, & pourquoi tant travailler ?

M. DUBUT.

Il faut bien être utile au Public, tant qu'on le peut.

Dame JAQUELINE.

Et vous vous tuez presque toujours pour rien ; à votre place je ne travaillerois que pour ceux qui me payeroient bien.

M. DUBUT.

Mais, Dame Jaqueline, il faut aider les malheureux qui n'ont pas dequoi.

Dame JAQUELINE.

Oui ceux-là ; mais il vous vient tous les jours des Paysans qui font les pauvres, pour ne vous rien donner, & vous étes la dupe de cela ; vous.

M. DUBUT.

On n'est jamais dupe en faisant le bien.

Dame JAQUELINE.

C'est peut-être beau ce que vous dites là ; mais cela ne rapporte rien. Pourquoi ne pas faire comme vos Confreres ? Toutes les fois qu'on vient les consulter, ils attrapent tou-

jours quelque chose, pied ou aîle, n'importe, & voilà comme on fait une bonne maison.

M. DUBUT.

Mais j'ai assez de bien pour moi.

Dame JAQUELINE.

On n'en a jamais trop, il faut amasser, on ne sçait pas ce qu'il peut arriver.

M. DUBUT.

Il ne faut pas se méfier de la Providence, Dame Jaqueline.

Dame JAQUELINE.

Je sçai bien qu'on dit cela; mais il ne faut pas refuser non plus ce qu'elle nous envoye, il ne faut pas jetter à ses pieds ce qu'on tient dans ses mains.

M. DUBUT.

Oui, oui, vous avez raison. Donnez-moi mon habit.

Dame JAQUELINE.

Le voilà, le voilà. Vous ne ferez rien de tout ce que je vous dis là?

M. DUBUT, *mettant son habit.*

Si, si, ne vous embarrassez pas. Ma cravatte?

Dame JAQUELINE.

La voilà. Dame, c'eſt que ſi vous vouliez y penſer, je vous ferois faire meilleure chere.

M. DUBUT.

Si c'étoit aux dépens du pauvre, cela ne vaudroit pas la peine.

Dame JAQUELINE.

Du pauvre? non pas du pauvre; mais de ceux à qui vous faites gagner des procès.

M. DUBUT.

Il leur en coûte toujours aſſez. *Il met ſa cravatte.*

Dame JAQUELINE.

Oui, voilà comme vous êtes; vous n'en ferez rien.

M. DUBUT.

Je vous dis que ſi.

Dame JAQUELINE.

Mais quand?

M. DUBUT.

Nous verrons.

Dame JAQUELINE.

Oui, oui, nous verrons.

M. DUBUT.

Ma perruque?

Dame JAQUELINE.

La voilà. Promettez moi donc.

M. DUBUT.

Hé bien, je vous le promets. *Il met sa perruque.* Ma canne, mon chapeau.

Dame JAQUELINE.

Je vous le promets, je vous le promets. Je crains bien que ce ne soit à beau prêcher qui n'a cœur de bien faire. Où allez-vous ?

M. DUBUT.

Sur la place; sçavoir s'il y a quelques nouvelles.

Dame JAQUELINE.

Revenez bientôt & n'allez pas vous enrhumer toujours.

M. DUBUT.

Non, non. S'il vient quelqu'un, faites attendre, je ne serai pas longtemps.

SCENE III.

Dame JAQUELINE.

C'est tout comme ſi l'on ne diſoit rien, il travaille & pourquoi faire? Tous ces gens d'eſprit-là ſont plus bêtes! Si on ne les gouvernoit pas, je ne ſçai pas comment ils feroient; cela fait pitié! Bon, pendant que je m'amuſe là à gémir, peut-être que mon bœuf à la mode ne cuit pas.

SCENE IV.

Dame JAQUELINE, GROS-PIERRE.

GROS-PIERRE.

Bonjour, Dame Jaqueline.

Dame JAQUELINE.

Ah, vous êtes à la Ville, aujourd'hui, Gros-Pierre.

GROS-PIERRE.

Oui, vraiment. Vous vous portez bien?

Dame JAQUELINE.

Oui, aſſez bien, comme cela, tous les ans douze mois, comme on dit.

GROS PIERRE.

Ah, Dame, écoutez donc, on n'eſt pas toujours de même; il faut aller comme le tems. Eh bien, dites-moi un peu; eſt-ce que Monſieur l'Avocat n'eſt pas ici? j'ons affaire à lui, & je ne venons que pour ça.

Dame JAQUELINE.

Il eſt allé faire un tour, il reviendra bientôt, attendez-le.

GROS-PIERRE.

Pardi, il faut bien que je l'attende.

Dame JAQUELINE.

Eſt-ce que vous avez un Procès?

GROS-PIERRE.

Oh, non; mais j'ons envie de le conſulter pour en avoir un; c'eſt un ſi brave homme, que j'ons confiance en lui, voyez-vous.

Dame JAQUELINE.

Vous l'aimez, parce qu'il ne vous prend pas d'argent quand vous le conſultez.

GROS-PIERRE.

Oh, c'eſt bien vrai. Je l'y en ont offert pourtant une fois; mais il n'a pas voulu; il m'a dit comme ça, allons, Gros-Pierre, je ne veux point de ton argent, ne m'en parle

jamais : ton Pere étoit fermier du mien ; ainsi je ne prendrai rien de toi ; c'est là un honnete-homme, cela par exemple.

Dame JAQUELINE.

Oui, voilà comme il se ruine.

GROS-PIERRE.

Oh, que non ! est-ce qu'il n'a pas une bonne ferme auprès de chez nous ?

Dame JAQUELINE.

Oui, mais cela n'empêche pas que tout travail ne mérite salaire. Pourquoi ne posez vous pas là votre paquet, au lieu de le garder sur votre épaule ?

GROS-PIERRE.

Cela n'est pas lourd.

Dame JAQUELINE.

Quest-ce que c'est donc ?

GROS-PIERRE.

Ce n'est rien.

Dame JAQUELINE.

Je crois que c'est un Lièvre ; car je vois des pattes qui passent.

GROS-PIERRE.

Des pattes ?

Dame JAQUELINE,

Oui, ce ſont des pattes ; je ne me trompe pas, c'eſt un Liévre.

GROS-PIERRE.

C'eſt une commiſſion qu'on m'a chargé de faire.

Dame JAQUELINE.

Il les aime bien les Liévres, Monſieur l'Avocat.

GROS-PIERRE.

Tout de bon ?

Dame JAQUELINE.

Oh, quand je peux en avoir un pour lui faire un un civet, il eſt enchanté.

GROS-PIERRE.

Et les aimez-vous, Dame Jaqueline ?

Dame JAQUELINE.

Oh, mais il ne faut pas prendre garde à moi.

GROS-PIERRE.

Pourquoi ? Dites, dites, naturellement ? Avouez que vous mangeriez bien un bon civet de Liévre ?

Dame JAQUELINE.

Mais...

GROS-PIERRE.

Pourquoi ne pas dire ſans façon?

Dame JAQUELINE.

Oui, je l'aimerois bien.

GROS-PIERRE; *il fait comme s'il alloit donner ſon Liévre, & il ſe redreſſe.*

Vous l'aimeriez bien? Et moi auſſi.

Dame JAQUELINE, *à part.*

Hum, le vilain Trigaud!

SCENE V.

Dame JAQUELINE, GROS-PIERRE, VINCENT.

VINCENT.

HÉ, Gros-Pierre. Quoi que tu fais ici? je t'ai vu entrer, & j'ai dit comme ça, il faut que je lui demande s'il veut que nous nous en allions enſemble.

GROS-PIERRE.

M'attendras-tu?

VINCENT.

Eh pardi ſurement, je t'attendrai.

Dame JAQUELINE.

Ah ça, je vous laisse. Je m'en vais voir à mon souper. Asseyez-vous là.

GROS-PIERRE.

Allez, allez, ne vous embarrassez pas de nous.

SCENE VI.

GROS-PIERRE, VINCENT.

VINCENT.

Eh, dis donc, Gros-Pierre, est-ce que tu as un procès?

GROS-PIERRE.

Non, mais je veux en faire un à la veuve Mignot; tu sçais bien qu'alle a tun pré tout près du nôtre.

VINCENT.

Oui; mais ça n'est pas bian de vouloir l'avoir.

GROS-PIERRE.

Et son pere n'a-t'il pas eu comme ça un quartier de nos vignes?

VINCENT.

VINCENT.

Mais c'eſt différent.

GROS-PIERRE.

Je le ſai bien ; mais ſi Monſieur l'Avocat me le conſeille.

VINCENT.

Il ne te conſeillera pas de dépouiller une veuve.

GROS-PIERRE.

Une veuve ne me fait pas plus de pitié qu'une autre, alle n'a qu'à ſe remarier, alle ne ſera plus veuve.

VINCENT.

C'eſt vrai ça ; mais il ne faut pas prendre le bien de ſon voiſin.

GROS-PIERRE.

Je ne le prendrai pas non plus, c'eſt la juſtice qui me le donnera.

VINCENT.

Mais alle ne feroit plus une juſtice dans ce cas là.

GROS-PIERRE.

Mais n'eſt-ce pas les Avocats & les Procureux, qui font la juſtice ? hé bien, eſt-ce qu'ils

ne pouvons pas vous faire avoir le bien que vous voulez ?

VINCENT.

Dame, je ne sçavons pas.

GROS-PIERRE.

Il ne faut donc pas parler. Enfin je veux que Monsieur l'Avocat me baille cet avis-là, vois-tu ? & s'il me le baille, je lui baillerai un Lièvre que j'ai apporté par exprès pour cela. Mais s'il me baille un autre avis, il n'aura pas le Liévre, & je le mangerons nous. Je le vois qui vient, je crois. Oui, c'est ly-même.

VINCENT.

Je ne sçai plus que te conseiller à présent.

GROS-PIERRE.

Oh, laisse-moi faire; tu vas voir, tu vas voir.

SCENE VII.

M. DUBUT, GROS-PIERRE, VINCENT.

M. DUBUT.

AH, àh, vous voilà à la Ville, Gros-Pierre ?

GROS-PIERRE.

Oui, Monsieur l'Avocat, j'y venons parce que j'ons une affaire de conséquence, où j'aurions grand besoin que vous me bailliois votre avis, voyais-vous.

M. DUBUT.

Eh bien, mon ami, tu n'as qu'à dire. Tu sçais bien que j'aime à te faire plaisir.

GROS-PIERRE.

C'est aussi pour cela que je venons à vous, Monsieur l'Avocat.

VINCENT, *à Gros-Pierre.*

Il m'est avis qu'il faut que je m'en aille; je m'en vais t'attendre aux trois Rois.

GROS-PIERRE.

Quand j'aurai fini, j'irai t'y trouver.

VINCENT.

Adieu, Monsieur l'Avocat.

M. DUBUT.

Adieu, mon ami, adieu.

SCENE VIII.

M. DUBUT, GROS-PIERRE.

M. DUBUT, *s'asséyant.*

ALLONS, Gros-Pierre, conte-moi ton affaire.

GROS-PIERRE.

Vous sçaurez, Monsieur l'Avocat, qu'il y a à côté de mon grand pré, un autre pré qui est à la veuve Mignot. Vous la connoissez la veuve Mignot ?

M. DUBUT.

Non.

GROS PIERRE.

La Veuve Mignot est la plus méchante femme du monde ; elle dit que je recule tous les ans la borne qui nous sépare, & elle veut que je plantions une haye pour n'avoir plus de dispute ; moi, je ne veux pas de haye, & je voudrois l'attaquer en justice sur ce qu'elle dit que j'ai reculé la borne.

M. DUBUT.

Mais il n'y a qu'à mesurer le terrain, & l'on verra bien si vous y avez touché.

GROS-PIERRE.

Je ne voulons pas qu'on le meſure, & je ne voulons pas qu'alle m'accuſe de cela ; ceſt pourquoi je voulons l'y faire un procès en réparation de dommages & intérêts, afin qu'on m'adjuge ſon pré, pour que je n'ayons pas de diſputes.

M. DUBUT.

J'entends bien cela.

GROS-PIERRE.

Voilà ce que je voudrois que vous me conſeilliez, Monſieur l'Avocat.

M. DUBUT.

Mais, Gros-Pierre, cela e'eſt pas bien de vouloir avoir comme cela l'héritage de ſon voiſin.

GROS-PIERRE.

Je ſçavons bien qu'on dira cela ; mais ſi la Juſtice me le donne, qu'eſt-ce qu'il y aura à dire ?

M. DUBUT.

La Juſtice ne te le donnera pas.

GROS-PIERRE.

Pardonnez-moi, il n'y a qu'à embrouiller tout cela de façon que cela finiſſe comme

je le voulons; vous comprenez bian, Monsieur l'Avocat.

M. DUBUT.

Je ne te conseillerai jamais de tenter un procès injuste.

GROS-PIERRE.

Mais pourquoi ?

M. DUBUT.

Parce qu'il faut être honnête homme d'abord.

GROS-PIERRE.

Mais de tous les gens qui ont des procès, il y en a toujours un qui perd.

M. DUBUT.

Sans doute.

GROS-PIERRE.

Hé bien, si la veuve Mignot perd, c'est tout ce que je veux.

M. DUBUT.

Oui; mais si tu perds toi, comme cela arrivera, tu payeras les frais & tu diras que je t'ai mal conseillé.

GROS-PIERRE.

Je dirai... je dirai que vous n'avez pas bien embrouillé l'affaire comme je le voulois

parce que je suis sûr qu'on pourroit me faire avoir ce pré-là.

M. DUBUT.

Mais je te dis que la Loi est contre toi.

GROS-PIERRE.

Mais il n'y a qu'à la retourner, elle sera pour moi.

M. DUBUT.

Tu n'y entends rien, je ne te veux pas embarquer dans une mauvaise affaire, je crois que c'est te donner un bon conseil.

GROS-PIERRE.

Oui, un bon conseil qui ne rapporte rien; à quoi est-il bon?

M. DUBUT.

A empêcher qu'on ne te mange inutilement.

GROS-PIERRE.

Voilà donc votre dernier mot, Monsieur l'Avocat?

M. DUBUT.

Oui & celui que tu dois suivre.

GROS-PIERRE.

Si vous aviez voulu, vous auriez pu m'en donner un autre, tant pis pour vous.

M. DUBUT.

Je ne veux pas te tromper. Jusqu'à présent ne t'ai-je pas bien conduit dans tes affaires ?

GROS-PIERRE.

Cela est vrai.

M. DUBUT.

Eh bien, de quoi te plains-tu ?

GROS-PIERRE.

Oh de rien. Vous n'avez rien à mander chez nous, Monsieur l'Avocat ?

M. DUBUT.

Non, non, mon ami. Porte-toi bien.

GROS-PIERRE.

Je vous baille bien le bonjour.

SCENE IX.

M. DUBUT, Dame JAQUELINE.

Dame JAQUELINE.

Eh bien, Monsieur l'Avocat, vous avez vu Gros-Pierre ?

M. DUBUT.

Oui.

Dame JAQUELINE.

Qu'eſt-ce qu'il vous vouloit ?

M. DUBUT.

Me conſulter ſur un procès qu'il vouloit avoir avec une de ſes voiſines.

Dame JAQUELINE.

Lui avez-vous donné votre avis ?

M. DUBUT.

Oui.

Dame JAQUELINE.

Et qu'eſt-ce qu'il vous a donné lui ?

M. DUBUT.

Rien.

Dame JAQUELINE.

Comment rien ? C'eſt donc là ce que vous m'aviez promis.

M. DUBUT.

Mais que veux-tu ? Tu ſçais bien que Gros-Pierre...

Dame JAQUELINE.

Je ſçai, je ſçai qu'avec tout votre eſprit vous ne ſçavez ce que vous faites ; ſi j'avois été là, j'aurois ſurement eu un Liévre qu'il avoit.

M. DUBUT.

Il avoit un Liévre ?

Dame JAQUELINE.

Assurément.

M. DUBUT.

Je ne l'ai pas vu.

Dame JAQUELINE.

Je le crois bien, & puis ce coquin-là se moque de vous après cela.

M. DUBUT.

Je ne lui donne rien du mien.

Dame JAQUELINE.

Et votre peine, votre science... j'a iplus de regrets à ce Liévre-là!... où est-il allé, Gros-Pierre?

M. DUBUT.

Il est allé aux trois Rois, retrouver un de ses amis.

Dame JAQUELINE.

Il y fera peut-être encore. Je veux absolument avoir le Liévre, ou je ne demeurerai plus avec vous.

M. DUBUT.

Quoi, vous voudriez me quitter, depuis vingt-cinq ans que nous sommes ensemble.

Dame JAQUELINE.

Qu'est-ce que j'y ai gagné? Faites-vous la

moindre chose de ce que je veux ? Vous me promettez tantôt, & puis vous n'y songez pas à la premiere occasion.

M. DUBUT.

Que voulez-vous ? je vous promets encore...

Dame JAQUELINE.

Oui, oui, promettre & tenir sont deux; voilà qui est fini, je m'en irai demain.

M. DUBUT.

Ah, Dame Jacqueline...

Dame JAQUELINE.

Il n'y a point de Dame Jaqueline qui tienne.

M. DUBUT.

Mais comment faire ?

Dame JAQUELINE.

Je veux avoir le Liévre, & tout-à-l'heure. Voyez à vous arranger, je ne me contente pas de promesses davantage, je veux des effets. si vous voulez je m'en vais dire à Gros-Pierre que vous avez quelque chose à lui dire.

M. DUBUT.

Si j'ai le Liévre, notre paix sera donc faite ?

Dame JAQUELINE.

Oui, pour cette fois-ci.

M. DUBUT.

Fort-bien, allez, allez le chercher.

Dame JAQUELINE.

Je le vois à la porte des trois Rois. Je m'en vais l'appeller.

SCENE X.

M. DUBUT.

DAME JAQUELINE a raison, mieux on conseille les gens & moins ils ont de reconnoissance. Si j'avois été de l'avis de Gros-Pierre, il m'auroit surement donné son Liévre. Puisque cela fait tant de plaisir à Dame Jaqueline, je m'en vais employer un moyen qui surement me réussira. Prenons un gros Livre pour faire semblant de consulter; il en sera surement la dupe. *Il prend un grand Livre, & il se met à lire.*

SCENE XI.

M. DUBUT, Dame JAQUELINE, GROS-PIERRE, VINCENT.

Dame JAQUELINE.

Tenez, Monsieur l'Avocat, le voilà Gros-Pierre, il n'étoit pas encore parti.

GROS-PIERRE.

Est-ce que vous avez quelque chose à me dire, Monsieur l'Avocat ?

M. DUBUT.

Eh oui vraiment, j'ai songé à ton affaire, & j'ai trouvé ici....

GROS-PIERRE.

Quoi, Monsieur l'Avocat ?

M. DUBUT.

Que tu pourrois bien...

GROS-PIERRE.

Avoir mon pré ?

M. DUBUT.

Oui, s'il n'y a jamais eu de haye qui ait séparé ces deux héritages.

GROS-PIERRE.

Non, Monsieur l'Avocat, je suis bien sûr

qu'il n'y en a jamais eu, parce que le tout appartenoit au même Maître ; c'eſt pourquoï je pourrions demander ce qui eſt à la veuve Mignot, mon pré étant plus grand que le ſien.

M. DUBUT.

Le tien eſt plus grand ?

GROS-PIERRE.

Oui.

M. DUBUT.

Il n'y a plus de difficultés.

GROS-PIERRE.

Tout de bon, Monſieur l'Avocat, vous le croyez ?

M. DUBUT.

Sans doute & le procès ſe gagnera, parce que le fort emporte le foible.

GROS-PIERRE.

C'eſt vrai, cela ; vous êtes un bien habile homme.

M. DUBUT.

On ne voit pas tout d'un coup le pour & le contre.

GROS PIERRE.

Vincent, je t'avois bien dit que ma cauſe

étoit bonne, tu n'entends rien aux affaires, toi.

VINCENT.

Eh bien, je ne le crois pas encore.

GRAND-PIERRE.

Tu es bien obſtiné! tu ne mangeras pas de mon Liévre; car je m'en vais le donner à Monſieur l'Avocat.

Dame IAQUELINE.

Qu'eſt-ce que vous dites, Gros-Pierre?

GROS-PIERRE.

Je dis que je donne ce Liévre à Monſieur l'Avocat. Prenez-le, Dame Jaqueline. *Il lui donne.*

Dame JAQUELINE.

Donnez, donnez. *Elle l'emporte, & elle revient.*

M. DUBUT.

Ah ça, écoutez-moi, Gros-Pierre, je vois que vous aimez les bons conſeils.

GROS-PIERRE.

Eh pardi, je vous le demande? il n'y a que ceux-là.

M. DUBUT.

C'eſt donc ceux-là qu'il faut payer, & non pas les autres.

GROS-PIERRE.

C'eſt ce que je vous diſons.

M. DUBUT.

Eh bien, c'eſt le premier que je vous ai donné qui étoit le bon & non pas le ſecond.

GROS-PIERRE.

Quoi celui de ne pas plaider.

M. DUBUT.

Sans doute.

GROS-PIERRE.

Quoi, le plus fort...

M. DUBUT.

Eſt ſouvent le plus injuſte.

GROS-PIERRE.

Mais l'adreſſe, l'habileté, la ruſe...

M. DUBUT.

Fait des dupes.

VINCENT.

Je te l'avois bien dit, Gros-Pierre.

GROS-PIERRE.

Tais-toi.

Dame JAQUELINE.

Si tu ne t'étois pas moqué de mo tantô; avec ton Liévre, nous ne nous mo querions pas de toi à présent.

GROS-PIERRE.

Je parie que c'est vous, Dame Jaqueline, qui avez conseillé à Monsieur l'Avocat de me faire ce tour-là.

Dame JAQUELINE.

Eh bien, c'est vrai, Gros-Pierre.

M. DUBUT.

Tu en es quitte à meilleur marché que si tu plaidois.

GROS-PIERRE.

Oh, je n'en suis pas fâché à cause de vous; mais à cause d'elle.

VINCENT.

Moi, j'en suis bien-aise, parce que tu n'as pas voulu me croire. Allons, allons-nous-en.

M. DUBUT.

Adieu, mes amis, votre serviteur.

GROS-PIERRE.

Adieu, Monsieur l'Avocat, je ne croirons plus jamais que votre premiere parole, *Ils sortent.*

Dame JAQUELINE.

Vous voyez bien que j'avois raiſon, Monſieur l'Avocat.

M. DUBUT.

Oui ; mais vous m'avez fait mentir, je n'aime pas cela. Allons ſouper. *Ils ſortent.*



LES BONS,

CINQUANTE-DEUXIÉME PROVERBE

PERSONNAGES.

M. DEGRANTIER, *Financier.*

M. DUPONT, *Secrétaire de M. de Grantier.*

Me. DEVILLEMARE, *Sœur de M. de Grantier.*

L'ABBÉ DE LA SOURDIERE.

M. DESPRÉS, *Employé de Chartres.*

M. DEMÉRIN, *Commis.*

DUBOIS.

LAFOND.

DEL'ISLE, *Valet de Chambre de M. de Grantier.*

M. HOCHEPOT, *Maître d'Hôtel de M. de Grantier.*

La Scene est dans le Cabinet de M. de Grantier.



LES BONS, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT.

M. DEGRANTIER, *en entrant avec des papiers à la main.*

Ah, vous êtes ici, Monſieur Dupont, je vous faiſois chercher par-tout.

M. DUPONT.

Il y a une demie-heure que j'attends.

M. DEGRANTIER.

Ah ça, cette ſaiſie, il faudra la faire rendre

M. DUPONT.

Mais Monſieur, c'eſt la ſeconde fois que ces gens-là ſont pris en flagrant délit.

M. DEGRANTIER.

On n'en sçait rien, ansi n'en parlez pas.

M. DUPONT.

Je sçai bien que Madame votre mere s'intéresse pour eux, & je lui ai dit qu'ils n'étoient pas dans le cas qu'on leur fasse de grace.

M. DEGRANTIER.

Vous avez bien fait ; mais Madame de Franville m'a dit qu'elle se brouilleroit avec moi, si je ne finissois pas cela comme elle le desire ; ainsi vous voyez bien....

M. DUPONT.

Il n'y aura qu'à faire accroire à Madame votre mere que c'est à sa considération.

M. DEGRANTIER.

Sans doute.

M. DUPONT.

Monsieur, veut-il signer cette délibération d'hier ?

M. DEGRANTIER.

Oui, donnez. *Il signe.*

M. DUPONT.

J'ai répondu au Receveur d'Etampes qu'il faut qu'il fasse des poursuites.

M. DEGRANTIER.

Il faut ajouter, sans quoi il sera cassé.

M. DUPONT.

Je l'ai mis aussi.

M. DEGRANTIER.

Avez-vous les deux bons pour cet entrepôt de Tabac & le Grenier à Sel?

M. DUPONT.

Oui, Monsieur, les voilà.

M. DEGRANTIER.

C'est très-bien.

M. DUPON.T

Si Monsieur vouloit donner l'entrepôt de Tabac à mon Frere.

M. DEGRANTIER.

Votre Frere? mais je l'ai placé.

M. DUPONT.

Oui, Monsieur; mais il n'a que huit cent francs.

M. DEGRANTIER.

Il est encore bien heureux.

M. DUPONT.

Mais Monsieur, à moi; il y a longtems que vous m'en promettez un.

M. DEGRANTIER.

Nous verrons cela une autre fois, eſt-ce que vous voulez me quitter ?

M. DUPONT.

Non, Monſieur, aſſurément ; mais je le ferois exercer.

M. DEGRANTIER.

Cela ne ſe peut pas, il faut exercer ſoi-même.

M. DUPONT.

Mais Monſieur, il y a des exemples.....

M. DEGRANTIER.

Oui, autrefois ; mais à preſent cela ne ſe fait plus.

M. DUPONT.

Mais le Grenier à Sel ; mon pere eſt dans cette ville-là & en le mettant ſous ſon nom...

M. DEGRANTIER.

Votre pere, votre pere n'entend rien à ces affaires-là.



SCENE II.

M. DEGRANTIER, L'ABBÉ, M. DUPONT.

DEL'ISLE, *annonçant.*

MONSIEUR l'Abbé de la Sourdiere.

M. DEGRANTIER.

Ah, Monsieur l'Abbé, je suis charmé de vous voir.

L'ABBÉ.

J'avois peur de ne pas vous trouver.

M. DEGRANTIER.

Je devois sortir ce matin ; mais une affaire que j'avois, est remise ; j'en suis bien aise, parce que j'ai l'honneur de vous voir.

L'ABBÉ.

C'est que j'ai une grande affaire à vous : c'est la Vicomtesse, elle vouloit venir elle-même mais elle a été obligée d'aller à Versailles.

M. DEGRANTIER.

Quest-ce que c'est?

L'ABBÉ.

C'est pour un homme qu'elle protége beau-

coup, & vous lui ferez le plus grand plaiſir, ſi vous pouvez lui donner un entrepôt de tabac, ou un grenier à ſel, qui eſt dans votre département: voilà ſon mémoire, vous verrez les droits de cet homme-là, elle ne demande pas à propos de rien.

M. DEGRANTIER.

Je n'ai pas beſoin de voir ; ces deux emplois ne ſont pas de mon département & je n'y peux rien du tout.

L'ABBÉ.

On lui avoit pourtant dit que cela vous regardoit.

M. DEGRANTIER.

Je le voudrois très-fort, je ſerois enchanté de pouvoir lui faire ce plaiſir-là, ainſi qu'à vous.

L'ABBÉ.

Quoi, ni l'un ni l'autre ?

M. DEGRANTIER.

Ni l'un ni l'autre.

L'ABBÉ.

Elle y compte pourtant.

M. DEGRANTIER.

J'en ſuis déſeſpéré.

L'ABBÉ.

Elle se plaint déjà beaucoup de vous au moins.

M. DEGRANTIER.

De moi ?

L'ABBÉ.

Oui vraiment, elle dit que vous la négligez depuis quelque tems.

M. DEGRANTIER.

Elle est bien bonne ; j'aurai l'honneur de lui aller faire ma cour incessamment.

L'ABBÉ.

Je lui dirai donc que cela ne vous regarde pas.

M. DEGRANTIER.

Si vous voulez bien. Où allez-vous donc, Monsieur l'Abbé ? Est-ce que vous ne dînez pas ici ?

L'ABBÉ.

Non, je ne peux pas avoir cet honneur-là aujourd'hui.

M. DEGRANTIER.

Mais quand vous verra-t-on ?

L'ABBÉ.

Surement demain ou après. Ah ça, vous êtes en affaire, laissez-moi aller.

M. DEGRANTIER.

Vous le voulez ?

L'ABBÉ.

Vous vous moquez de moi.

M. DEGRANTIER.

Ne m'oubliez pas.

L'ABBÉ.

Non, non.

SCENE III.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT.

M. DEGRANTIER.

Où en étions-nous ? Ah, ces deux Cavaliers qui ont été pris avec du tabac ?

M. DUPONT.

Monſieur, voilà le procès-verbal.

M. DEGRANTIER.

Allons, il faut écrire au Major. Sçavez-vous où eſt leur Régiment ?

M. DUPONT.

Non, Monſieur.

M. DEGRANTIER.

Vous vous en informerez.

M. DUPONT.

Oui, Monſieur.

M. DEGRANTIER.

Il faut répondre à Monſieur Delorme à propos. Écrivez. Ne manquez pas, Monſieur, ſitôt la préſente reçue.

M. DUPONT, *écrivant.*

Reçue?

M. DEGRANTIER.

Reçue, de faire faire l'état que vous me propoſez.

SCENE IV.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT.
DEL'ISLE.

DELISLE.

MONSIEUR, il y a là un Employé de Chartres qui demande à vous parler.

M. DEGRANTIER.

Savez-vous ce qu'il veut?

DEL'ISLE.

Non, Monſieur; il dit que c'eſt quelque choſe de très-preſſé.

M. DEGRANTIER.

Faites-le entrer.

DEL'ISLE.

Entrez, Monſieur.

SCENE V.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT, M. DESPRÉS.

M. DEGRANTIER.

Eh bien, Monſieur, qu'eſt-ce qu'il y a? pourquoi venez-vous à Paris ſans congé?

M. DESPRÉS.

Monſieur, c'eſt que je viens vous demander vos bontés.

M. DEGRANTIER.

Pour quoi faire?

M. DESPRÉS.

C'eſt que ſi Monſieur, vouloit...

M. DEGRANTIER.

Parlez donc.

M. DESPRÉS.

Le Grenier à Sel d'Epernon eſt vacant & il ne dépendroit que de Monſieur de faire ma fortune.

M. DEGRANTIER.

Cela ne ſe peut pas.

M. DESPRÉS.

Mais, Monſieur, conſidérez...

M. DEGRANTIER.

Allons, Monſieur Dupont, où en ſommes-nous ?

M. DUPONT, *liſant.*

De faire faire l'état que vous me propoſez.

M. DEGRANTIER.

Que vous me propoſez dans votre lettre du 21. de ce mois.

M. DESPRÉS.

Si j'oſois, Monſieur...

M. DEGRANTIER.

Allons, en voilà aſſez.

M. DESPRÉS.

Mais, Monſieur, ſi Monſieur vouloit ſe reſſouvenir que j'ai eu une fois le bras caſſé par des Contrebandiers, & que j'ai été encore une autre fois bleſſé...

M. DEGRANTIER.

Vous avez eu une gratification.

M. DESPRÉS.

Il eſt vrai, Monſieur, auſſi je ne m'e plains pas.

M. DEGRANTIER.

Après Monſieur Dupont?

M. DUPONT.

Dans votre lettre du 21. de ce mois.

M. DEGRANTIER.

Du 21. de ce mois; parce qu'en conſéquence je ferai délibérer.

M. DESPRÉS.

Monſieur...

M. DEGRANTIER.

Je vous dis encore une fois que cela ne ſe peut pas, & je vous conſeille de vous en aller tout de ſuite, ſans quoi on vous apprendra à venir à Paris ſans congé.

M. DESPRÉS.

Monſieur, j'eſpére que vous me pardonnerez.

M. DEGRANTIER.

Oui; mais que cela ne vous arrive plus. Allons, adieu.

M. DESPRÉS.

Monſieur, je ſuis bien fâché...

M. DEGRANTIER.

Allons, allons, c'eſt bon.

SCENE

SCENE VI.

M. DEGRANTIER, Me. DEVILLEMARE, M. DUMONT, DEL'ISLE.

DELL'ISLE.

Madame de Villemare.

Me. DEVILLEMARE.

Ah, mon frere, je ſuis charmée de vous trouver.

M. DEGRANTIER.

Moi, je ſuis bien aiſe de voir que vous vous portiez bien à préſent.

Me. VILLEMARE.

Ah, ne parlez pas de cela, je ſuis dans un état affreux depuis huit jours; j'arrive de la campagne pour voir ce que je ferai à mes nerfs.

M. DEGRANTIER.

Comment eſt-ce que la campagne ne vous a pas fait de bien?

Me. DEVILLEMARE.

Non, vraiment, au contraire.

M. DEGRANTIER.

C'eſt que vous vous êtes toujours couchée au jour, je le parierois.

Me. DEVILLEMARE.

Eh bien oui; mais je ne peux pas faire autrement; ne parlons plus de cela.

M. DEGRANTIER.

Je n'en parlerai pas si vous voulez; mais si vous vous couchiez comme moi à minuit; vous verriez que vous vous porteriez à merveille. Je le disois encore hier à votre mari.

Me. DEVILLEMARE.

Si vous m'aimiez, voilà ce que vous ne lui diriez pas.

M. DEGRANTIER.

Mais je vous demande pardon? c'est parce que je vous aime.

Me. DEVILLEMARE.

Nous allons le voir; car je viens vous demander de me faire un plaisir.

M. DEGRANTIER.

Qu'est-ce que c'est?

Me. DEVILLEMARE.

Vous connoissez la Marquise de Courciere?

M. DEGRANTIER.

Oui.

Me. DEVILLEMARE.

Vous savez comme nous nous aimons.

M. DEGRANTIER.

Oui, comme les femmes s'aiment.

Me. DEVILLEMARE.

Vous ne le croyez pas; cependant rien n'eſt plus vrai, je l'aime beaucoup moi. Il y a un homme pour qui elle s'intéreſſe vivement, je me ſuis chargé de vous demander pour lui un entrepôt de tabac qui eſt vacant & que vous...

M. DEGRANTIER.

Il eſt donné.

Me. DEVILLEMARE.

Mais il y a un Grenier à Sel.

M. DEGRANTIER.

Tout cela eſt donné.

Me. DEVILLEMARE.

Mais ſon pere doit vous écrire auſſi.

M. DEGRANTIER.

Le Pere de la Marquiſe?

Me. DEVILLEMARE.

Oui, vous ne pouvez pas le refuſer.

M. DEGRANTIER.

Pourquoi cela? Il n'eſt plus en place.

Me. DEVILLEMARE.

Ah, mon frere!.... un homme comme lui!

M. DEGRANTIER.

Mais, Madame, je ne peux pas faire l'impoſſible.

Me. DEVILLEMARE.

Ma mere vous en parlera, je vous en avertis.

M. DEGRANTIER.

Ma mere me tourmente toujours; tenez, Monſieur Dupont, peut vous dire qu'il y a deux de ſes ſes Protégés à qui je ſauve aujourd'hui les galeres.

Me. DEVILLEMARE.

Bon, voilà une belle miſére! mon Frere ſi vous pouviez, vous me feriez plaiſir, d'ailleurs vous connoiſſez celui pour qui nous demandons.

M. DEGRANTIER.

Qui eſt-ce?

Me. DEVILLEMARE.

Monſieur Demérin.

M. DEGRANTIER.

Demérin?

Me. DEVILLEMARE.

Oui, il eſt là dans votre antichambre.

M. DEGRANTIER.

Ah bien, j'arrangerai cela avec lui.

Me. DEVILLEMARE.

Je vous en aurai la plus grande obligation.

M. DEGRANTIER.

Ne vous inquiétez pas.

Me. DEVILLEMARE.

C'eſt charmant à vous. Je m'en vais en ce cas-là.

M. DEGRANTIER.

Pourquoi ne dînez-vous pas ici ?

Me. DEVILLEMARE.

Eſt-ce que je dîne ?

M. DEGRANTIER.

Vous avez tort.

Me. DEVILLEMARE.

Oui, avec mon eſtomach. Ah ça, adieu, mon frere. Embraſſez-moi donc. *Elle l'embraſſe.* Quand eſt-ce que je vous verrai ?

M. DEGRANTIER.

Ce ſoir ou demain. *Il la reconduit.* Monſieur Demérin, entrez un peu ici.

SCENE VII.

M. DEGRANTIER, M. DEMERIN, M. DUPONT.

M. DEMERIN.

MONSIEUR, Madame votre Sœur a eu la bonté de vous parler en ma faveur.

M. DEGRANTIER.

Oui, oui; mais je voudrois bien ſavoir à propos de quoi vous vous aviſez de me faire parler comme cela par tout le monde.

M. DEMERIN.

Monſieur; c'eſt que je n'ai oſé vous parler moi-méme.

M. DEGRANTIER.

Et vous avez-bien fait Monſieur. Je trouve votre demande fort extraordinaire.

M. DEMERIN.

Comment, Monſieur....

M DEGRANTIER.

Il me ſemble que vous deviez être content de l'emploi que vous avez.

M. DEMERIN.

Monſieur, ce ſont ces Dames qui veulent

bien s'interresser à moi, & qui ont cru, que vous voudriez bien me protéger.

M. DEGRANTIER.

Je vous protégerai aussi; mais c'est pour vous conserver ce que vous avez & je vous défends de jamais penser à autre chose.

M. DEMERIN.

Monsieur, je n'ai pas cru....

M. DEGRANTIER.

Il n'est pas question de cela, Monsieur, je vous le dis très-sérieusement.

M. DEMERIN.

Cela suffit, Monsieur.

M. DEGRANTIER.

Pensez-y, & qu'il ne me vienne plus de recommandation à votre sujet, allons, voilà qui est fini.

M. DEMERIN.

Monsieur, comme vous voudrez. *Il sort.*

M. DEGRANTIER.

Ces Messieurs-la ne sont jamais contents; avec douze cens francs il me semble qu'il y a pourtant bien dequoi vivre.



SCENE VIII.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT, DEL'ISLE.

DEL'ISLE.

MONSIEUR, il y a là Monsieur Dubois & un de ses parens.

M. DEGRANTIER.

Qu'est-ce que c'est que Monsieur Dubois ?

DEL'ISLE,

C'est le valet de chambre de Madame de Franville.

M. DEGRANTIER.

Faites-le entrer.

SCENE IX.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT, DE L'ISLE, DUBOIS, LAFOND.

M. DEGRANTIER.

QU'EST-CE qu'il y a, Monsieur Dubois ?

DUBOIS.

Monsieur, Madame de Franville vous fait

bien ses complimens, & voilà une lettre qu'elle m'a chargé de vous remettre.

M. DEGRANTIER.

Ah, ah, voyons. *Il lit la lettre.*

DUBOIS.

Voilà aussi Monsieur Delafond, le frere de Mademoiselle Julie, qu'elle vous recommande.

M. DEGRANTIER, *lisant.*

C'est le frere de Mademoiselle Julie ?

DUBOIS.

Oui, Monsieur, la femme de chambre de Mademoiselle.

M. DEGRANTIER, *lisant.*

Ah je suis bien aise de lui faire plaisir, ainsi qu'à vous, Monsieur Dubois.

DUBOIS.

Monsieur, nous vous serons très-obligés.

M. DEGRANTIER.

Monsieur Dupont, mettez le nom de Monsieur Dubois, au bon pour l'entrepôt de tabac & à celui du Grenier à Sel celui de Monsieur....

LAFOND.

Delafond, Monsieur, à vous servir.

M. DEGRANTIER.

Vous direz à Madame de Franville que je ne lui écris pas; mais que j'aurai l'honneur de la voir ce soir.

DUBOIS.

Monsieur, je n'y manquerai pas.

M. DUPONT.

Monsieur, c'est fini. *Il donne les Bons à M. Degrantier.*

M. DEGRANTIER, *donnant les Bons à Dubois & Lafond.*

Tenez, Messieurs, ah ça, j'espere que vous vous comporterez bien.

DUBOIS.

Ah, Monsieur, vous pouvez en être bien sûr.

M. DEGRANTIER.

Allons, je suis charmé de vous avoir fait plaisir.

DUBOIS.

Nous vous avons bien de l'obligation, & nous ne l'oublierons jamais.

M. DEGRANTIER.

C'est très-bien. Adieu, adieu.

✤

SCENE X.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT.
M. HOCHEPOT.

M. HOCHEPOT.

MONSIEUR, eſt ſervi.

M. DEGRANTIER.

Allons, Monſieur Dupont, allez-vous-en dîner, nous acheverons cela tantôt. Revenez de bonne heure.

M. DUPONT.

Oui, Monſieur. *Ils s'en vont.*

L'AVOCAT CONSULTANT,

CINQUANTE-TROISIÉME PROVERB.

PERSONNAGES.

M. GALAND DELARIVERIE, *Avocat.*

M. DE S. HILAIRE, } *Officiers.*
M. DE CACHANT, }

BENOIST, *Laquais de M. Galand de la Riverie.*

La Scene est chez M. Galand de la Riverie.



L'AVOCAT CONSULTANT, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE CACHANT, M. DE S. HILAIRE.

M. DECACHANT.

QU'EST-CE que tu viens donc faire ici, S. Hilaire ?

M. DE S. HILAIRE.

Je viens consulter M. Galand Delariverie, sur une affaire.

M. DECACHANT.

Parbleu, je te plains d'être entre ses mains,

car il ne finit rien ; je ſuis bien fâché de l'avoir pour Avocat.

M. DE S. HILAIRE.

Mon affaire à moi ne ſera pas longue, ce ne ſera qu'une conſultation.

M. DECACHANT.

On ne le trouve jamais chez lui.

M. DE S. HILAIRE.

Je ſçai bien où il va ; mais ne t'embarraſſe pas ; je ne crois pas qu'il y retourne davantage.

M. DECACHANT.

On dit qu'il eſt amoureux d'une Demoiſelle.

M. DE S. HILAIRE.

C'eſt cela même.

M. DECACHANT.

Tu la connois peut-être ?

M. DE S. HILAIRE.

Beaucoup.

M. DECACHANT.

Je t'entends.

M. DE S. HILAIRE.

Je crois avoir imaginé un moyen pour cela.

M.

M. DECACHANT.

Ne lui fait pas de mal.

M. DE S. HILAIRE.

Ne t'inquiéte pas.

M. DECACHANT.

C'est que s'il étoit malade, cela reculeroit encore mon affaire.

M. DE S. HILAIRE.

Tu n'as rien à craindre.

M. DECACHANT.

Je m'en vais, je reviendrai tantôt.

SCENE II.

M. DE S. HILAIRE, M. DECACHANT, BENOIT.

BENOIT.

MESSIEURS, Monsieur l'Avocat va revenir dans l'instant.

M. DE S. HILAIRE.

Où est il?

BENOIT.

Il n'est pas loin, il est chez Mademoiselle de Sainte Lucie.

M. DECACHANT.

C'eſt cela même.

M. DE S. HILAIRE.

Allons, c'eſt bon.

M. DECACHANT.

Adieu, S. Hilaire, à ce ſoir.

BENOIT.

Le voilà, Monſieur l'Avocat, il rentre par le jardin.

M. DE S. HILAIRE.

Allons, laiſſez nous.

BENOIT *par la fenêtre.*

Ici Monſieur, ici.

SCENE III.

M. DE S. HILAIRE, M. GALAND.

M. GALAND.

AH, c'eſt Monſieur de S. Hilaire.

M. DE S. HILAIRE.

Oui, Monſieur Galand, je viens vous conſulter.

M. GALAND.

Monſieur, vous me faites bien de l'honneur, aſſeyez-vous donc, s'il vous plâit.

M. DE S. HILAIRE.

Ce n'eſt pas la peine. Voici, dequoi il s'agit.

M. GALAND.

Mais, Monſieur, je ne peux pas vous écouter comme cela.

M. DE S. HILAIRE.

Allons, puiſque vous le voulez abſolument.
Ils s'aſſoyent.

M. GALAND.

C'eſt que réellement vous ſerez mieux.

M. DE S. HILAIRE.

Monſieur, je viens vous conſulter pour ſavoit ce que je dois choiſir d'une choſe ou de l'autre que je me trouve dans la néceſſité de faire.

M. GALAND.

Voyons, Monſieur, expliquez votre affaire comme elle eſt.

M. DE S. HILAIRE.

Monſieur, je n'ai jamais eu de procès de ma vie, & je voudrois bien n'en pas avoir.

M. GALAND.

Il y a peut-être quelque moyen d'accommodement; voyons.

M. DE S. HILAIRE.

Monſieur, il y a un homme dans le monde qui me déplaît beaucoup, je ſuis déterminé à lui donner cent coups de bâton, ou à le jetter par les fenêtres.

M. GALAND.

Monſieur, c'eſt violent.

M. DE S. HILAIRE.

Je le ſçai bien; mais je ne peux pas abſolument m'en diſpenſer, & je viens vous conſulter ſur le choix de ces deux choſes-là.

M. GALAND.

Je ne vous conſeillerai jamais ni l'une ni l'autre, il y a trop de danger.

M. DE S. HILAIRE.

Oui pour cet homme-là.

M. GALAND.

Pour vous-même; mais quelles raiſons avez-vous? Il y a les voies de la Juſtice.

M. DE S. HILAIRE.

Je vous dis que je ne veux pas avoir de procès, cela m'impatiente, & je ne veux pas tirer cette affaire-là en longueur.

M. GALAND.

Mais que vous a fait cet homme qui puiſſe vous porter à cet excès de violence?

M. DE S. HILAIRE.

Le voici, Monſieur. Je ſuis très-amoureux d'une Demoiſelle fort aimable que j'ai même envie d'épouſer, je crois lui plaire, & cet homme ne ceſſe point de venir dans la maiſon; vous entendez?

M. GALAND.

Oui, Monſieur, très-bien.

M. DE S. HILAIRE.

Or, comme il paroît vouloir déterminer la mere de cette Demoiſelle en ſa faveur, je ne vois pas d'autre parti à prendre que de l'expulſer de cette maiſon. N'eſt-ce pas expulſer qu'il faut dire?

M. GALAND.

Oui, Monſieur.

M. DE S. HILAIRE.

Je trouve bien que de le faire ſauter par les fenêtres ſeroit plus court; mais il pourroit en mourir, & pourvu qu'il n'y revienne plus, c'eſt tout ce qu'il me faut; ainſi les coups de bâton pourroient peut-être lui ſuffire. Conſeillez-moi.

M. GALAND.

Monſieur, il pourroit arriver que...

M. DE S. HILAIRE.

Parlez-moi naturellement, j'aimerois fort les coups de bâton.

M. GALAND.

Prenez plutôt le parti de la douceur; cela auroit moins d'inconvénient.

M. DE S. HILAIRE.

Oui; mais cela sera lent.

M. GALAND.

Non, non, attendez quelques jours, vous verrez que cet homme-là prendra son parti.

M. DE S. HILAIRE.

Vous le croyez?

M. GALAND.

Oh surement vous ne le reverrez plus.

M. DE S. HILAIRE.

Vous me le promettez?

M. GALAND.

J'en réponds, même.

M. DE S. HILAIRE.

En ce cas-là... Mais si je le retrouve encore, pour lors je prendrai le parti de la fenêtre.

M. GALAND.

Vous ne serez plus exposé à cette violence

M. DE S. HILAIRE.

Allons, Monſieur, nous verrons. *Il met deux écus ſur le Bureau de M. Galand.*

M. GALAND.

Monſieur, qu'eſt-ce que vous faites donc ?

M. DE S. HILAIRE.

Il faut bien que je vous paye votre conſultation.

M. GALAND.

Monſieur, vous vous mocquez de moi.

M. DE S. HILAIRE.

Vous n'êtes pas obligé de donner votre tems & votre ſcience pour rien, je ſuivrai donc votre conſeil, j'attendrai deux jours ; mais après cela je ne balancerai plus. Adieu, Monſieur Galand, en vous remerciant.

M. GALAND.

Monſieur....

M. DE S. HILAIRE.

Rentrez donc.

M. GALAND.

Monſieur, je vous verrai aller. *Ils ſortent.*

EXPLICATION

DES PROVERBES

De la septiéme partie.

FIN.

LES
DÉSESPÉRÉS
DE
L'OPERA,
CINQUANTE-QUATRIÈME PROV.

PERSONNAGES.

M. SANGLIER.

M. PILLIER.

M. POINTDUTOUT.

M. QU'IMPORTE.

Le GARÇON *Caffetier.*

La Scene est dans un Caffé.



LES *DÉSESPÉRÉS* DE *L'OPERA*, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. PILLIER, LE GARÇON.

M. PILLIER.

Garçon!

LE GARÇON.

Monſieur Pillier, qu'eſt-ce qu'il y a pour votre ſervice ?

M. PILLIER.

Monſieur Sanglier, eſt-il venu ici aujourd'hui ?

LE GARÇON.

Non, Monſieur, pas encore.

M. PILLIER.

Et a-t-on dit quelques nouvelles ce matin ?

LE GARÇON.

Non, Monſieur.

M. PILLIER.

Quoi, rien du tout ?

LE GARÇON.

Pardonnez-moi, le feu a été dans une cheminée ici près, hier au ſoir.

M. PILLIER.

Bon, le feu dans une cheminée !

LE GARÇON.

Mais, Monſieur, il étoit bien fort.

M. PILLIER.

Voilà quelque choſe de rare !

LE GARÇON.

Mais c'eſt que ſi le feu avoit gagné, tout le quartier auroit été brulé.

M. PILLIER.

Oui, avec les pompes qu'il y a à présent, comment voulez-vous que cela arrive ?

Le GARÇON.

Oh, il est vrai qu'il n'y a plus rien à craindre.

M. PILLIER.

Il y a des choses bien plus intéressantes que tout cela. Avez-vous entendu parler de l'Opéra ?

Le GARÇON.

De l'Opéra ?

M. PILLIER.

Oui, de l'Opéra ?

Le GARÇON.

Oui, Monsieur, on dit qu'il y en a un nouveau.

M. PILLIER.

Je le sçais parbleu bien, on ne veut pas donner des anciens.

Le GARÇON.

Mais les nouveaux ne dureront ils pas davantage ?

M. PILLIER.

Eh non vraiment ! malheureux Opéra ! & personne n'y pense !

Le GARÇON.

Ah, tenez, Monſieur, voilà Monſieur Sanglier, que vous demandiez.

M. PILLIER.

Monſieur Sanglier ?

Le GARÇON.

Oui, Monſieur.

M. PILLIER.

Nous allons voir ce qu'il nous dira.

Le GARÇON.

Vous ne voulez rien à préſent, Monſieur ?

M. PILLIER.

Non, non.

SCENE II.

M. SANGLIER, M. PILLIER.

M. SANGLIER.

Ah, bonjour, Monſieur Pillier.

M. PILLIER.

Eh bien, Monſieur ſanglier, cette voix que vous diſiez que nous aurions ?

M. SANGLIER.

Je n'en ai pas entendu dire la moindre

chose, que ce que l'on nous en a dit avanthier.

M. PILLIER.

Et vous ne vous en êtes pas informé depuis?

M. SANGLIER.

Je n'en sais pas davantage : les uns me disent qu'elle est au concert de Lion, d'autres, à Rouen ; cela n'est pas clair & c'est dommage ; car on prétend que cétoit la même voix précisément que celle de Mademoiselle le Maure.

M. PILLIER.

Il faudroit donc qu'on y envoyât.

M. SANGLIER.

La moitié des gens disent que l'on n'a pas besoin de ces voix-là, qu'elles ne savent que crier & qu'elles ne chantent point.

M. PILLIER.

Voilà comme l'Opéra françois, la gloire de la Nation se perdra ! est-ce que vous ne voyez pas cela ?

M. SANGLIER.

Eh, je ne le vois que trop !

M. PILLIER.

Il faudroit donc songer à y remédier.

M. SANGLIER.

J'y ſonge auſſi ; mais cette diable de Muſique d'Opéra-Comique, nous écraſera tôt ou tard.

M. PILLIER.

Il faut pourtant prendre un parti, il n'y a pas à balancer.

M. SANGLIER.

Si l'on pouvoit donner des Opéra de Lully, il n'eſt pas douteux que nous reprendrions bientôt le deſſus, j'en ſuis bien ſûr, moi.

M. PILLIER.

Qu'on nous donne du Rameau ſeulement ; allons je le veux bien, je le leur paſſe.

M. SANGLIER.

Du Rameau !

M. PILLIER.

Oui, Monſieur ; c'eſt toujours du véritable Opéra.

M. SANGLIER.

Si vous voulez.

M. PILLIER.

Il ne faut pas être ſi difficile.

M. SANGLIER.

Il eſt vrai qu'il y a du récitatif.

M. PILLIER.

Et de belles ſcenes!

M. SANGLIER.

Pas tant que dans Lully, voilà le vrai goût Francois & que je voudrois bien voir renaître, ſans cela nous ſommes perdus.

M. PILLIER.

Les Ballets nous écraſeront tout-à-fait, Monſieur, quand la Muſique nouvelle ne prendroit pas le deſſus.

M. SANGLIER.

Comment faire donc?

M. PILLIER.

Je n'en ſçais rien.

M. SANGLIER.

Il n'y a preſque plus de gens de notre parti.

M. PILLIER.

On ne veut que des Ariettes.

M. SANGLIER.

Et de la Danſe.

M. PILLIER.

Je cherche depuis longtemps quelque moyen de remédier à tout cela.

M. SANGLIER.

Et moi, donc ? Je ne reste pas les bras croisés. Croyez-vous que je ne gémisse pas de cette décadence du goût ?

M. PILLIER.

Armide avoit réussi.

M. SANGLIER.

J'en espérois beaucoup.

M. PILLIER.

Il faudroit redonner Armide.

M. SANGLIER.

Sans doute, mais faites entendre cela à tout Paris.

M. PILLIER.

Ils aimeront mieux tout perdre.

M. SANGLIER.

Ils nous proposerons de mettre l'Opera-Comique à l'Opéra, & d'y joindre des Ballets.

M. PILLIER.

Il ne faut pas le souffrir.

M. SANGLIER.

J'y suis bien résolu.

M. PILLIER.

Mais commenr l'empêcher ?

M. SANGLIER.

Emparez-vous du Parterre.

M. PILLIER.

Il n'y a plus personne de goût ?

M. SANGLIER.

Et dans le foyer ?

M. PILLIER.

On y vient parler nouvelles & chevaux pendant les Scenes & l'on n'en sort, que pour les Ballets

M. SANGLIER.

On ne pense sérieusement à rien à présent.

M. PILLIER.

Il n'y a que vous & moi qui nous occupions de cela.

M. SANGLIER.

Oui, mais nous y rêvons en vain, l'Opéra sera detruit malgré nous.

M. PILLIER.

Voilà Monsieur Qu'importe, il faudroit le gagner, lui qui voit beaucoup de monde.

M. SANGLIER.

Bon ! il ne se soucie de rien.

M. PILLIER.

Il faut essayer, l'Opéra ne sauroit lui être indifférent, il n'en manque pas un.

M. SANGLIER.

Eh bien, voyons?

M. PILLIER.

Laissez-moi faire.

SCENE III.

M. QU'IMPORTE, M. PILLIER

M. SANGLIER.

M. PILLIER.

On voit bien qu'il n'y a pas d'Opéra, Monsieur, aujourd'hui, sans quoi on ne vous verroit sûrement pas ici.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? Moi, je vais à l'Opéra, aux Italiens, aux François, cela m'est égal.

M. SANGLIER.

Mais s'il n'y avoit pas d'Opéra cependant, vous en seriez fâché?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? Il y auroit autre chose; ou bien j'irois à la promenade ces jours-là, ou je ferois des visites.

M. PILLIER.

Mais vous n'entendriez plus de bonne Musique françoise.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? j'entendrois toujours de la Musique.

M. SANGLIER.

Quoi, de la Musique d'Opéra-Comique ?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? Si elle me faisoit plaisir.

M. PILLIER.

Mais, c'est qu'il n'y a pas là de grandes voix.

M. QU'IMPORME.

Qu'importe ? pourvu qu'on les entende, voilà tout ce qu'il faut.

M. SANGLIER.

C'est vrai; cependant il seroit fâcheux de perdre ces beaux récitatifs de Lully.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? n'avons-nous pas le récitatif obligé ?

M. PILLIER.

Ce n'est pas la même chose.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? quand on ne se connoît pas en Musique.

M. SANGLIER.

Sans doute; mais je ne pense pas que vous ne vous y connoissiez point.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe, que vous le penſiez ou non? cela n'en eſt pas moins vrai.

M. PILLIER.

C'eſt une plaiſanterie & ſi vous ne vous connoiſſiez pas en Muſique, vous ne viendriez pas tous les jours à l'Opéra.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? moi j'y vas pour voir le monde, pour cauſer ou me chauffer.

M. SANGLIER.

Quoi, Monſieur, vous n'êtes pas affligé de voir qu'un Opéra eſt à préſent preſque tout ſans paroles?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? je ne les ai jamais entendues.

M. PILLIER.

Comment, vous cauſiez donc pendant qu'on chantoit, vous ne pouviez pas prendre d'intérêt au Poëme.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? je n'ai que faire d'aller m'intéreſſer à tout cela, je ſais ſeulement en gros qu'il y a deux Amans perſécutés par deux perſonnes qui s'entendent enſemble pendant

toute

toute la piéce pour les tourmenter ; mais qu'à la fin il viendra un Dieu qui raccommodera tout & que l'on danſera une Chaconne.

M. SANGLIER.

Et ſi l'on n'en danſoit pas ?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? je ſuis toujours ſûr que l'on danſera quelque choſe.

M. PILLIER.

Mais il faut que les airs de violon ſoient bons, pour que l'on danſe bien.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? même quand on ne danſeroit pas ; pourvu que l'Opéra finiſſe & qu'on puiſſe aller ſur le Théatre après.

M. SANGLIER.

Mais s'il n'y avoit plus d'Opéra, vous ne pourriez pas aller ſur le Théâtre.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? j'irois ailleurs, où je vais à préſent, par exemple. Adieu, Meſſieurs, je vous ſouhaite bien le bonjour.

M. PILLIER.

Monſieur, je ſuis bien vôtre ſerviteur.

SCENE IV.

M. SANGLIER, M. PILLIER.

M. SANGLIER.

Nous nous étions bien adressés, pour fortifier notre parti, Monsieur Pillier, qu'en dites-vous?

M. PILLIER.

Ma foi, Monsieur Sanglier, cela va mal pour nous; il y a à Paris comme cela mille gens qui profitent de tout & qui ne se soucient de rien.

M. SANGLIER.

Oui & ils jetteroient les hauts cris si on leur retranchoit quelque chose de ce dont ils ne s'inquiettent point.

M. PILLIER.

Cela est sûr, nous avons la peine & eux le plaisir; demandez-moi pourquoi? par exemple.

M. SANGLIER.

C'est que nous sommes trop bons.

M. PILLIER.

C'est vrai; mais comme c'est le bien public qui nous occupe, il ne faut pas s'y refuser.

M. SANGLIER.

Non vraiment, il faut être citoyen avant tout.

M. PILLIER.

Ah voilà Monsieur Pointdutout ; c'est un homme qui a les meilleurs expédiens du monde dans tous les cas.

M. SANGLIER.

Vous le croyez ?

M. PILLIER.

Ma foi on me l'a dit.

M. SANGLIER.

Tant-mieux, voilà ce qu'on appelle un homme enfin.

SCENE V.

M. POINTDUTOUT, M. PILLIER, M. SANGLIER.

M. PILLIER.

MONSIEUR, je parie que vous vous ennuyez aujourd'hui ; parce qu'il n'y a pas d'Opéra ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, Monſieur, je ne m'ennuie jamais ; quand on a. *Il montre ſon pouce, le premier doigt & le ſecond.* Cela, cela, & cela, on ne ſçauroit s'ennuyer. *

M. SANGLIER.

Vous êtes bienheureux, Monſieur, voilà ce qu'on appelle avoir des reſſources ; mais dans les grandes affaires, il faut de grands moyen pour les faire réuſſir.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout : écoutez-moi. Avec cela, cela, & cela, vous ferez toutes les affaires du monde, je dis même celles de la plus grande conſéquence.

M. PILLIER.

Donnez-nous donc un moyen pour ſoutenir l'Opéra ; car ſi l'on n'y prend garde, il tombera inceſſamment.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout ; avec cela, cela, & cela, il ne tombera jamais.

M. PILLIER.

Mais, Monſieur, vous ne prenez pas garde à

* Toutes les fois qu'il dit cela, cela & cela, il montre les mêmes doigts.

une chofe fans doute ; pour que l'Opéra François fe foutienne, il faut de belles voix.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, de belles voix, de belles voix ! Pour quoi faire ? Il ne faut point de belles voix, il ne faut que cela, cela & cela.

M. SANGLIER.

J'entends bien ce que veut dire Monfieur à moi.

M. PILLIER.

Quoi donc ?

M. SANGLIER.

C'eft trois chofes.

M. PILLIER.

Mais encore ?

M. SANGLIER.

Un bon Poëme, une bonne Mufique & des Acteurs qui chantent bien & qui fachent bien débiter.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, on peut s'en paffer très-bien.

M. PILLIER.

Vous ne voulez pas un bon Poëme ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Pas de bonne Musique?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILLIER.

Pas de bons Chanteurs?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Vous ne voulez donc que des Ariettes?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILLIER.

Des Ballets?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Des décorations?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILLIER.

Quoi, pour avoir un Opéra, il ne faut pas

avoir tout ce que nous venons de vous nommer ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, je n'en ai que faire, il n'y a rien de si difficile à réunir. D'abord que j'ai cela, cela, & cela, je suis sûr d'avoir un Opéra toute la vie, & un Opéra excellent.

M. SANGLIER.

Vous conviendrez pourtant qu'il ne faut rien épargner pour avoir un Opéra.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, la dépense n'est pas nécessaire, on aime l'Opéra à Paris & quel qu'il soit, je suis sûr avec cela, cela & cela, qu'il y aura toujours du Monde.

M. PILLIER.

Je vous entends à présent.

M. SANGLIER.

Je ne le comprends pas moi.

M PILLIER.

Il n'y a pourtant rien de si aisé. Monsieur veut dire que les petites Loges soutiendront toujours l'Opéra.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, je n'ai que faire des petites

Loges ; il n'y en auroit pas, qu'avec cela, cela & cela, je ne m'embarasse de rien.

M. SANGLIER.

Oui, oui, Monsieur, vous avez raison, cela est clair à présent.

M. PILLIER *rêvant.*

Je ne devine pas.

M. SANGLIER.

Comment, vous ne voyez pas que Monsieur, veut dire que le Monde attire le Monde & que l'habitude d'aller à l'Opéra y fera toujours aller ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, ce n'est point l'habitude qui y fera venir ; mais j'attirerai toujours tout Paris, avec cela, cela & cela.

M. PILLIER, *souriant.*

Ah, oui, oui.

M. SANGLIER.

Comment ?

M. PILLIER.

Avec les Actrices, les Danseuses.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout. Les Actrices, les Danseuses ne me font rien. Je ne veux pas autre chose que ce que je vous dis ; cela, cela, & cela.

M. SANGLIER.

Pour moi, rien ne me rassure.

M. PILLIER.

Je n'ai que l'espoir des anciens Opéra.

M. SANGLIER.

Voilà ce qu'il faudroit persuader de donner aux Directeurs.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILLIER.

Comment, Monsieur, vous ne le croyez pas ?

M. SANGLIER.

C'est s'aveugler, je vous assure, que de penser autrement.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, je ne m'aveugle point & vous avez tort de vous désespérer.

M. PILLIER.

Quand on n'a pas d'autres ressources, car vous en conviendrez bien ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout; songez donc que vous avez cela cela & cela; tranquilisez-vous; je vous souhaite bien le bon soir. *Il s'en va.* Ecoutez,

n'oubliez jamais que vous avez cela, cela & cela, & vous ne vous déſeſpérerez pas.

SCENE DERNIERE.

M. PILLIER, M. SANGLIER.

M. SANGLIER.

Eh bien, Monſieur Pillier?

M. PILLIER.

Eh, bien; Monſieur Sanglier, que dites-vous?

M. SANGLIER.

Je dis toujours qu'il n'y aura bientôt plus d'Opéra,

M. PILLIER.

Et moi auſſi.

M. SANGLIER.

Nous ſommes perdus!

M. PILLIER.

Je n'en puis plus douter. *Ils s'en vont.*

LE

BON MARI,

CINQUANTE-CINQUIÉME PROVERB.

PERSONNAGES.

Le COMTE DE BOURVILLE.

La COMTESSE DE BOURVILLE.

Le VICOMTE DES COINSIÈRES.

Le CHEVALIER DE LA CERISAYE.

DUVAL, *Valet de Chambre de la Comtesse de Bourville.*

La Scene est chez la Comtesse de Bourville.



LE BON MARI, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le VICOMTE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

MAIS dis-moi donc, Vicomte, qu'eſt-çe que c'eſt que cette conduite-là ? Que viens-tu faire encore ici ?

Le VICOMTE.

Ce que j'y ai toujours fait depuis que j'y viens.

Le CHEVALIER.

Quoi, n'as-tu pas quitté la Comteſſe ?

Le VICOMTE.

Moi la quitter ? j'en ferois au défefpoir, je l'aime réellement, j'en fuis aimé à la fureur, pourquoi la quitterois-je ? non, jamais je n'aurai cette penfée.

Le CHEVALIER.

Voilà un très-beau projet de conftance, il eft rare ; mais entendons-nous. Qu'eft-ce que tu fais de la Marquife de Villenon ?

Le VICOMTE.

De la Marquife ?

Le CHEVALIER.

Oui, parle-moi naturellement ?

Le VICOMTE.

La Marquife eft aimable ; mais elle ne vaut pas la Comteffe.

Le CHEVALIER.

Qu'eft-ce que c'eft donc que cette fantaifie de les avoir enfemble ?

Le VICOMTE.

Paix donc, fi on t'entendoit.

Le CHEVALIER.

Eh bien, réponds-moi nettement là-deffus.

Le VICOMTE.

Pourquoi cela ?

Le CHEVALIER.

C'eſt que tu es venu me troubler dans le moment où j'eſpérois toucher la Marquiſe, & que tu as renverſé tous mes projets. Si tu l'aimois véritablement, je ne te dirois rien; mais vouloir la conſerver en même tems que la Comteſſe; c'eſt les trahir toutes les deux.

Le VICOMTE.

Les trahir! c'eſt un grand mot. Si je leur plais également, c'eſt au contraire faire à la fois le bonheur de deux femmes.

Le CHEVALIER.

Tout cela eſt bon pour la plaiſanterie; mais ſi tu reſtes attaché à la Comteſſe, je te réponds que j'emploirai tous mes ſoins pour réuſſir auprès de la Marquiſe.

Le VICOMTE.

A la bonne heure, je ne ſçaurois t'en empêcher.

Le CHEVALIER.

Je ne négligerai rien, je t'en avertis,

Le VICOMTE.

Je te le conſeille.

Le CHEVALIER.

Tu n'auras point de reproches à me faire, après ce que je viens de te dire.

Le VICOMTE.

Un rival eſt un triomphe de plus.

Le CHEVALIER.

Tu parles en homme bien ſûr de plaire.

Le VICOMTE.

On plaît toujours quand on eſt aimé.

Le CHEVALIER.

Mais on peut ceſſer de l'être.

Le VICOMTE.

Il eſt vrai que cela arrive quelquefois, & il ne faut que de certains hommes, comme j'en connois, pour donner à une femme la réputation d'être légère.

Le CHEVALIER.

Tu n'as donc jamais connu de ces femmes-là ?

Le VICOMTE.

Non ; parce que j'ai ſçu les fixer.

Le CHEVALIER.

A la bonne heure ; nous verrons ſi tu parleras toujours ſur le même ton.

Le VICOMTE.

Je l'eſpére.

Le CHEVALIER.

Adieu, tu vois que je me comporte en galant Homme.

Le

Le VICOMTE.

Tous les Hommes ont le droit de tenter fortune auprès des Femmes, & lorsqu'elles changent ce n'est qu'à elles qu'il faut s'en prendre; & très-sérieusement, je ne me brouillerai jamais avec mon ami, parce qu'il aura trouvé le moyen de plaire mieux que moi.

Le CHEVALIER.

Si tu deviens modeste, tu ne vaux plus rien, je m'enfuis.

SCENE II.

La COMTESSE, Le VICOMTE.

La COMTESSE, *entrant par une autre porte.*

Le Chevalier n'est plus ici?

Le VICOMTE.

Non, Madame.

La COMTESSE.

Mais il étoit avec vous tout-à-l'heure.

Le VICOMTE.

Il vient de sortir dans l'instant.

La COMTESSE.

Je croyois qu'il m'auroit attendu.

Le VICOMTE.

Ces regrets m'étonnent, je ne saurois m'empêcher de vous le dire, Madame. J'osois me flatter que vous ne seriez pas fâchée de vous trouver seule avec moi.

La COMTESSE.

Vous vous flattiez un peu légérement, comme vous le voyez.

Le VICOMTE.

Ce n'est pas sérieusement que vous dites cela ?

La COMTESSE.

Très-sérieusement.

Le VICOMTE.

Madame, expliquez-vous de grace.

La COMTESSE.

Expliquez-moi, vous-même, pourquoi pendant que j'ai été ici, je ne vous y ai vu qu'une fois, une seule fois en quinze jours ! il y a six mois que vous n'auriez pas été si long-tems sans me voir.

Le VICOMTE.

J'ai eu l'honneur de vous dire que vous

mander, que les affaires de mon Régiment m'obligeoient d'être à Versailles, presque tous les jours.

La COMTESSE.

Ce n'est pas ce que vous m'avez dit que je veux savoir ; c'est ce qui est, ce que vous ne m'avez pas dit.

Le VICOMTE.

Je serois bien embarrassé de vous dire autre chose.

La COMTESSE.

Je le crois, puisque vous ne me le dites pas. Avez-vous des projets d'ambition qui puissent m'allarmer ? Ne le craignez pas, je sçaurai sacrifier tout à votre gloire, & je ne me plaindrai pas.

Le VICOMTE.

Moi, avoir d'autre ambition que de vous aimer & de vous plaire toute ma vie ! Ah, Madame, ne le croyez pas, l'ambition étouffe la tendresse, elle est avide, ne jouit jamais & je perdrois pour elle un bonheur réel, sans lequel il me seroit impossible de vivre. Non, Madame, vous ne devez avoir aucune inquiétude. Bannissez toutes ces craintes, je

vous en ſupplie, pour votre repos & pour le mien.

La COMTESSE.

Ah, Vicomte! je ne ſçai pourquoi; mais je ne puis m'ôter de l'eſprit que vous me trompez.

Le VICOMTE.

Vous pouvez me ſoupçonner....

La COMTESSE.

Je me le reproche; mais en même temps rien ne peut me raſſurer, ni ce que je me dis en votre faveur, ni ce que vous me dites vous-même.

Le VICOMTE.

Souvenez-vous du tourment que vous ont donné les ſoupçons que vous avez eus que j'aimois Madame d'Ancille.

La COMTESSE.

Eh bien voilà juſtement ce que j'ai déja penſé, je vous vois le même air & la même conduite que dans ce tems-là.

Le VICOMTE.

Cependant, vous avez été bien ſûre que je ne l'aimois pas.

La COMTESSE.

Bien sure; parce que vous m'avez dit que je me trompois & que je trouvois indigne de vous & de moi de ne vous pas croire, & de faire d'autre recherche pour savoir si cela étoit vrai; voilà comme je suis.

Le VICOMTE.

Et vous pourriez avec cette façon de penser & d'aimer, croire que je vous sacrifierois à un autre! où trouverai-je rien aussi digne de m'attacher pour la vie? Ah, Madame, rendez-vous plus de justice...

La COMTESSE.

Si vous me trompiez, Vicomte, à quels maux ne serois-je pas en proie! songez donc à tout ce que j'ai souffert pour résister à ce penchant invincible où tout m'entraînoit malgré moi; les reproches que je me suis toujours faits & que je me fais encore, sans cesse, de tromper un mari, dont je n'ai jamais eu un instant lieu de me plaindre.

Le VICOMTE.

Mais il n'a point d'amour pour vous.

La COMTESSE.

Cela peut être; mais il m'estime & être tou-

jours au moment de ne pas mériter cette estime & craindre de me voir confondue avec tant d'autres Femmes, est un supplice continuel. S'il étoit possible que ce fût pour un ingrat, j'en mourrois de douleur.

Le VICOMTE.

Que dites-vous, Comtesse, moi Ingrat!...

La COMTESSE.

Je le crains.

Le VICOMTE, *à genoux.*

Je jure à vos pieds...

La COMTESSE.

Ah, Vicomte!... O Ciel! levez-vous; c'est mon mari. Il vous a vû, je suis perdue!

Le VICOMTE, *toujours à genoux.*

Non, non, laissez-moi faire, & ne vous troublez pas.

SCENE III.

Le COMTE, La COMTESSE,
Le VICOMTE.

Le VICOMTE, *se levant lentement.*

AH, Comte, je vous en prie aidez-moi à

obtenir de la Comtesse de me raccommoder avec une Femme que j'aime, il ne s'agit que de lui persuader que j'ai soupé hier ici, & elle ne veut pas consentir à le lui dire ; c'est en vain que je l'en prie, elle me désespére.

Le COMTE.

La ruse que vous employez-là pour détourner mes idées, mon cher Vicomte, est tout-à-fait spirituelle ; mais par malheur pour vous j'ai lu dans la Bibliothèque de campagne l'histoire du Comte de Tende, & je connois cette situation-là.

Le VICOMTE.

Que voulez-vous dire ?

Le COMTE.

Que les maris des Romans ne sont pas faits comme ceux d'à présent, non plus que les amans. Ces derniers ne trompoient que les maris ; mais jamais les femmes. La mode change tout.

Le VICOMTE.

Quelle erreur ! quoi . . . . .

Le COMTE.

Il n'y a point d'erreur à cela ; & je ne pardonne jamais, à qui se donne pour un galant homme, de tromper une femme : je suis bien

ſûr que je paſſerai pour ridicule en paroiſſant auſſi délicat.

Le VICOMTE.

Ridicule, non vraiment; je penſe comme vous.

Le COMTE.

Pourquoi donc agir différemment?

Le VICOMTE.

C'eſt un perſiflage que tout cela.

Le COMTE.

Je ne perſifle point, je ſais très-bien que vous êtes attaché depuis près d'un mois à la Marquiſe de Villenon.

La COMTESSE.

Moi?

Le COMTE.

Oui, vous, & trahir une femme honnête pour une femme auſſi légère, rien n'eſt plus affreux!

Le VICOMTE.

Je vous aſſure que je n'aime point Madame de Villenon.

Le COMTE.

Vraiment je ſai bien vous n'irez pas en convenir ici.

Le VICOMTE.

Ni ici, ni ailleurs.

Le COMTE.

Allons, allons, je sais là-dessus tout ce que l'on peut savoir. *Il veut s'en aller.*

Le VICOMTE.

Non, attendez, que je vous explique. . . .

Le COMTE.

Cela ne me regarde pas, je ne me mêle des affaires de personne.

Le VICOMTE.

Il m'est très-important de vous désabuser.

Le COMTE.

Chacun a sa maniere de se comporter.

Le VICOMTE.

Si vous vouliez m'entendre. . . . .

Le COMTE.

Cela est inutile. Que diable pourriez-vous me dire, vos principes sont différens des miens, & quand on pense différemment, on ne se persuade jamais l'un l'autre.

Le VICOMTE.

Mais je pense comme vous & je vous jure que je ne tromperois jamais une femme, quand il s'agiroit de tout au monde. . . .

LE COMTE.

Ce n'est pas à moi que l'on fait croire des choses-là. Adieu, adieu.

LE VICOMTE.

En vérité, Comte, je peux vous désabuser. Revenez.

LE COMTE.

Oui, je reviens ; mais c'est pour vous dire que vous êtes un Etourdi : il falloit me mettre dans votre confidence pour m'empêcher de dévoiler votre secret, cela eût été même très-adroit & bien plus neuf que ce que vous avez voulu me faire croire, quand je vous ai trouvé aux genoux de Madame. *Il sort.*

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE *à la Comtesse qui veut rentrer chez elle.*

MADAME, que faites-vous ?

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, ne me retenez pas, ou craignez mon indignation.

Le VICOMTE.

Il n'y a rien à quoi je ne m'expose plutôt que de vous laisser daus une aussi cruelle erreur. Le Comte n'est point jaloux, je le sais; mais l'amour-propre apparemment lui fait employer ce moyen pour me perdre auprès de vous; cela n'est pas difficile à comprendre; comment vous-même ne l'avez-vous pas imaginé, & n'avez-vous pas cherché à ne me pas trouver coupable?

La COMTESSE.

Seroit-il possible?....

Le VICOMTE.

Madame, en vérité, j'ai lieu de me plaindre de la facilité avec laquelle vous vous livrez à tout ce qui peut me détruire auprès de vous.

La COMTESSE.

Non seulement je vous perds; mais je perds encore l'estime de mon mari!

Le VICOMTE.

Vous ne me perdrez point Madame, & vous ne me perdrez jamais. Quant à l'estime de votre mari, elle ne sauroit être diminuée. Sa maniere de penser n'est point différente de celle de tout le monde. Ce qui perd une Femme

à présent c'est le choix qu'elle fait, voilà sur quoi on peut se récrier, quand l'Homme qui s'attache à elle est un Homme réellement méprisable.

La COMTESSE.

Quelle morale ! pouvez-vous croire que je l'adopte, & que sans cette chaîne qui me tyrannise j'eusse jamais voulu la suivre ? Je sai qu'on plaint & même qu'on a dans le monde une ridicule vénération pour une Femme qui a un attachement durable ; mais pour cela peut-elle ne pas sentir qu'elle agit contre ses devoirs, contre ce qu'elle se doit à elle-même ?

Le VICOMTE.

Ce qu'elle se doit ! mais se doit-elle plus que son mari ne lui doit ?

La COMTESSE.

Les torts des autres peuvent-ils nous excuser ? Le penchant nous entraîne & si l'on avoit le courage de le combattre plus fortement....

Le VICOMTE.

Ah, bannissez ces idées, ne vous occupez à l'avenir que de la douceur d'aimer & d'être aimée. C'est un bien auquel il ne faut point mêler d'amertume ; vous devez être sûre de moi, ne me cachez rien de ce qui se passe

dans votre ame, je ne veux pas y laisser établir le plus léger soupçon, je vous sacrifierai tout; il n'est pas juste que vous ayez la moindre inquiétude. Promettez-moi donc de me mettre à portée de détruire toutes celles qui pourroient naître, & je vous jure que jamais....

SCENE V.

La COMTESSE, Le VICOMTE, DUVAL.

DUVAL, *donnant une lettre à la Comtesse.*

MAD'AME; c'est de la part de Madame la Marquise de Villenon.

La COMTESSE.

La Marquise de Villenon?

DUVAL.

Et il n'y a point de réponse.

La COMTESSE.

C'est assez.

Le VICOMTE, *à part & troublé.*

O Ciel! que peut-elle lui mander?

SCENE VI.

LA COMTESSE, Le VICOMTE.

La COMTESSE, *après avoir lu la lettre*,

MES pressentimens étoient donc vrais !

Le VICOMTE.

Ah, Madame, pourriez-vous croire...

La COMTESSE.

Oui, Monsieur, je vous crois capable de tout. Voyez le billet de la Marquise. *Elle lit.*

» Le Vicomte m'avoit juré qu'il ne vous
» aimoit plus, Madame, il nous trompoit
» également, je vous l'abandonne & je ne
» veux le revoir de ma vie.

Le VICOMTE.

Ne croyez pas, Madame, qu'elle veuille ne plus me voir, elle veut me brouiller avec vous, voilà tout; elle se vange de ma froideur pour elle....

La COMTESSE.

Pouvez-vous espérer de me tromper davantage ? Votre ingratitude anéantit tout l'a-

mour que j'avois pour vous. Il ne me reſte que le regret de vous avoir aimé.

Le VICOMTE.

Que dites-vous ? quoi, Madame...

La COMTESSE.

C'en eſt aſſez, ne me revoyez jamais. *Elle ſort.*

Le VICOMTE, *douloureuſement.*

Le Chevalier ne m'a que trop bien tenu parole, je perds tout en un jour, je ſuis déſeſpéré ? *Il s'en va.*



LA

LA
CORBEILLE
DE
MARIAGE,
CINQUANTE-SIXIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M^e. DE PÉRAUDIERE.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Le CHEVALIER DE ROUVAL.

VICTOIRE, *Femme de Chambre de Mlle de Péraudiere.*

M. DE BOURSAULE, *Oncle de Mlle de Péraudiere & son Tuteur.*

M. BOURNIN, *Notaire.*

COMTOIS, *Laquais de Madame de Péraudiere.*

La Scene est dans le Jardin de Madame de Péraudiere à la Campagne.



LA CORBEILLE DE MARIAGE, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle DE PÉRAUDIERE, VICTOIRE.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

EH bien, Victoire, le Chevalier viendra-t-il ?

VICTOIRE.

Oui, Mademoiselle, il étoit chez lui, & il me l'a promis.

Mlle DE PERAUDIERE.

Comment t'a-t-il reçu, quand tu lui as parlé de moi ?

VICTOIRE.

D'abord il a souri, & puis il a pris un air très-sérieux ; il m'a demandé si je savois ce que vous aviez à lui dire ; je lui ai répondu que non, j'irai le savoir dans l'instant, tu peux lui assurer, a-t-il repris : Je lui ai remis la clef de la porte de la ruelle & je suis revenue tout de suite.

Mlle DEPÉRAUDIERE.

Il avoit donc l'air tranquille ?

VICTOIRE.

Oui, tantot gai, tantot sérieux.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

L'ingrat ! il épouse Mademoiselle de Charville.

VICTOIRE.

Mademoiselle de Charville, avec qui vous avez été au Couvent ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Elle-même.

VICTOIRE.

Elle est bien jolie au moins, je l'ai vu à Paris il n'y a pas quinze jours. Et qui vous a mandé cela ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt Mademoiſelle Alari, qui l'a dit hier à quelqu'un, qui me l'a redit.

VICTOIRE.

Il faut que cela ſoit vrai ; car Mademoiſelle Alari, eſt ſa Marchande de mode.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt une trahiſon affreuſe ! je ne puis croire après cela qu'il oſe ſe préſenter devant moi.

VICTOIRE.

Je vous aſſure qu'il viendra.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Mais que pourra-t-il me dire ?

VICTOIRE.

Je n'en ſai rien.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

M'avoir juré qu'il m'aimeroit toujours, & en épouſer une autre !

VICTOIRE.

Mademoiſelle, j'entends du bruit à la petite porte ; c'eſt peut-être lui.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ne t'éloigne pas & avertis-nous ſi ma mere venoit, afin qu'elle ne nous ſurprenne pas.

SCENE II.

Mlle DE PÉRAUDIERE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

COMMENT, Mademoiselle, vous consentez enfin à me voir, à m'entendre ! Etre dans le même lieu que vous depuis deux mois, ne pouvoir ni vous parler, ni vous écrire ; & parce que vous ne le voulez pas.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ne vous ai-je pas dit mes raisons ; si ma Mere eût soupçonné la moindre intelligence entre nous, tout notre espoir n'étoit-il pas détruit ? Ne valoit il pas mieux attendre avec prudence l'arrivée de mon Oncle ; puisqu'il est mon tuteur, qu'il consent à tout & qu'il y fera consentir ma mere ?

Le CHEVALIER.

Mais pourquoi avez-vous pû croire que Madame votre mere me connoissant, s'opposeroit à notre mariage ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'est une foiblesse qu'il étoit inutile de vous

dire ; mais que je veux bien vous apprendre à présent, pour vous prouver à quel point vous avez tort. Vous sçavez combien ma mere aime à plaire ; mais vous ne savez pas quelle est la source de l'humeur qui s'est emparée d'elle depuis quelque temps ; c'est la crainte de viellir qui la tourmente continuellement ; je lui ai entendu dire qu'elle ne concevoit pas comment une femme encore jeune pouvoit supporter le titre de grande mere. Après cela, croyez-vous que l'idée de me voir vous épouser pourroit lui plaire? non elle n'y consentira jamais que lorsqu'elle y sera forcée & brusquement, sans pouvoir espérer de l'empêcher.

Le CHEVALIER.

Ah, quand on aime bien, il est si doux de le prouver, qu'on est moins occupée que vous ne l'étiez de toutes ces craintes.

Mlle DÉ PERAUDIERE.

Et quand on aime bien, se rebute-t-on si facilement & se détermine-t on à en epouser un autre ? Croyez-vous que j'en eusse été capable ? non, jamais, je me serois reprochée jusqu'à cette pensée.

Le CHEVALIER, *avec joie.*

Vous croyez donc? ... quoi, vous m'aimez toujours!

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Moi qui faisois tout mon bonheur de l'espoir d'une union délicieuse, je ne m'occupois que d'un ingrat!

Le CHEVALIER.

O Ciel! que dites-vous?...

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ce n'étoit donc qu'un goût foible, passager; peut-être seulement le plaisir de vous voir aimer? je frémis de le penser!

Le CHEVALIER.

Mais écoutez-moi...

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Non, je ne veux plus rien entendre, & je n'ai voulu vous voir que pour vous dire que je vais vous bannir entierement de mon cœur.

Le CHEVALIER.

Ah, vous me ravissez!

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Quoi, vous insultez à ma douleur! perfide!

Le CHEVALIER.

Je ne me sens pas de joie. Arretez.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Non, laissez-moi vous fuir pour jamais.

Le CHEVALIER.

Non, vous ne me fuirez point, apprenez...

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Je n'en sais que trop ; ce n'étoit donc que pour jouir de mon désespoir que vous avez pu consentir encore à me voir ! ce n'étoit que....

Le CHEVALIER.

Ah, je vous prie de m'écouter ; vous ne me condamnerez point, j'en suis bien sûr.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Et comment voulez-vous que j'approuve ce mariage ? je le devrois, je devrois sentir que je suis trop heureuse de n'être point engagée avec un homme qui ne vouloit que me tromper, qui ne m'a jamais aimée ; mais....

Le CHEVALIER.

Vous m'offensez cruellement par cette pensée, calmez-vous, ce mariage ne se fera point.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Il ne se fera point ?

Le CHEVALIER.

Non, il n'a même jamais dû se faire.

Mle DE PÉRAUDIERE, *avec joie*

Je ne vous comprends pas, se pourroit-il...

Le CHEVALIER.

La contrainte où vous m'avez fait vivre depuis deux mois, l'excès de précaution & de prudence que vous avez exigée de moi, tout cela m'a tourné la tête, je me suis cru à la veille de vous perdre.

Mle DE PÉRAUDIERE.

Comment?

LE CHEVALIER.

J'ai vu tant de fois des Demoiselles avec beaucoup d'amour ne pouvoir pas résister à leurs parens & prendre le parti d'éloigner d'elles sous quelque pretexte, leur amant pour éviter leurs reproches & se rendre plus capables d'obéir à ce qu'on exigeoit d'elles, que j'ai craint que vous n'employassiez ce moyen pour consentir à me perdre.

Mle DE PÉRAUDIERE.

Ah, Chevalier! vous m'avez cru capable de vous abandonner?

LE CHEVALIER.

Quand on aime vivement, on s'allarme de même, j'ai voulu vous forcer de rompre ce silence qui me désespéroit, pour voir si je ne me trompois pas & calmer mes inquiétudes.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Et qu'avez-vous fait ? je crains que vous ne vous soyez trop engagé, pour pouvoir à présent....

Le CHEVALIER.

Il n'y a pas même l'apparence d'engagement. Pour vous faire parvenir que j'allois me marier, je n'ai fait autre chose qu'envoyer un inconnu, avec un air de mystere, commander une Corbeille de Mariage chez Mademoiselle Alari, & il a nommé Mademoiselle de Charville, plutôt qu'un autre ; voilà tout. Mais ce n'a pas été sans craindre que ce moyen ne fût inutile si vous aviez consenti à en épouser un autre.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ah, Chevalier ! j'ai donc eu tort de vous soupçonner d'être infidelle & vous m'aimez toujours ?

Le CHEVALIER.

Eh, puis-je faire autrement ? J'aimerois mieux mourir que de cesser jamais....

SCENE IV.

Me. DE PÉRAUDIERE, Le CHEVALIER, Mlle DE PÉRAUDIERE, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Ah, Mademoiselle. Voilà Madame votre mere, elle a sûrement vu Monsieur le Chevalier.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Laissez-moi faire & ne démentez point tout ce que je lui dirai.

Me. DE PÉRAUDIERE.

Que faites-vous donc ici, avec Monsieur, Mademoiselle ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Tenez, Monsieur le Chevalier, dites vous-même à ma mere, ce que vous me disiez.

Le CHEVALIER.

Moi, Mademoiselle, je n'oserois jamais.

Me. DE PÉRAUDIERE.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur ? Parlez, je vous prie.

Le CHEVALIER.

Madame, je ne puis.

Me. DE PÉRAUDIERE *d'un air sévere.*

Et vous, Mademoiselle ?

Mlle DE PERAUDIERE.

Vous paroissez fâchée, ce n'est pas ma faute.

Me. DE PÉRAUDIERE.

Comment ce n'est pas votre faute.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Non, ma mere, & c'est à vous-même qu'il faut s'en prendre, si cela peut vous déplaire.

Me. DE PÉRAUDIERE.

Quoi, expliquez-vous ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Mais c'est qu'il me semble qu'il n'est pas décent que ce soit moi qui vous l'apprenne.

Me. DE PÉRAUDIERE.

Vous m'impatientez, je veux absolument que vous parliez.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

J'obéis. Monsieur le Chevalier m'avoit en-

tendu dire quelquefois, la répugnance que j'aurois de vous voir remarier.

Me. DE PÉRAUDIERE.

La répugnance, votre répugnance ne me feroit rien si j'en avois envie; & je me remarierai quand il me plaira, entendez-vous, Mademoiselle?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Je le sai bien, ma mere.

Me. DE PÉRAUDIERE.

Qu'est-ce que fait ici votre répugnance?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'est qu'il dit qu'il y a quelqu'un qui voudroit bien avoir le bonheur de vous plaire & qui craint de ne pas réussir; parce que je pourois lui nuire auprès de vous.

Me. DE PÉRAUDIERE.

Il me connoît bien, oui, je vous consulterai; je ne crois pas un mot de cela, on ne songe guère à une veuve qui a une Fille de treize ans; car, Monsieur, il faut que vous sachiez que ma Fille n'a que cela, quoiqu'elle paroisse davantage & je ne conçois pas pourquoi elle est si formée; car j'ai été mariée bien jeune au moins.

Le CHEVALIER.

Vous n'avez pas besoin de le dire, Madame.

Me. DE PÉRAUDIERE.

Si tout ce que je viens d'entendre est vrai, j'espére que je saurai quel est celui pour qui vous vous intéressez, Monsieur le Chevalier.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Quel qu'il soit, je jure bien qu'il ne sera jamais mon beau-pere.

Me. DE PÉRAUDIERE.

Vous jurez bien, Mademoiselle, voyez un peu l'assurance : j'aurois presque envie de vous faire voir le contraire pour vous apprendre à parler : mais helas ! après la perte que j'ai faite de mon mari, il faudroit une ame bien sensible pour la réparer.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'est ce que Monsieur le Chevalier dit aussi que vous trouveriez dans celui qui se propose ; c'est un homme qui veut être aimé avant que d'épouser, qui veut pandant un an éprouver celle qu'il aime, pour s'en assurer.

Me. DE PÉRAUDIERE.

Mais vraiment ; c'est un homme très-délicat ; c'est un trésor dans le siécle où nous sommes.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'est un homme fort peu empressé de vous avoir, moi, je n'y vois que cela.

VICTOIRE.

Pour moi, je pense comme Mademoiselle.

Me. DE PÉRAUDIERE.

Voilà comme la jeunesse pense à présent. Monsieur, je veux absolument connoître cet homme-là.

Le CHEVALIER.

Madame, il seroit trop heureux de pouvoir réussir à vous plaire.

Me. DE PÉRAUDIERE.

Il faut absolument que vous me l'ameniez.

Le CHEVALIER, *embarassé.*

Madame... *Il regarde Mlle de Péraudiere.*

Me. DE PERAUDIERE.

Vous avez beau chercher à lire dans les yeux de ma fille, si elle le trouve bon; d'abord que je le desire, cela suffit.

Le CHEVALIER.

Je ferai ce que vous m'ordonnez, Madame.

Me. DE PERAUDIERE.

Mais en attendant, Monsieur le Chevalier,

ne

ne puis-je pas toujours ſavoir qui c'eſt, ſavoir ſon nom du moins ?

Mlle DE PERAUDIERE.

Pour moi à votre place il y a longtems que je l'aurois demandé. Allons, Monſieur, dites donc ?

Le CHEVALIER.

Mais...

Me. DE PERAUDIERE.

Vous vous troublez.

Mlle DE PERAUDIERE.

Ma mere, j'ai deviné.

Me. DE PERAUDIERE.

Comment ?

Mlle DE PERAUDIERE.

Je ſçai qui c'eſt.

Me. DE PERAUDIERE.

Si c'eſt ce que j'imagine...

Mlle DE PERAUDIERE.

Eh oui, ſurement; c'eſt lui-même.

Le CHEVALIER, *à part.*

Ah ! je ſuis perdu !

Me. DE PERAUDIERE, *minaudant.*

Eh bien, Monſieur ?

Le CHEVALIER, *regardant Mlle de Peraudiere, qui lui fait signe de dire oui.*
Oui, Madame. *à part.* Je ne sçai où j'en suis.

Me. DE PERAUDIERE.

La modestie avec laquelle vous vous annoncez est d'un heureux présage, je ne suis point coquette; mais je jurerois presque que vous êtes incapable de jamais tromper.

Le CHEVALIER.

Ah, Madame, si vous sçaviez ce que cela me coûte!

Me. DE PERAUDIERE.

Ce que cela vous couteroit, j'en suis persuadée, tenez, Chevalier, votre trouble peint plus que tout ce que vous pourriez dire. Oui, Mademoiselle, voilà comme on aime & comme on doit aimer; mais vous n'êtes pas capable de concevoir toute cette délicatesse, vous.

Mlle DE PERAUDIERE.

Je n'ai pas autant d'expérience que vous, ma mere.

Me. DE PERAUDIERE.

Pourquoi voulez-vous donc parler? En vé-

rité, Chevalier, je crois que pour vous convaincre de ma ſenſibilité, vous n'aurez pas beſoin d'attendre un an.

Le CHEVALIER.

Madame, je ne ſuis pas accoutumé à me flatter de l'eſpoir d'être heureux, je l'ai dit à Mademoiſelle, & je n'ai pas l'honneur d'être aſſez connu de vous, Madame, pour eſpérer que vous puiſſiez penſer longtems auſſi favorablement de moi,

Me. DE PÉRAUDIERE.

Quand même vous auriez quelques défauts, je le ſuppoſe, chacun n'a-t-il pas les ſiens ? l'amour les fait diſparoître & le deſir de plaire corrige tout.

Mlle DE PERAUDIERE, *ſouriant.*

Il y a des choſes dont on ne ſe corrige jamais.

Me. DE PERAUDIERE.

Oui vous, qui êtes opiniâtre, qui voudriez peut-être vous oppoſer aux deſirs de Monſieur le Chevalier, & qui ſeriez trop heureuſe de lui reſſembler; oui, M. le Chevalier, je ne veux plus que nous nous quittions, vous êtes un exemple pour ma fille dont

je lui conseille de profiter, je veux qu'elle apprenne comme la douceur a seule le droit de charmer l'ame.

Le CHEVALIER.

Madame, je ne croyois pas devoir être cité jamais comme un modéle.

Me. DE PERAUDIERE.

Quand on est capable d'une vraie tendresse, il est rare qu'on ne mérite pas la plus parfaite estime, je dis de tout le monde.

Le CHEVALIER.

En ce cas-là j'ai donc plus de mérite que je n'osois m'en croire.

Me. DE PERAUDIERE.

Voulez-vous que je vous dise votre défaut; c'est le manque de confiance, oui...

SCENE V.

Me. DE PERAUDIERE, Mlle DE PERAUDIERE, Le CHEVALIER, VICTOIRE, COMTOIS.

COMTOIS.

MADAME, il y a un Monsieur, qui vous demande.

Me. DE PERAUDIERE.

Quel eſt ce Monſieur ?

COMTOIS.

C'eſt un Monſieur, qui arrive de Paris ; j'ai oublié ſon nom, en venant vous chercher.

Me. DE PERAUDIERE.

Dites-lui que je le prie de m'attendre. Chevalier, ne vous en allez pas, je viendrai bientôt vous rejoindre. Je ne crains pas, avec l'humeur de ma fille, que vous preniez pour elle d'autres ſentimens que ceux que vous avez.

SCENE VI.

Mlle DE PERAUDIERE, Le CHEVALIER, VICTOIRE.

Mlle DE PERAUDIERE.

Je ne puis m'empêcher de rire de l'embarras où je vous ai vû.

Le CHEVALIER.

Je ne pouvois pas imaginer quel étoit votre projet.

Mlle DE PERAUDIERE.

Vous avez très-bien joué votre rôle & j'ai eu le plaisir de me vanger de l'inquiétude que vous m'avez causée avec ce prétendu mariage.

Le CHEVALIER.

Oui ; vous m'avez engagé dans une aventure dont je ne sçais pas comment je me tirerai.

Mlle DE PERAUDIERE.

Mais très-bien : Par ce moyen, je m'assure le plaisir de vous voir tous les jours & de n'avoir plus l'inquiétude de vous perdre.

Le CHEVALIER.

Oui ; mais Madame votre mere, sera peut-être pressée de conclure.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ne lui ai-je pas annoncé que vous ne vouliez pas vous marier avant un an ?

Le CHEVALIER.

Il est vrai ; mais...

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Mais mon oncle peut arriver d'un moment à l'autre & d'ici à ce moment-là nous ne nous quitterons plus.

LE CHEVALIER.

Et comment faire entendre à adame votre mere que c'étoit vous que j'aimois au lieu d'elle ? elle ne me le pardonnera jamais.

Mlle DE PERAUDIERE.

Mon Oncle arrangera tout cela.

VICTOIRE.

Ah Mademoiselle !

Mlle DE PERAUDIERE.

Qu'est-ce que c'est ?

VICTOIRE.

Je crois voir Monsieur votre Oncle, avec Madame votre Mere.

Mle DE PÉRAUDIERE.

Mon Oncle, *elle regarde.* C'est lui-même.

Le CHEVALIER *avec regret.*

Mon impatience a tout perdu.

✱

SCENE VII.

Me. DE PERAUDIERE, M. DE BOURSAULE, Mlle DE PERAUDIERE, Le CHEVALIER, VICTOIRE, M. BOURDIN, *un peu en arrière.*

Me. DE PERAUDIERE.

Je sai bien que vous avez eu de mauvais chemins; mais ils seront accommodés l'année prochaine.

M. DE BOURSAULE.

J'ai cru périr vingt fois; ah, voilà ma niéce. *Il l'embrasse.*

Mlle DE PERAUDIERE.

Mon Oncle, je suis charmée de vous voir.

M. DE BOURSAULE.

Et moi aussi, ma chere Enfant, eh, voilà le Chevalier de Rouval. Vous sçavez donc... Vous ont-ils parlés?

Me. DE PERAUDIERE.

Mais oui, ce n'a pas été sans peine.

M. DE BOURSAULE.

Je ne vois pas pourquoi. Le parti vous convient-il enfin?

Me. DE PERAUDIERE.

On ne peut pas davantage.

M. DE BOURSAULE

C'est que nous avions peur... parce que quelquefois... les femmes... vous savez bien ce que je veux dire... je suis charmé de vous voir raisonnable.

Me. DE PERAUDIERE.

Je suis bien-aise de vous voir approuver ce dessein.

Le CHEVALIER *à Mlle de Péraudiere.*

Je crains l'explication.

Mlle DE PERAUDIERE.

Prolongeons l'erreur de ma mere.

M. DE BOURSAULE.

Qu'est-ce que vous dites, vous autres ?... Enfin pour vous montrer que j'approuve ce mariage, j'ai amené le Notaire avec moi & le contrat est tout prêt, très-bien fait, il n'y à plus qu'à le signer, j'ai tout examiné, & vous savez que je m'entends en affaire, moi ?

Me. DE PERAUDIERE.

Sans doute ; mais je crains...

M. DE BOURSAULE.

Quoi ?

Me. DE PERAUDIERE.

Que Monſieur le Chevalier, ne ſoit pas ſi preſſé de conclure que nous.

M. DE BOURSAULE.

Comment donc ?

Le CHEVALIER.

Madame, vous vous trompez, rien ne peut me faire autant de plaiſir, que tout ce qui pourra hâter mon bonheur.

Me. DE PERAUDIERE.

Vous l'entendez, ma fille ?

Mlle DE PERAUDIERE.

Oui, ma mere.

M. DE BOURSAULE.

Tout cela ce ſont des propos qui ne ſont bons à rien; Monſieur Bourdin, avez-vous là notre contrat ?

M. BOURDIN.

Oui, Monſieur,

M. DE BOURSAULE.

Allons, faites-les ſigner, je ſignerai après.

M. BOURDIN.

Je vais lire. *Il lit.* Pardevant...

Me. DE PERAUDIERE.

Eh non, Monſieur à quoi bon ? d'abord que

mon beau-frere a tout réglé, je crois que Monsieur le Chevalier est comme moi, qu'il s'en rapportera bien à lui. *Elle signe.* Allons, signez, Chevalier, prenez que l'année soit finie.

Le CHEVALIER.

Vous plaisantez, mais je vous assure que je suis plus heureux que vous ne le serez. *Il signe.*

Me. DE PERAUDIERE.

Allons, allons, à la bonne heure, c'est à vous, ma fille.

Mlle DE PERAUDIERE.

Très-volontiers. *Elle signe.*

Me. DE PERAUDIERE.

C'est bien fait de faire les choses de bonne grace.

M. DE BOURSAULE.

Je veux signer aussi. *Il signe.* Monsieur Bourdin ira se reposer en attendant le souper. *M. Bourdin s'en va.*

SCENE DERNIERE.

Me. DE PERAUDIERE, M. DE BOURSAULE, Mlle DE PERAUDIERE, Le CHEVALIER, VICTOIRE.

M. DE BOURSAULE.

VOUS voyez bien que je ſai finir une affaire tout de ſuite, moi.

Me. DE PERAUDIERE.

Celle-là ne devoit rencontrer aucunes difficultez, je penſe.

M. DE BOURSAULE.

Ma niéce craignoit pourtant que vous ne vous oppoſſaſſiez à leur mariage ; mais moi jétois déterminé à tout & je crois que j'avois ce droit-là ; puiſque je donne à ma niéce ma Terre de Bourſaule.

Me. DE PERAUDIERE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, mon beau-frere ?

M. DE BOURSAULE.

Je dis qu'en la mariant au Chevalier....

Me. DE PERAUDIERE.

Qu'eſt-ce que vous parlez de la marier au Chevalier ?

M. DE BOURSAULE.

Mais celui-là est fort bon, vous êtes excelente avec vos questions! quoi, nous ne venons pas de la marier au Chevalier?

Me. DE PERAUDIERE.

Mais, non; c'est moi....

M. DE BOURSAULE.

Vous?

Me. DE PERAUDIERE.

Sans doute.

M. DE BOURSAULE.

En vérité, ma chere sœur, la tête vous tourne.

Me. DE PERAUDIERE.

Expliquez donc cela, Mademoiselle?

Mlle DE PERAUDIERE.

Je suis au désespoir de vous avoir trompé, ma mere; mais le hazard a encore plus fait que nous n'aurions pu l'espérer.

Me. DE PERAUDIERE.

Je suis trahie! non, je ne veux jamais vous revoir, ni l'un ni l'autre.

Le CHEVALIER.

Ah, Madame, croyez....

Me DE PERAUDIERE.

Non, non, ne me parlez jamais. *Elle s'en va.*

Mlle DE PERAUDIERE.

Nous ne nous croyions pas ſi près d'être heureux, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Rien ne peut égaler mon bonheur! *Il lui baiſe la main.*

M. DE BOURSAULE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

Mlle DE PERAUDIERE.

Nous vous expliquerons cela, mon oncle.

M. DE BOURSAULE.

Oui, oui, allons-nous-en ſouper.

VICTOIRE.

Monſieur, écrirai-je à Mademoiſelle Alari, d'envoyer ici la corbeille?

Le CHEVALIER.

Vous me ferez plaiſir, mandez-lui d'y joindre une montre pour vous, ma chere Victoire.

VICTOIRE.

Monſieur, je vous remercie.

L'OFFICIER

DU

GOBELET,

CINQUANTE-SEPTIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE S. BRICE, *Capitaine d'Infanterie.*

M. DU PARC, *Capitaine de Cavalerie.*

M. DE PLAVEAU, *Bailli de Nogent & Officier du Gobelet.*

MARIANNE, *Servante.*

La Scene est à Versailles dans une Auberge.

L'OFFICIER



L'OFFICIER DU GOBELET,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE S. BRICE, M. DU PARC, MARIANNE, *les éclairant.*

M. DU PARC.

C'EST donc ici où tu loges?

M. DE S. BRICE.

Oui pour deux ou trois jours, je ne suis pas mal.

M. DU PARC.

Tu es fort bien. Si je logeois à l'auberge,

je logerois ici à cause de cette belle Enfant-là. *Il prend Marianne par le bras; il veut l'embrasser.*

MARIANNE.

Finissez, Monsieur.

M. DU PARC.

Comment, tu fais la cruelle, je crois?

MARIANNE.

Non, Monsieur; mais c'est que je n'aime pas ces manieres-là.

M. DU PARC.

Ah, tu n'aimes pas ces manieres-là. *Il la poursuit, elle se défend & le repousse.*

Elle est plus forte que moi. Elle m'a déchiré mes manchettes.

MARIANNE.

J'en suis bien-aise, pourquoi badinez-vous aussi?

M. DU PARC.

Attends-moi.

MARIANNE, *s'en allant.*

Je ne vous crains pas. Monsieur vous n'avez besoin de rien?

M. DE S. BRICE.

Non pas à présent.

MARIANNE.

S'il vous faut quelque chose, vous le direz.

SCENE VI.

M. DE S. BRICE, M. DU PARC.

M. DU PARC.

POURQUOI ne veux-tu pas venir souper chez Madame de St. Placide? c'est une très-bonne Maison.

M. DE S. BRICE.

Je le sai bien.

M. DU PARC.

Elle t'en a prié, & si tu reviens ici quelquefois, tu seras bien-aise de la trouver.

M. DE S. BRICE.

Si mon affaire se finit, je ne crois pas qu'on m'y revoye de sitôt.

M. DU PARC.

Oui; mais il faut qu'elle se fasse.

M. DE S. BRICE.

C'est pour cela que je veux faire mon mémoire, afin de le présenter demain.

M. DU PARC.

Tu trouverois peut-être chez Madame de St. Placide, des gens qui pourroient te servir.

M. DE S. BRICE.

Qui?

M. DU PARC.

Des premiers Commis, il en vient beaucoup chez elle, & qui sont très-honnêtes.

M. DE S. BRICE.

Tu as raison, diable!

M. DU PARC.

Quand je te dis, allons; viens, viens.

M. DE S. BRICE.

Je veux faire mon mémoire avant, il est encore de bonne heure.

M. DU PARC.

Et qu'est-ce que c'est que ton affaire?

M. DE S. BRICE.

On m'a dit que j'aurois de la peine à l'obtenir.

M. DU PARC.

Il faut en parler à Madame de St. Placide.

M. DE S. BRICE.

Si tu crois qu'elle puisse m'y servir, je ne demande pas mieux.

M. DUPARC.

Je te dis que c'eſt la meilleure Femme du monde & la plus obligeante.

M. DE S. BRICE.

Voici dequoi il eſt queſtion. J'ai paſſé l'hyver chez mon Pere, comme tu ſais.

M. DU PARC.

Oui. Quel âge a-t-il ton pere ?

M. DE S. BRICE.

Soixante & quinze ; mais il ſe porte bien.

M. DU PARC.

Il faudroit demander la ſurvivance de ſa Lieutenance de Roi.

M. DE S. BRICE.

C'eſt cela juſtement que je veux.

M. DU PARC.

Tu as raiſon.

M. DE S. BRICE.

Tu connois, Mademoiſelle Adélaïde ?

M. DU PARC.

La fille de Madame de la Belliere, à Douai ?

M. DE S. BRICE.

Eh, non !

M. DU PARC.

Ah, la fille de Monſieur Desfoins, votre Major.

M. DE S. BRICE.

Juſtement : elle eſt charmante !

M. DU PARC.

Mais il me ſemble que non.

M. DE S. BRICE.

C'eſt que tu ne te la rappelles pas.

M. DU PARC.

Et parbleu ſi fait ; n'eſt-ce pas une grande fille pâle, qui avoit mal à la poitrine ?

M. DE S. BRICE.

Oui, mais ce mal-là n'eſt rien, notre Chirurgien Major l'a entrepris, il m'a promis qu'avant un mois elle ſeroit guérie.

M. DU PARC.

Si tu avois connu le nôtre ! il n'en manquoit pas des maladies de poitrine ; c'étoit bien le plus habile Homme du monde. Acheves donc. Je parie que tu es amoureux de Mademoiſelle Adélaïde.

M. DE S. BRICE.

Il eſt impoſſible de l'aimer davantage.

M. DU PARC.

Et t'aime-t-elle auſſi, elle ?

M. DE S. BRICE.

Tout ce qu'on peut aimer, & je parie que sa langueur ne vient que de ce que son pere ne veut pas consentir à notre mariage.

M. DU PARC.

Quoi, le bonhomme Desfoins, est donc un peu entêté ?

M. DE S. BRICE.

Que trop. Il n'y a que dans le cas où j'aurois la survivance de mon pere, qu'il le voudroit bien.

M. DU PARC.

Je le crois.

M. DE S. BRICE.

Mon pere a écrit à son ancien Colonel qui l'aimoit beaucoup, il venoit de mourir. Il a encore écrit pour cette survivance à bien des Officiers généraux de sa connoissance sous lesquels il avoit servi; quelques-uns ne lui ont pas répondu & les autres lui ont mandé qu'on n'accordoit plus de survivances, & comme il y a un de ses camarades qui en a obtenu une pour son fils, j'ai pris le parti de venir ici, ce n'a pas été sans être désespéré de me séparer de Mademoiselle Adélaïde.

M. DU PARC.

Il faudra conter tout cela à Madame de St. Placide. Si tu veux, je la préviendrai.

M. DE S. BRICE.

N'oublies pas de dire que c'eſt celle du Lieutenant de Roi du Queſnoi, qui a été accordée.

M. DU PARC.

Celle du Queſnoi ?

M. DE S. BRICE.

Il y a ſix ſemaines.

M. DU PARC.

Ah ça, tu viendras bientôt ?

M. DE S. BRICE.

Oui, quand j'aurai fini mon mémoire.

M. DU PARC.

Allons, c'eſt bon ; je m'en vais t'annoncer. Ne ſois pas longtems.

M. DE S. BRICE.

Non, non.

M. DU PARC.

Adieu.

SCENE III.

M. DE S. BRICE, *cherchant dans le tiroir de la Table.*

Il n'y a ici ni plume, ni encre. Voyons si j'en ai. *Il fouille dans ses poches.* J'ai oublié mon écritoire aussi. La Fille. Il n'y a pas de sonnettes ici ? La Fille.

SCENE IV.

M. DE S. BRICE, MARIANNE.

MARIANNE.

On y va.

M. DE S. BRICE.

Allons donc.

MARIANNE.

Qu'est ce que vous voulez, Monsieur ?

M. DE S. BRICE.

Une écritoire.

MARIANNE.

Est-ce qu'il n'y en a pas là ? Ce mâtin. . .

M. DE S. BRICE.

J'y ai regardé.

MARIANNE, *s'en allant.*

Vous en allez avoir tout-à-l'heure.

M. DE S. BRICE.

Pourvu que je me souvienne de ce qu'il y avoit dans ce mémoire. *Il rêve.*

MARIANNE, *revenant.*

Monsieur, voilà de l'encre.

M. DE S. BRICE.

Et une plume?

MARIANNE, *s'en allant.*

Vous ne dites pas aussi.

M. DE S. BRICE.

Allez, allez.

MARIANNE, *revenant avec une plume.*

Tenez, voilà une plume.

M. DE S. BRICE.

Et du papier donc?

MARIANNE, *s'en allant.*

Il falloit donc le dire en même tems. Pardi, il vous faut bien des choses toujours.

M. DE S. BRICE.

Ce diable de mémoire que j'ai perdu! *Il cherche dans ses poches.* Voyons encore. *Il regarde tous ses papiers & il baise une lettre.* Ah, chere Adélaïde!

MARIANNE, *apportant du papier, &c.*

Voilà tout ce qu'il vous faut, n'est-ce pas?

M. DE St BRICE.

C'est bon; laissez-moi.

MARIANNE.

Il ne vous faut plus rien?

M. DE S. BRICE.

Non.

SCENE V.

M. DE S. BRICE, Une VOIX *dans la chambre prochaine.*

M. DE S. BRICE, *se mettant à écrire.*

IL faudra bien que je me souvienne de ce qui étoit dans ce Mémoire. *Il rêve.* Oui, je crois que voilà comme il commençoit. *Il écrit.*

La VOIX, *sur des tons différens.*

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE, *écoutant.*

Qu'est-ce que j'entends là?

La VOIX.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Que diable est-ce que cela veut dire?

La VOIX.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je n'entends pas bien. Qu'importe-t-il?

La VOIX.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Cela m'a fait oublier.... Il faudra bien que je le retrouve. *Il rêve.*

La VOIX.

A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Encore? Ah, je n'entends plus rien. *Il rêve.* Ah!... dire que je ne puisse pas me souvenir!..

La VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je n'y tiens pas!...

La VOIX.

A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je ne comprends pas qui ce peut être, il

semble qu'il y a trois ou quatre Voix.

La VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Il m'est impossible de rien faire du tout, tant que cela continuëra.

La VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Il faut savoir ce que c'est. *Il frappe contre le mur.* Qu'est-ce qui est là?

La VOIX.

C'est moi.

M. DE S. BRICE.

Qui, vous?

La VOIX.

J'ai l'honneur d'être votre voisin, Monsieur, & si vous voulez, je m'en vais vous aller voir.

M. DE S. BRICE.

Qu'est-ce que vous avez?

La VOIX.

Je m'en vais vous le dire, Monsieur, je m'en vais vous le dire.

M. DE S. BRICE.

Ce sera surement quelque importun, ou quelque fou.

SCENE VI.

M. DE S. BRICE, M. DE PLAVEAU.

M. DE PLAVEAU, *à la porte*.

EST-IL permis d'entrer ?

M. DE S. BRICE.

Entrez.

M. DE PLAVEAU, *en robe de chambre, une chandelle à la main*.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

M. DE S. BRICE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

M. DE PLAVEAU.

Monsieur, je vous demande bien pardon de paroître comme cela devant vous ; mais c'est que c'est mon usage quand je suis rangé chez moi, de me mettre en robe de chambre ; parce que vous entendez bien ; cela fait que... je dis... enfin l'on est plus à son aise.

M. DE S. BRICE.

C'eſt vrai.

M. DE PLAVEAU.

Monſieur, il me paroît que vous êtes en affaire, vous avez là une plume & de l'encre...

M. DE S. BRICE.

Oui, Monſieur, j'ai un mémoire de très-grande conſéquence à écrire, & je n'ai pas de tems à perdre.

M. DE PLAVEAU.

Oh oui, quand on vient dans ce pays-ci... je m'en doutois bien... parce que...

M. DE S. BRICE.

C'eſt ce qui fait que je ne vous propoſe pas de vous aſſeoir.

M. DE PLAVEAU.

Oh, moi, vous vous moquez, je ne m'aſſis jamais; je reſterois comme cela toute la journée. Permettez ſeulement que je mette ma chandelle ſur votre table.

M. DE S. BRICE.

Non, je ne veux pas vous déranger; car vous avez auſſi affaire, vous, Monſieur, à ce qu'il me ſemble.

M. DE PLAVEAU.

Oui vraiment & je n'ai pas de tems à perdre non plus, car c'eſt demain... Vous ne ſçavez pas... C'eſt que...

M. DE S. BRICE.

Quand on n'eſt ici que pour peu de tems...

M. DE PLAVEAU.

Oh, moi j'y ſuis pour trois mois, & c'eſt parce que... Vous avez été étonné de ce que vous entendiez ?

M. DE S. BRICE.

Un peu, & ſi pouviez parler un peu plus bas....

M. DE PLAVEAU.

Plus bas ?

M. DE S. BRICE.

Oui, vous me feriez plaiſir.

M. DE PLAVEAU.

Cela eſt bien difficile, ce n'eſt pas que je veuille faire ce que vous voudriez ; car moi... Monſieur eſt Officier, je crois ?

M. DE S. BRICE.

Oui, Monſieur.

M. DE PLAVEAU.

Je le diſois bien ; quand je vois qu'on a comme

comme cela, la croix je dis, il faut que ce ſoit quelqu'un qui ſerve ou qui a ſervi; car nous avons une Etape à Nogent.

M. DE S. BRICE.

Vous êtes de Nogent?

M. DE PLAVEAU.

Oui, Monſieur, je me nomme Plaveau, & je ſuis Officier auſſi, moi; mais pas de même que vous, je ſuis Officier de Juſtice, j'en ſuis le Bailli; & j'ai voulu être encore Officier autrement; c'eſt à dire.... avoir une charge... C'eſt bien une charge que celle de Bailli; mais je veux dire une charge plus honorable, quand je dis plus honorable; c'eſt-à-dire une charge chez le Roi.

M. DE S. BRICE.

Vous êtes Officier du Roi?

M. DE PLAVEAU.

Oui Monſieur, j'ai cet honneur-là, je ſuis Officier du Gobelet.

M. DE S. BRICE.

Ah, c'eſt très-bien, Monſieur: je vous ſouhaite le bonſoir.

M. DE PLAVEAU.

Monſieur, vous avez bien de la bonté;

mais pour en revenir à ce que nous disions ; c'est une charge où il faut parler devant le Roi. Je suis bien accoutumé à parler en Public ; car j'ai été reçu Avocat à Bourges & puis je juge tous les jours ; c'est-à-dire quand il y a des causes à mon Bailliage, pour lors je parle ; mais parler devant le Roi, c'est bien différent, & il faut un peu s'étudier pour cela.

M. DE S. BRICE.

En ce cas-là, Monsieur, je vous demande bien pardon de vous avoir interrompu, je suis bien votre serviteur.

M. DE PLAVEAU.

Vous ne m'avez point interrompu, Monsieur, au contraire & je pense une chose même.

M. DE S. BRICE.

Quoi ?

M. DE PLAVEAU.

Vous pourriez.... je dis si vous vouliez, vous pourriez me donner votre avis sur la maniere dont....

M. DE S. BRICE.

Une autre fois, tant que vous voudrez.

M. DE PLAVEAU.

C'est bien honnete à vous, Monsieur ; mais c'est demain que je commence &...

M. DE S. BRICE.

J'en ſuis bien fâché ; mais...

M. DE PLAVEAU.

C'eſt l'affaire d'un inſtant.

M. DE S. BRICE.

En vérité, je ne peux pas.

M. DE PLAVEAU.

Je vous en prie. Demain quand le Roi ſera à table ; car j'ai déjà vû tout cela, il eſt là, & moi ici. Le Roi demande à boire, & moi voilà ce que je dis auſſitôt. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

C'eſt fort bien.

M. DE PLAVEAU.

Oui ; c'eſt ce que je dois dire ; mais c'eſt le ton que je cherche, j'ai envie de dire comme cela. * A boire pour le Roi, ou à boire pour le Roi, ou à boire pour le Roi, non, je n'y ſuis pas.

M. DE S. BRICE.

Je trouve que c'eſt fort bien.

M. DE PLAVEAU.

Non ; j'avois trouvé un autre ton à Nogent que je cherche. Ah, je crois que le voilà. écoutez, je vous prie. A boire pour le Roi, non, non,

* Il prend différens tons.

A boire pour le Roi ; ce n'est pas tout-à-fait cela, je le sens bien.

M. DE S. BRICE.

Je vous assure que c'est à merveille.

M. DE PLAVEAU.

Vous me flattez ; mais si vous maviez entendu à Nogent, vous verriez bien... tenez, voilà, je crois, comme je disois, à boire pour... je ne saurois retrouver ce ton-là ; mais d'ici à demain il faudra bien en venir à bout.

M. DE S. BRICE.

Surement, je vous demande bien pardon ; mais...

M. DE PLAVEAU.

C'est juste, il faut que chacun fasse ses affaires, je suis bien-aise d'avoir fait l'honneur de vòtre connoissance ; parce qu'on cause quelquefois.

M. DE S. BRICE.

Prenez donc votre lumiere.

M. DE PLAVEAU.

Ah oui, j'oubliois... quand on a quelque chose comme cela dans la tête... je vous remercie bien, Monsieur, je suis votre très-humble serviteur. *Il sort.*

M. DE S. BRICE.

Enfin, le voilà parti !

M. DE PLAVEAU, *revenant.*

Monsieur, je pense une chose ; si je pouvois vous être utile pour votre mémoire...

M. DE S. BRICE.

Non, Monsieur, je vous prie de vouloir bien...

M. DE PLAVEAU.

Je fais acte de bonne volonté, au moins.

M. DE S. BRICE.

Je vous en suis obligé, permettez que je finisse mon mémoire. *M. de Plaveau sort & revient.*

M. DE PLAVEAU.

Ah ! je le tiens pour le coup, tenez, Monsieur, écoutez. A boire pour le Roi, non, ce n'est pas cela, je vous demande bien pardon. *Il ferme mal la porte.*

M. DE S. BRICE.

Et laissez la porte.

M. DE PLAVEAU.

C'est que la clef...

M. DE S. BRICE.

Cela ne fait rien.

M. DE PLAVEAU.

Je vous souhaite bien le bonsoir. Si je retrouve le ton de Nogent, je viendrai vous le dire.

M. DE S. BRICE.

Adieu, adieu.

SCENE VII.

M. DE S. BRICE, M. DE PLAVEAU *dans sa chambre.*

M. DE S. BRICE.

Le diable emporte l'importun. *Il s'assied.* L'impatience dérange plus la mémoire! *Il rêve*, ah, m'y voilà. *Il écrit.* Fort-bien. A près, qu'est-ce qu'il y avoit? *Il cherche.*

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Ah, le voilà qui recommence. Je voudrois que... Ne l'écoutons pas. *Il rêve.*

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je ne ferai jamais rien de la soirée.

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Voyons l'heure qu'il est. Comment, dix heures moins un quart. *Il se léve.*

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Demain matin, je me leverai de bonne heure. *Il prend son Epée & son Chapeau.*

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi, M. l'Officier, je le tiens, écoutez, à boire pour le Roi, entendez-vous?

M. DE S. BRICE.

Allons-nous-en, car il va venir. *Il sort.*

SCENE DERNIERE.

M. DE PLAVEAU, *dans sa chambre.*

MONSIEUR l'Officier, j'y suis. A boire pour le Roi. Etes-vous content de cela ? *Il vient avec sa lumiere à la main.* A boire pour le Roi. *Il est étonné de ne plus trouver M. de S. Brice.* Il est sorti ; j'en suis bien fâché, mais je ne veux pas publier ce ton-là toujours. *Il s'en va en disant,* à boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

LA

RECOMMANDATION,

CINQUANTE-HUITIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE LA BRUYERE, *Conseiller d'Etat.*

M^e^. DE LA BRUYERE.

LA COMTESSE DE S. LEGER.

M. DUMONT.

LE GRAND, *Valet de Chambre de M^e^. de la Bruyere.*

La Scene est chez M^e^. de la Bruyere.



LA *RECOMMANDATION*, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Me. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE.

Me. DE LA BRUYERE *lisant, un mouchoir à la main.*

QUI est là ?... Ah, c'est vous, Monsieur.

M. DE LA BRUYERE.

Dans quel état vous voilà ?

Me. DE LA BRUYERE.

Vous me voyez dans le plus grand attendrissement.

M. DE LA BRUYERE.

Quoi, toujours avec vos Romans.

Me. DE LA BRUYERE.

Oui, celui-ci est charmant !

M. DE LA BRUYERE.

Bon ; c'est toujours la même chose.

Me. DE LA BRUYERE.

Vous le croyez ; & vous n'en avez peut-être jamais lû.

M. DE LA BRUYERE.

Pardonnez-moi, autrefois, au Collége ; mais c'est du tems perdu.

Me. DE LA BRUYERE.

Je ne trouve pas cela. Quand des gens vraiment vertueux éprouvent des malheurs qu'ils pourroient faire cesser, s'ils étoient capables de renoncer à l'honneur, à la vertu ; ces situations sont si intéressantes, si touchantes, que je voudrois connoître ces malheureux, pour pouvoir les consoler, adoucir leurs maux, les partager ; ce désir est une jouissance délicieuse !

M. DE LA BRUYERE.

Vous n'avez pas besoin de ces livres-là,

pour jouir de toute la délicatesse, de toute la sensibilité de votre ame.

Me. DE LA BRUYERE.

A quoi bon me flatter ? Je suis bien-aise que vous ayez bonne opinion de moi ; certainement ; mais convenez que vous seriez fâché de me voir de l'orgueil ?

M. DE LA BRUYERE.

Je ne vous en crois pas capable.

Me. DE LA BRUYERE.

Et moi, je craindrois d'être toute prête d'en avoir, étant louée par vous.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi ne pas louer ce qu'on aime ; pourquoi ne pas lui rendre justice ?

Me. DE LA BRUYERE.

Ah, parce que lorsque l'on aime, on peut s'aveugler sur l'objet de son amour, & en lui supposant une perfection aussi grande, on peut l'empêcher d'acquérir la véritable. Quand on est bien content de soi, on est bien près de mériter de ne plus l'être.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi cela ?

Me. DE LA BRUYERE.

Mon Dieu, l'on eſt ſi récompenſé de faire le bien ; on goûte une ſi grande ſatisfaction, qu'il n'y a pas un grand mérite à s'en occuper.

M. DE LA BRUYERE.

C'eſt pouſſer trop loin le ſcrupule : lorſque les autres en jouiſſent, c'eſt toujours bien fait, n'importe quel en eſt le principe.

Me. DE LA BRUYERE.

Vous parlez en homme d'état, ainſi chacun de nous fait ſon métier.

M. DE LA BRUYERE.

Vous faites bien celui d'une femme qui mérite l'eſtime & l'amour de ſon mari.

Me. DE LA BRUYERE.

Comment ne ſerois-je pas occupée de plaire à l'homme que j'aime & que j'eſtime le plus ? Notre bonheur commun dépend de nous ; vous penſez aſſez ſolidement pour fuir les gens frivoles, légers ou perfides ; comment ne les haïrois-je pas, & comment pourrois-je les craindre ? L'amour ne ſe trouve pas toujours avec l'eſtime ; mais quand ils

font réunis, rien ne peut détruire un attachement de cette espéce.

M. DE LA BRUYERE.

Je suis bien-aise de vous voir cette façon de penser.

Me. DE LA BRUYERE.

Si vous étiez capable de quelques goûts passagers, je vous plaindrois; parce que les remords ne vous en laisseroient pas jouir tranquillement. On n'est point jaloux de ce qu'on estime véritablement.

M. DE LA BRUYERE.

Vous me charmez! je ne vous ferai point de ces protestations, ridicules souvent; parce qu'on ne peut pas répondre dune foiblesse quand on est homme; mais ces remords dont vous me parlez, m'effrayent si fort, que je me crois au-dessus de danger.

Me. DE LA BRUYERE.

Ayez de la confiance en moi, & nous nous aimerons toujours.

M. DE LA BRUYERE.

Dites une estime réciproque, une amitié durable nous réunira sans cesse; le passage de l'amour à l'amitié sera insensible, & l'habitude

du bonheur l'établira si vivement en nous, que rien ne pourra le détruire.

M. DE LA BRUYERE.

Vous me charmez chaque jour de plus en plus, oui...

SCENE II.

Me. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, La COMTESSE, LE GRAND.

LE GRAND.

Madame la Comtesse de S. Léger.

M. DE LA BRUYERE.

Que veut cette femme?

Me. DE LA BRUYERE.

Elle auroit été bien surprise, si elle nous avoit entendus.

La COMTESSE.

Madame, je suis désespérée de ne m'être pas trouvée chez moi, lorsque vous m'avez fait l'honneur d'y venir.

Me. DE LA BRUYERE.

Il est vrai, Madame, qu'on ne vous trouve guère.

La

La COMTESSE.

Oui, je sors beaucoup ; pour Monsieur de la Bruyere ; on ne le voit nulle part, & depuis Fontainebleau, je ne l'ai pas rencontré une seule fois.

M. DE LA BRUYERE.

Cependant la semaine derniere à Versailles..

La COMTESSE.

Eh mon Dieu oui, à propos, je ne sais ce que je dis. Madame, comment vous trouvez-vous de ce tems-là ?

Me. DE LA BRUYERE.

Mais, Madame, assez bien.

La COMTESSE.

Vous êtes bienheureuse, pour moi il y a des jours où je suis anéantie &, si cela dure.... à propos, Madame, aimez-vous toujours les Tragédies ?

M. DE LA BRUYERE.

Oui, Madame, & beaucoup.

La COMTESSE.

Vous en allez avoir une nouvelle, à ce qu'on m'a dit, qui sera admirable ; j'ai fait louer une loge, parce que je n'en ai pas à ce spectacle-là, je ne le puis souffrir ; je ne vais qu'à l'Opéra

& aux Italiens ; mais pour cette Piéce-là, je veux abſolument la voir : ſi vous n'aviez pas de loge, & que vous voulussiez...

Me. DE LA BRUYERE.

Ma belle-ſœur aura la ſienne, Madame ; mais je ne vous en ſuis pas moins obligée de votre offre.

La COMTESSE.

C'eſt qu'on entend parler pendant huit jours d'une Piéce nouvelle, & quand on n'eſt pas au fait, cela ennuye à mourir. Les livres nouveaux par la même raiſon, me mettent au déſeſpoir ; c'eſt la même choſe.

M. DE LA BRUYERE.

Quoi, Madame, vous n'aimez pas la lecture ?

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi, aſſez, quand je travaille ſurtout, cela me diſtrait ; mais autrement cela fait perdre trop de temps : j'ai toujours du monde, je ſors beaucoup & on ne peut pas ſuffire à tout ce que l'on a à faire. D'un autre côté mes voyages de Verſailles....

M. DE LA BRUYERE.

Mais là, Madame, n'auriez-vous pas le tems de lire pendant vos ſemaines ?

LA COMTESSE.

Non vraiment, j'écris que c'eſt affreux ! & puis j'ai commencé un ouvrage charmant, je ne ſaurois le quitter ; j'ai déja fini un fauteuil.... Madame, il faut que je vous diſe comment il eſt.

Me DE LA BRUYERE.

Voyons, Madame, parce que je veux faire un meuble.

LA COMTESSE.

Oh, il faut que vous faſſiez le mien. Imaginez, Madame, un fond... je ne peux pas vous bien dire... ce n'eſt pas jaune, ce n'eſt pas blanc ; c'eſt ſoufre pâle, ou paille ; oui c'eſt paille : un ruban couleur de noiſette & bleu, qui entoure un faiſceau de Roſes, qui fait la bordure ; le milieu, des Pavots & des Lis, avec des Grenades & des inſtrumens de Muſique.

Me. DE LA BRUYERE.

Cela doit être ſuperbe !

La COMTESSE.

Vous imaginez bien?

M. DE LA BRUYERE.

Et vous vous aſſoirez ſur des inſtrumens de Muſique?

La COMTESSE.

Oui vraiment. Mais à propos, vous avez raiſon; cela eſt abſurde! allons me voilà dégoutée de mon meuble, je ne l'acheverai pas. Ah ça, je m'en vais voir Madame votre ſœur.

Me. DE LA BRUYERE.

Eh bien, paſſez par ici.

La COMTESSE.

Voulez-vous bien, Madame?

Me. DE LA BRUYERE.

Sans doute, c'eſt plus court.

La COMTESSE.

Ah, mon Dieu! j'oubliois, j'ai une affaire à vous, Monſieur de la Bruyere; c'eſt même ce qui m'a fait ſortir de bonne heure; parce que plus tard je craignois de ne pas vous trouver.

M. DE LA BRUYERE.

Voulez-vous bien me dire ce que c'eſt?

La COMTESSE.

C'est une persécution ; mais vous n'en ferez que ce que vous voudrez.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi ? Si cela vous intéresse, je serai charmé.

La COMTESSE.

Vraiment cela m'intéresse beaucoup ; c'est-à-dire comme cela ; c'est mon Oncle qui me tourmente pour faire placer le fils de son Receveur, un joli Sujet, il est là dans votre antichambre.

M. DE LA BRUYERE.

Voulez-vous que je le fasse entrer ?

La COMTESSE.

Fi donc ! mon Oncle prétend que vous avez des Bureaux ; j'ai son mémoire quelque part, voyons dans mon sac ; bon ! je l'ai laissé chez moi. Enfin je lui dirai que je vous en ai parlé ; m'en voilà quitte.

M. DE LA BRUYERE.

Mais si je pouvois....

La COMTESSE.

Non, je ne veux pas vous tourmenter da-

vantage là-dessus. Madame, vous voulez donc bien que je passe par là ?

M^e^. DE LA BRUYERE.

Pour cela surement.

La COMTESSE.

Je reviendrai par ici, ainsi je vous verrai en sortant.

M^e^. DE LA BRUYERE.

Je l'espere bien.

La COMTESSE.

Où voulez-vous donc aller, Monsieur de la Bruyere ? Ah ça, je dirai à mon Oncle que cela ne se peut pas ; me voilà débarassée. Restez donc là, je vous prie.

M. DE LA BRUYERE.

Puisque vous le voulez...

La COMTESSE.

Sans doute, sans doute.

SCENE III.

M. DE LA BRUYERE, Me DE LA BRUYERE.

Me. DE LA BRUYERE.

VOILA un homme bien recommandé.

M. DE LA BRUYERE.

Comment voulez-vous que cela ſoit autrement, avec une Femme comme celle-là ?

Me. DE LA BRUYERE.

C'eſt inconcevable tout ce qu'elle dit. Mais cet Homme-là, la croit fort occupée de ſon affaire.

M. DE LA BRUYERE.

Surement.

Me. DE LA BRUYERE.

Tenez, cela me fait de la peine ; c'eſt peut-être quelque malheureux qui n'a aucune reſſource.

M. DE LA BRUYERE.

Cala ne ſeroit pas étonnant, il y a tant de gens qui meurent de faim.

Me. DE LA BRUYERE.

Monſieur, ſi vous pouviez faire quelque choſe pour lui.

M. DE LA BRUYERE.

Mais je ne le connois pas.

Me. DE LA BRUYERE.

C'eſt peut-être réellement un bon Sujet, voyez-le.

M. DE LA BRUYERE.

Il peut être bon Sujet; mais il faut qu'il ſache travailler.

Me. DE LA BRUYERE.

Avez-vous une place à donner?

M. DE LA BRUYERE.

Oui, j'en ai une.

Me. DE LA BRUYERE.

Eh bien, parlez-lui, vous jugerez facilement de quoi il eſt capable. S'il n'avoit pas compté ſur Madame de St. Léger, il auroit trouvé quelqu'un qui l'auroit mieux protégé, ne m'ôtez pas cette ſatisfaction.

M. DE LA BRUYERE.

Ah, mon Dieu, de tout mon cœur.

Me. DE LA BRUYERE.

Je voudrois que vous puiſſiez faire quelque choſe pour lui; quand ce ne ſeroit que

pour faire sentir à la Comtesse, que quand on ne sait pas mieux les affaires dont on se charge, on ne devroit pas s'en mêler ; & qu'on y fait plus de tort que de bien.

M. DE LA BRUYERE.

Je m'en vais le faire entrer. *Il sonne.*

SCENE IV.

Me. DE LA BRUVERE, M. DE LA BRUYERE, LE GRAND.

M. DE LA BRUYERE.

N'y a-t-il pas quelqu'un là-dedans qui attend Madame de St. Leger ?

LE GRAND.

Oui, Monsieur.

M. DE LA BRUYERE.

Faites-le entrer.

LE GRAND.

Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

SCENE V.

Me. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, M. DUMONT.

M. DE LA BRUYERE.

C'EST de vous, Monſieur, que Madame de St. Leger m'a parlé ?

M. DUMONT.

Oui, Monſieur.

Me. DE LA BRUYERE. *à M. de la Bruyere.*

Il a l'air d'un honnête homme.

M. DE LA BRUYERE.

Oui. Mais, Monſieur, qu'eſt-ce que vous voudriez avoir ?

M. DUMONT.

Eſt-ce que Madame la Comteſſe de St. Leger, Monſieur, ne vous a pas donné mon mémoire ?

M. DE LA BRUYERE.

Non vraiment, elle l'avoit oublié.

Me. DE LA BRUYERE.

Si vous en avez un, Monſieur, donnez-le, ou dites vous-même votre affaire.

M. DUMONT.

Si Monſieur veut ſe donner la peine de lire, voilà la copie du mémoire que j'avois fait.

M. DE LA BRUYERE.

Voyons. *Il lit.* Quoi, c'eſt vous qui travaillez dans les domaines?

M. DUMONT.

Oui, Monſieur.

M. DE LA BRUYERE.

On vous avoit deſſervi?

M. DUMONT.

Monſieur. . . .

Me. DE LA BRUYERE.

Dites naturellement; il eſt tout ſimple de ſe plaindre; c'eſt une conſolation qu'on ne doit pas ſe refuſer.

M. DUMONT.

Si on le pouvoit, ſans faire tort à ceux dont on a à ſe plaindre, je crois que cela pourroit être permis.

Me. DE LA BRUYERE.

Voilà une façon de penſer très-honnête.

M. DE LA BRUYERE.

Tenez, Monſieur, Dumont, vous aviez

une si bonne réputation, que je vous ai fait chercher partout; je vous ai demandé à Monsieur de la Bonde, il m'a dit qu'il ne savoit ce que vous étiez devenu.

M. DUMONT.

Je le crois bien, Monsieur; c'est lui qui m'a perdu.

Me. DE LA BRUYERE.

Et comment cela?

M. DUMONT.

J'avois eu le bonheur de plaire à M. de Rondiere chez qui se tient le Bureau....

M. DE LA BRUYERE.

Il m'a beaucoup parlé de vous, Monsieur de Rondiere, c'étoit ce qui m'avoit donné envie de vous avoir.

Me. DE LA BRUYERE.

Laissez-le donc achever, Monsieur.

M. DUMONT.

Eh bien, Monsieur de la Bonde a profité de trois jours, que je n'ai pas pu quitter ma mere, qui étoit à toute extrémité, pour me faire ôter mon emploi.

Me. DE LA BRUYERE.

C'est affreux! & est-elle un peu à son aise, Madame votre mere?

M. DUMONT.

Ah, Madame; c'eſt là ce qui cauſe mon déſeſpoir! avec mon emploi je l'aidois à vivre, & je comptois en augmentant d'appointemens pouvoir mieux la ſoulager encore, & l'on m'a ôté toutes mes reſſources!

Me. DE LA BRUYERE, *à M. de la Bruyere.*

Monſieur, eſt-ce que cela ne vous touche pas? *à M. Dumont.* & eſt-elle guérie du moins?

M. DUMONT.

Non, Madame: de cette maladie elle eſt devenue aveugle, & mon malheur l'a accablée de chagrin. Je vous demande bien pardon de vous expoſer tout cela; mais je ne l'aurois jamais fait, ſi votre bonté ne m'avoit raſſuré, ſans m'humilier.

Me. DE LA BRUYERE.

J'aime beaucoup votre façon de ſentir, & de penſer, Monſieur Dumont.

M. DE LA BRUYERE.

Et moi auſſi; & je vais vous le prouver.

Me. DE LA BRUYERE, *à M. de la Bruyere.*

Ah, Monſieur, que je vous en aurai d'obligation!

M. DE LA BRUYERE.

Vous êtes folle. Je ſuis trop heureux de pouvoir avoir Monſieur Dumont, s'il le veut bien.

M. DUMONT.

Monſieur, je ſuis pénétré de reconnoiſſance...

Me. DE LA BRUYERE.

Vous lui donnez donc la place que vous avez ?

M. DE LA BRUYERE.

Non.

Me. DE LA BRUYERE.

Ah, pourquoi ?

M. DE LA BRUYERE.

Parce qu'elle n'eſt pas aſſez bonne ; mais comme mon Sécretaire eſt vieux & qu'il a beſoin de ſe repoſer, voilà la place que je lui offre : il me faut quelqu'un de confiance, & je crois que je ne peux pas mieux choiſir.

Me. DE LA BRUYERE.

Ah, Monſieur, vous me faites un plaiſir !...

M. DE LA BRUYERE.

Et je penſe même, que pour qu'il puiſſe continuer de rendre à ſa mere tous ſes ſoins, ſans ſe détourner, nous pourrions lui donner ici un logement.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Assurément, j'allois vous le proposer, vous m'avez prévenue.

M. DE LA BRUYERE.

Je suis charmé que nous ayons eu la même idée.

Mᵉ. DE LA BRUYERE *à M. Dumont qui s'appuye sur une chaise.* Monsieur Dumont, qu'avez-vous ?

M. DUMONT.

Madame, je suis si saisi d'étonnement, d'admiration, que tout mon regret est de ne pouvoir pas vous témoigner ma reconnoissance, comme je le desire...

SCENE VI.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, LA COMTESSE, M. DUMONT.

M. DUMONT, *allant à la Comtesse.*

Ah, Madame la Comtesse !...

La COMTESSE *séchement à M. Dumont.*

Eh bien, pourquoi donc êtes-vous entrée ici ?

M. DUMONT.

Ah, Madame!... je ne puis pas parler....

La COMTESSE.

Mais, Monſieur, ce n'eſt pas ma faute ſi vous n'avez pas réuſſi, vous demandez une choſe impoſſible, Monſieur de la Bruyere doit vous l'avoir dit; je lui ai donné vôtre mémoire.

M. DUMONT, *étonné*.

Mais....

La COMTESSE.

Je vous dis que j'ai fait l'impoſſible: vous direz à mon Oncle, que ce n'eſt pas ma faute.

M. DUMONT.

Je n'y comprends rien: quoi, ce n'eſt pas à vous, Madame, que je dois le bonheur qui m'arrive?

La COMTESSE.

Quel bonheur donc? je crains que la tête ne lui ai tourné, il faut le renvoyer. Allons, en voilà aſſez.

Me. DE LA BRUYERE.

Non, Madame, la tête ne lui a pas tourné; mais il faut vous avouer ce qui eſt arrivé.

La

La COMTESSE.

Quoi, réellement lui auriez-vous donné l'emploi que je demandois pour lui? j'en serois charmé; c'est un très-honnête garcon à qui je m'intéresse vivement & vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir.

Me. DE LA BRUYERE.

La maniere dont vous vous y intéressez, Madame, m'a fait faire quelques refléxions & c'est moi qui ai engagé M. de la Bruyere à le voir.

La COMTESSE.

Madame, je vous en fais tous mes remercimens.

Me. DE LA BRUYERE.

Madame, vous ne nous en devez aucun; & c'est son mérite qui a déterminé M. de la Bruyere en sa faveur.

La COMTESSE, *à M. de la Bruyere.*

Si je n'avois pas sçu ce qu'il valoit, je ne vous en aurois pas parlé non plus. Mon Oncle viendra surement vous remercier. A propos, M. de la Bruyere, j'ai à vous solliciter pour moi-même.

M. DE LA BRUYERE.

Si vous sollicitez aussi bien que pour les autres, vous devez être sûr de réussir.

La COMTESSE.

Vous plaisantez toujours : mais je vous en prie, écoutez moi. J'ai un échange à proposer au Roi, d'une partie de terre qui pourroit lui convenir en me cédant une autre portion de domaines, qui m'agrandiroit & rendroit ma terre bien plus agréable. Me ferez-vous ce plaisir-là ?

M. DE LA BRUYERE.

C'est une chose à examiner.

La COMTESSE.

Eh bien, je vous apporterai tous mes papiers un de ces jours.

M. DE LA BRUYERE.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Envoyez-les à Monsieur Dumont ; c'est lui qui a cette partie-là actuellement & si ce que vous demandez est juste, je ne doute pas qu'il ne fasse valoir vos intérêts.

La COMTESSE.

Monsieur Dumont ? je ne le connois pas.

Me. DE LA BRUYERE.

Il est pourtant devant vous, Madame; mon mari le prend pour Secrétaire.

La COMTESSE, *surprise.*

Quoi, Monsieur? Ah! mais; j'en suis ravie! Monsieur Dumont, je vous recommande mon affaire au moins; j'espere qu'à la considération de mon oncle, vous voudrez bien la rapporter favorablement.

M. DUMONT.

Madame, je serai trop heureux de pouvoir vous prouver combien je suis reconnoissant de toutes vos bontés.

La COMTESSE.

Ne parlons pas de cela, Madame; vous ne vous ne voulez donc pas de ma loge pour la Piéce nouvelle?

Me. DE LA BRUYERE.

Madame, sans mes engagemens, j'en profiterois avec grand plaisir.

La COMTESSE.

Je m'enfuis, j'ai tout plein de visites à faire; je suis charmée d'avoir eu l'honneur de vous trouver. Où allez-vous donc? je vous en prie.

Mr. DE LA BRUYERE.

Puiſque vous me le défendez abſolument...

La COMTESSE.

Vous vous moquez de moi. Allons, Monſieur de la Bruyere, n'allez-vous pas encore vouloir me conduire auſſi ?

M. DE LA BRUYERE.

Mais...

La COMTESSE.

Non, je veux que vous reſtiez. Monſieur Dumont, je me recommande à vous. J'eſpere que vous viendrez nous voir ?

M. DUMONT.

Madame, j'aurai l'honneur de vous aller remercier.

SCENE VII.

Me. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, M. DUMONT.

M. DE LA BRUYERE.

Vous étiez là en bonnes mains, Monsieur Dumont.

M. DUMONT.

Quoi, Monsieur, est-ce que Madame la Comtesse ne vous avoit pas parlé en ma faveur ?

Me. DE LA BRUYERE.

Ah, d'une jolie maniere ! Elle vous avoit bien recommandé.

M. DUMONT.

Je sens bien plus les obligations....

M. DE LA BRUYERE.

Vous n'en avez qu'à votre mérite. Ne parlons plus de cela. Demain matin, je vous verrai ?

M. DUMONT.

Oui, Monsieur, j'aurai cet honneur-là. Mais j'ai un scrupule ; je crains d'ôter une place à quelqu'un qui vaut surement mieux que moi.

M. DE LA BRUYERE.

Tranquilifez-vous, ce quelqu'un ne fera pas à plaindre, il vous connoît de réputation, & il fera furement votre ami.

Me. DE LA BRUYERE.

Nous vous montrerons auffi demain l'établiffement de Madame votre mere.

M. DUMONT.

Je ne fçai fi je veille, tant je fuis étonné de tout ce qui m'arrive; mais je fuis bien fûr du plaifir que je vais faire à ma mere & de tous les efforts que je ferai pour mériter toute ma vie autant de bontés. *Il fe retire.*

SCENE VIII.

Me. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE.

Me. DE LA BRUYERE.

Je me fuis un peu réjouie de l'embarras de la Comteffe.

M. DE LA BRUYERE.

Je n'ai pas pû m'empêcher de la ren-

voyer pour son affaire à Monsieur Dumont.

Me. DE LA BRUYERE.

Oui, dont elle ne savoit seulement pas le nom.

M. DE LA BRUYERE.

Cela m'a diverti, je l'avoue.

Me. DE LA BRUYERE.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que voilà une bien bonne journée pour moi.

M. DE LA BRUYERE.

Je vous réponds que c'est un très-bon Sujet que cet homme-là.

Me. DE LA BRUYERE.

Je l'aurois juré en le voyant.

M. DE LA BRUYERE.

Où soupez-vous ce soir?

Me. DE LA BRUYERE.

Chez ma mere. Y viendrez-vous?

M. DE LA BRUYERE.

Un peu tard, & je vous renmenerai.

Me. DE LA BRUYERE.

En ce cas-là, je renverrai mes Chevaux. A ce soir. Je vais m'habiller. Adieu, Monsieur.

M. DE LA BRUYERE, *en s'en allant,*

Vous êtes bien contente.

M^e^. DE LA BRUYERE.

Oh pour cela oui !



LE FAUX

EMPOISONEMENT,

CINQUANTE-NEUVIÉME PROVERB.

PERSONNAGES.

La MARQUISE DE ROUVIERE.

Le COMTE DE BELVILLE.

JULIE, *Femme de Chambre de la Marquise.*

LAFLEUR, *Laquais du Chevalier.*

M. MARCELLIN, *Médecin.*

LAFRANCE, *Laquais de la Comtesse.*

Un OFFICIER d'office.

La Scene est chez la Marquise.



LE FAUX EMPOISONNEMENT, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

La MARQUISE, JULIE.

JULIE.

En vérité, Madame, je ne vous reconnois plus ! Vous qui n'avez jamais eu la moindre humeur, qui ne voyez rien que sous une forme plaisante, vous soupirez, vous êtes languissante, abbatue, je n'y comprends rien. Vous êtes veuve & jeune, vous aimez le Comte de Belville, vous êtes sure qu'il vous adore....

La MARQUISE, *se laissant tomber dans un fauteuil.*

Ah, Julie, que dis-tu?

JULIE.

Quoi, pourriez-vous douter de son amour?

La MARQUISE.

J'ai de cruels soupçons!

JULIE.

Lui, dont vous faites la fortune, sur le point de l'épouser, de quoi pourriez-vous le soupçonner? C'est lui faire injure; peut-on outrager ainsi quelqu'un que l'on aime? Non Madame, je ne sçaurois le croire ingrat.

La MARQUISE.

Si je pouvois justifier sa conduite avec moi, ne l'aurois-je pas déjà fait; mais sa froideur, son peu d'empressement, tout m'a fait craindre le malheur qui m'arrive; non, le Comte ne m'aime plus.

JULIE.

Mais, Madame, je ne vois pas où est la froideur dont vous l'accusez.

La MARQUISE.

Tu n'as pas remarqué qu'il est moins occupé

de moi, qu'il eſt rêveur, diſtrait, contraint ; eſt-ce là de l'amour ?

JULIE.

Il eſt ſûr de votre cœur ; les hommes quelquefois veulent être tourmentés & ſi vous vouliez lui donner un peu de jalouſie....

La MARQUISE.

Quelle miſere ! j'irois employer de pareils moyens pour le ramener, j'irois flatter l'amour-propre d'un homme que je n'aimerois pas, pour tourmenter celui que j'aime.

JULIE.

C'eſt prendre ſa revanche, il vous tourmente bien : mais faites une choſe plutôt, ſi vous croyez avoir à vous p'aindre de lui, pourquoi ne pas lui parler à cœur ouvert ? Vous vous éviteriez peut-être bien des peines. Qund on s'aime véritablement, peut-on manquer de confiance l'un pour l'autre ?

La MARQUISE.

Et s'il a le projet de me trahir, s'il en épouſe une autre, à quoi me ſerviront les reproches ?

JULIE.

Vous pourriez croire qu'il vous abandonneroit ?

La MARQUISE.

Je le crains, te dis-je. Il voit ſouvent Madame de Méranci, elle eſt veuve comme moi, beaucoup plus riche, alliée à des gens puiſſants, tout me fait craindre...

JULIE.

Ah, Madame, ſeroit-il poſſible?....

La MARQUISE.

Quoi?

JULIE.

Elle ſe marie, j'en ſuis ſûre; mais le nom de celui qu'elle épouſe eſt un ſecret.

La MARQUISE.

C'eſt lui, je n'en doute plus! Ah, Julie!

JULIE.

Madame, je le ſaurai, ſi vous le voulez.

La MARQUISE.

Il a plus d'ambition que d'amour!

JULIE.

Madame, conſentez....

La MARQUISE.

Madame de Brécy, doit m'inſtruire de tout; je veux lorſqu'il viendra, l'obſerver encore mieux, le pouſſer à bout, & s'il me vient des éclairciſſements qui ne me

laissent plus douter de son projet, je lui dirai tout ce que je saurai, je veux le confondre & le détester après.

JULIE.

Ce sera très-bien fait, Madame, au lieu de vous laisser dépérir : il faut prendre un parti qui vous sauve du désespoir.

La MARQUISE.

Et en le détestant, en serai-je moins malheureuse?

JULIE.

J'entends quelqu'un, c'est peut-être lui.

SCENE II.

La MARQUISE, Le COMTE;

JULIE, LAFRANCE.

LAFRANCE.

Monsieur le Comte de Belville.

La MARQUISE.

Julie, restez ici, & observez-le.

JULIE.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

Ah, Comte ; c'eſt vous ?

Le COMTE.

Madame, je me reprochois d'avoir paſſé hier la journée ſans vous voir, j'ai été à la Campagne & j'ai voulu m'en dédommager aujourd'hui en venant de bonne heure.

JULIE, *bas à la Marquiſe.*

Vous devez être contente.

La MARQUISE.

Vous avez été à la Campagne ? Vous ne m'en aviez rien dit.

Le COMTE.

Je l'avois oublié. Je craignois de ne vous pas trouver aujourd'hui. *Il s'aſſied.*

La MARQUISE.

Pourquoi cela ? Vous deviez être bien ſûr de l'impatience que j'aurois de vous voir ; quand on aime véritablement, qui peut nous intéreſſer aſſez vivement, pour le préférer à l'objet de notre amour ?

Le COMTE.

Ceci n'eſt pas un reproche, j'eſpere ?

La

La MARQUISE.

Non, pourquoi vous en ferois-je ? vous n'en méritez ſurement pas.

Le COMTE, *troublé.*

Non, Madame. Et je crois que vous me rendez trop de juſtice pour penſer autrement de moi.

La MARQUISE.

S'il m'arrivoit jamais de pouvoir vous ſoupçonner d'infidélité, je me le reprócherois comme un crime.

Le COMTE, *avec embarras.*

Oui.... vous avez raiſon.... C'en ſeroit un à vous. *Il ſe léve.*

La MARQUISE.

Où allez-vous donc?

Le COMTE.

Je reviendrai; c'eſt que ....

La MARQUISE.

Comte?

Le COMTE.

Madame?

La MARQUISE.

Je connois votre impatience...

Le COMTE.

Mon impatience?

La MARQUISE.

Oui, la contrarieté vous eſt inſupportable; je le ſçai.

Le COMTE, *intrigué.*

Je ne vois pas à propos de quoi vous me dites cela.

La MARQUISE.

Cependant je n'ai point à me plaindre de vous, vous avez eu l'attention de me cacher combien elle vous faiſoit ſouffrir.

Le COMTE.

Mais... ſurement.

SCENE III.

La MARQUISE, Le COMTE.

JULIE, La FRANCE.

La FRANCE.

On demande, Mademoiſelle Julie.

JULIE.

Madame, n'a pas beſoin de moi?

La MARQUISE.

Non, voyez ce que c'eſt.

SCENE IV.

La MARQUISE, Le COMTE.

La MARQUISE.

Asséyez-vous donc.

Le COMTE.

Comme vous voudrez.

La MARQUISE.

Les retardemens qui ſe ſont oppoſés à notre mariage ne m'ont point inquiétée ; parce qu'il ne me rendra pas plus ſûr de votre coeur que je le ſuis.

Le COMTE.

Il eſt vrai que ſi j'ai ceſſé de me plaindre ; c'eſt que j'ai craint de vous déplaire par cette même impatience, voilà ce qui m'a fait garder le ſilence juſqu'à préſent.

La MARQUISE.

Je m'en étois doutée & ſans vous le dire, j'ai fait tout ce qu'il m'a été poſſible pour hâter le moment que nous deſirons : les

formalités nécſſaires ſeront terminées dans peu de jours.

Le COMTE., *cachant ſa ſurpriſe.*

Dans peu de jours ?

La MARQUISE.

Oui, Comte, on vient de me l'annoncer.

Le COMTE, *avec contrainte.*

Vous me raviſſez, je craignois les obſtacles que le tems améne quelquefois.

La MARQUISE.

Il n'y en aura plus, Comte, & nous ſerons enfin heureux.

Le COMTE.

Oui, très-heureux. Cependant, je crains pour votre ſanté. Il me ſemble que depuis quelque tems vous n'êtes pas bien.

La MARQUISE.

C'eſt peu de choſe, & le plaiſir de me voir entierement à vous, me remettra bientôt.

Le COMTE, *ſe levant.*

Je crois que vous ne doutez pas combien je deſire que rien ne retarde mon bonheur ?

La MARQUISE.

J'en ſuis perſuadée. Vous avez quelque choſe à faire, Comte ?

Le COMTE.

Oui, cela ne ſera pas long.

La MARQUISE.

Revenez tout de ſuite.

Le COMTE.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

Vous me le promettez ?

Le COMTE,

Surement ; que voulez-vous que je faſſe quand je ne vous vois pas ? *Il ſort.*

La MARQUISE.

Mon ſort eſt donc décidé ! avec quelle froideur il a reçu ce que je lui ai dit ! Ah !

SCENE V.

La MARQUISE, JULIE.

La MARQUISE.

Eh bien, Julie, ce que je craignois, n'eſt que trop vrai !

JULIE.

Ah, Madame ; je ne ſaurois vous raſſurer ;

voici une lettre de Madame de Brécy, qu'elle m'a fait donner pour vous remettre lorſque vous ſeriez ſeule; je crains bien...
La Marquiſe prend la lettre.

La MARQUISE, *après avoir lû.*

Il n'y a donc plus à en douter, l'ingrat épouſe Madame de Méranci! Je me meurs!

JULIE.

Ah, Madame, pourquoi vous ai-je donné cette lettre?

La MARQUISE.

Le Perfide! *Elle ſe léve.* Non, je ne l'aime plus, je rougis même de l'avoir autant aimé.

JULIE.

C'eſt bien fait, Madame, oubliez-le & pour toujours.

La MARQUISE.

Pour toujours! que je l'oublie, moi, Julie!

JULIE.

Eſpérez tout du tems.

La MARQUISE.

Ah, j'en mourrai! Il jouira du fruit de

ſon crime & il ſera ſans-doute charmé de ſe voir à l'abri de mes reproches.

JULIE.

Mais, Madame, ſi vous eſſayez de le retirer de cet égarement ?

La MARQUISE.

Que ne lui ai-je pas ſacrifié! mais c'étoit moi que je ſatisfaiſois; quand je le préférois à tout au monde, il avoit ceſſé de m'aimer, il me trompoit; mais non, je me trompois moi-même, je croyois lire au fond de ſon cœur ce que ſes yeux ne me diſoient plus.

JULIE.

Eh bien, Madame, ne le revoyez point.

La MARQUISE.

Ne crains pas que je lui montre ma douleur, ſon parti eſt pris, ce ſeroit peut-être pour lui un triomphe. Vangeons-nous plutôt; le mépris ſeul ſuffiroit; mais je ne ſaurois trop lui rendre les inquiétudes qu'il m'a données.

JULIE.

Comment ?

La MARQUISE.

Tu vas approuver mon projet.

JULIE.

Si vous le bnanissez de votre coeur, Madame, c'est tout ce que vous pouvez faire de mieux.

La MARQUISE.

Oui, je l'en bannirai, je te le promets; mais je veux lui faire éprouver un tourment singulier. Il va revenir, fais préparer quelques tasses de glaces; je lui en ferai prendre, & je veux qu'il se croye empoisonné: pour lors je l'abandonnerai à toutes les horreurs que lui causera cette crainte.

JULIE.

Cette vangeance est encore trop douce.

La MARQUISE.

On vient, c'est lui peut-être, va t-en. Faisons tous nos efforts pour nous contraindre jusqu'au momenr d'éclater.

SCENE VI.

La MARQUISE, Le COMTE.

La MARQUISE.

VOUS êtes de parole, Comte.

Le COMTE.

Il n'y a pas de mérite. Vous aviez quelque chose à me dire, à ce qu'il m'a semblé tantôt.

La MARQUISE.

Oui ; d'ailleurs j'étois bien-aise de vous revoir. Je voulois vous demander si vous iriez encore bientôt à la campagne ?

Le COMTE, *étonné & embarrassé.*

Oui, Madame, j'irai chez mon frere.

La MARQUISE.

Chez votre frere ?

Le COMTE.

Oui, il m'a mandé qu'il avoit absolument besoin de moi, & je compte y aller passer quelques jours.

La MARQUISE.

Chez lui ?

Le COMTE.

Oui, à Dorci.

SCENE VII.

La MARQUISE, Le COMTE, JULIE.

Un OFICIER, *portant des glaces.*

JULIE.

MADAME, veut-elle les glaces qu'elle a demandées ?

La MARQUISE.

Oui, le Comte en prendra. Tenez, mettez-les là & laiſſez-nous. *On met les glaces ſur une table proche de la Marquiſe.*

SCENE VIII.

La MARQUISE, Le COMTE.

La MARQUISE, *prenant des glaces.*

EH bien, Comte, pourquoi donc ne prenez-vous pas de glaces ?

Le COMTE.

Je ne m'en ſoucie pas.

La MARQUISE.

Allons, je veux que vous preniez cette tasse. *Elle lui donne une tasse de glaces.*

Le COMTE.

Tout comme il vous plaira. *Il prend la tasse de glaces.*

La MARQUISE.

Comptez-vous souper avec moi ce soir ?

Le COMTE.

Ce soir ?

La MARQUISE.

Oui, ce soir. Qu'est-ce que cette question a d'extraordinaire ?

Le COMTE.

Rien. Oui, Madame, j'y souperai.

La MARQUISE.

Vous y souperez ? je vous réponds bien que non.

Le COMTE, *à part.*

O Ciel, auroit-elle deviné ? ... Madame ; il est vrai que j'ai voulu vous cacher que je partois ce soir ; de crainte de vous affliger.

La MARQUISE.

De crainte de m'affliger ?

Le COMTE.

Oui, Madame, j'ai craint la douleur que peut causer une séparation, quoique de peu de jours, quand on aime aussi vivement que....

La MARQUISE.

Quoi, vous pouvez feindre à ce point-là ! pourquoi affecter une tendresse que vous ne sentez plus ?

Le COMTE.

Moi, Madame ? je veux mourir....

La MARQUISE.

Vous n'allez pas chez le Baron de Granvilliers ? vous vous troublez. Ce n'est pas tout, il doit vous présenter à la Marquise de Méranci, que vous allez épouser.

Le COMTE.

Ah, Madame, vous pouvez me soupçonner d'une pareille perfidie ?

La MARQUISE.

Vous avez l'audace de nier ?

Le COMTE, *voulant fuir.*

Permettez....

La MARQUISE.

Non, arrêtez & écoutez-moi, je le veux,

Le COMTE.

Eh bien, accablez-moi, Madame, je le mérite; mais ſi vous ſaviez....

La MARQUISE.

Taiſez-vous. Rien ne peut vous juſtifier; non: depuis longtems je ne vois en vous que de la froideur, on ne trompe point un cœur ſenſible & délicat, ſans qu'il s'en apperçoive; je n'ai pas voulu me plaindre, je me ſuis même flatté d'un retour que vous deviez à l'amour le plus tendre; c'étoit vainement, je ne vous en ferai point de reproches, vous ne méritez pas que je m'abaiſſe juſquà ce point-là, je reconnois que vous êtes indigne dema tendreſſe, & je ne vous aime plus.

Le COMTE.

Vous ne m'aimez plus!

La MARQUISE.

Non; mais je dois une vangeance à l'Amour outragé, elle eſt remplie: je viens de vous empoiſonner ainſi que moi, en prenant des glaces.

Le COMTE.

Que dites-vous à quoi!...

La MARQUISE.

Mais, vous me ſurvivrez, je n'ai rien épargné pour hâter l'inſtant de ma mort. Adieu.

SCENE IX.

Le COMTE, *ſeul, avec la plus grande agitation.*

QUELLE funeſte vangeance! quoi, nous péririons tous les deux! ô Ciel, qui nous ſecourera? oh là quelqu'un? malheureux que je ſuis! Lafleur, Lafleur.

SCENE X.

Le COMTE, LAFLEUR *en bottes fortes.*

LAFLEUR.

MONSIEUR, tout eſt prêt, & vous pourrez partir quand il vous plaira, je n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez.

Le COMTE.

Ah, Lafleur, du ſecours; c'eſt fait de moi, du ſecours, un Médecin.

LAFLEUR.

Qu'avez-vous donc ?

Le COMTE.

Eh, ne perds pas un instant ; un Médecin ; va, cours promptement.

LAFLEUR.

Monsieur Marcelin, le Médecin de la maison est ici.

Le COMTE.

Va donc le chercher, ou crains....

LAFLEUR.

Mais si vous vouliez me dire....

Le COMTE.

Eh va donc, le mal commence, je sens que je m'affoiblis.

LAFLEUR, *en s'en allant.*

Je crois qu'il est devenu fou.

SCENE XI.

Le COMTE, *se traînant à un fauteuil où il s'assied.*

Je crois déja voir la mort s'emparer de moi ; oui je sens agir le poison. Ah, malheureuse

femme ! elle périt aussi, & c'est son amour pour moi qui est cause... ma tête s'embarrasse, il me semble que ma vue se trouble, je vois moins clair assurément. Je n'entends rien qu'un bourdonnement. O Dieux, quel sort j'éprouve!

SCENE XII.

Le COMTE, M. MARCELIN, LAFLEUR.

M. MARCELIN, *à Lafleur.*

Mais encore, quel mal a-t-il votre Maître?

LAFLEUR.

Monsieur, je n'en sai rien, je crois qu'il est enragé.

M. MARCELIN, *voulant fuir.*

Enragé?

Le COMTE, *à M. Marcelin que Lafleur retient.*

Monsieur Marcelin, j'attends de vous la vie.

M. MARCELIN.

Ah, Monsieur le Comte, je vous en prie, ne m'approchez pas.

Le

Le COMTE.

par pitié, Monsieur Marcelin, écoutez-moi ; je suis empoisonné.

M. MARCELIN.

Empoisonné ?

Le COMTE.

Oui, Monsieur.

M. MARCELIN.

Sûrement ?

Le COMTE.

Hélas, il n'est que trop vrai

M. MARCELIN.

A la bonne heure. Tant-mieux, tant-mieux ; calmez-vous.

Le COMTE.

Mais, Monsieur, je vais peut-être tomber mort à vos pieds.

M. MARCELIN.

Doucement, doucement ; asseyez-vous. Donnez-moi votre main.

Le COMTE.

Eh, Monsieur, aurai-je le tems de.....

M. MARCELIN.

Oui, oui, ne vous mettez pas en peine. Mais vraiment, votre pouls est fort agité. Répondez-moi.

Le COMTE.

Oui, Monsieur.

M. MARCELIN.

Je ne puis vous faire de reméde sans savoir qu'elle est la cause du mal.

Le COMTE.

Je vous ai déja dit que c'étoit le poison.

M. MARCELIN.

Oui, oui, c'est le poison; fort bien, le pouls l'indique aussi, je vous comprends.

Le COMTE.

Ordonnez donc sans tarder ce qu'il faut faire. La fleur, va, cours.

M. MARCELIN.

Arrêtez, mon enfant, examinons sensément avant de rien ordonner. Que sentez-vous ?

Le COMTE.

Ce que je sens ?

M. MARCELIN.

Oui, avez-vous des cordialgis ?

Le COMTE.

Des cordialgis? Eh, Monsieur!...

M. MARCELIN.

Je vois que vous ne m'entendez pas. Avez-vous des nausées, des maux de cœur ?

Le COMTE.

J'ai tous les maux ensemble, & je vous prie, hâtez-vous d'empêcher les progrès du poison.

M. MARCELIN.

Sentez-vous des douleurs dans la région hipégrastique ? l'hypograstique, ou aux deux hypocondres ?

Le COMTE.

J'ignore.....

M. MARCELIN.

Je vais m'expliquer, un moment, c'est-à-dire, l'estomach ou dans le ventre?

Le COMTE.

Assurément.

M. MARCELIN.

Dans les lombes, ou dans les reins?

Le COMTE.

Oui, oui.

M. MARCELIN.

Mais ensemble dans les différentes régions, rien n'indique la nature du poison.

Le COMTE.

Eh, qu'importe?

M. MARCELIN.

Comment, qu'importe? un remède pour un autre peut hâter votre mort; il faut le connoître nécessairement pour vous donner un contre-poison sûr.

Le COMTE.

Je le crois; mais le tems se perd.

M. MARCELIN.

Point d'impatience. De quelle maniere avez-vous pris ce poison?

Le COMTE.

Dans une tasse de glaces; la voilà.

M. MARCELIN, *mettant ses lunettes & regardant les tasses.*

La voilà?

Le COMTE.

Regardez-la. Je mourrai sûrement d'impatience, si je ne me meurs pas de l'effet du poison.

M. MARCELIN.

Je ne vois rien là de décisif, il faut que ce soit.... Attendez, comment est-ce que cela s'appelle en grec? .. je ne saurois trop vou dire.....cela ne me revient pas.

Le COMTE.

Eh, Monsieur, appellez quelqu'un à votre secours, si vous ne pouvez rien faire tout seul.

M. MARCELIN.

Quoi, Monsieur, vous m'insultez?

Le COMTE.

Eh non, Monsieur, mais de grace...

M. MARCELIN.

Vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

Le COMTE.

Je vous demande pardon.

M. MARCELIN.

Allons, je n'y prendrai pas garde, parce que le cas est pressé. Cependant il faudroit savoir...

Le COMTE.

Eh, Monsieur, la Marquise est dans le même cas que moi, voulez-vous aussi la laisser périr?

M. MARCELIN.

Madame la Marquise?

Le COMTE.

Oui sans doute, & elle doit savoir quel est le poison que nous avons pris tous les deux.

M. MARCELIN.

Une Femme que j'aime, que je respecte, il faut la secourir promptement.

Le COMTE.

Oui sans doute, Monsieur ; je vous en conjure... Lafleur, appelle Julie, cherche-la ; je crains qu'il ne soit trop tard, Dieux! & c'est moi qui la tue ! *Lafleur sort.*

SCENE XII.

Le COMTE, M. MARCELIN.

M. MARCELIN.

IL y a quarante ans que je suis le Médecin de toute sa famille ; c'est son Bisayeul à qui feu mon pere a dû l'honneur d'être Capitoul, & je la laisserois périr ! périsse plutôt toute la Pharmacie & la Faculté de Médecine.

Le COMTE.

Ne perdons pas un instant ; Monsieur Marcelin, oubliez-moi, pour ne songer qu'à elle ; trop heureux de mourir, si ses jours sont conservés, & si elle peut voir mon repentir.

SCENE XIII.

Le COMTE, M. MARCELIN, JULIE, LAFLEUR.

LAFLEUR *revient en criant.*

Julie, Julie, je ne trouve personne dans toute la maison.

JULIE.

Eh bien, me voilà, me voilà, qu'as-tu donc tant à crier?

Le COMTE.

Ah, Julie! que nous voyons ta maîtresse.

JULIE.

Cela ne se peut pas, Monsieur.

M. MARCELIN.

Comment, pourquoi?

JULIE.

Elle est renfermée, & elle m'a défendu absolument de laisser entrer personne chez elle.

Le COMTE.

Que dis-tu? peut-être qu'elle expire, & je vis encore!

M. MARCELIN.

Mais il est nécessaire que nous la voyons, il y va de sa vie, elle est empoisonnée!

JULIE.

Ma maîtresse empoisonnée!

M. MARCELIN.

Faites-moi ouvrir promptement.

SCENE XV.

La MARQUISE, Le COMTE, M. MARCELIN, JULIE, LAFLEUR.

JULIE.

Tenez, Messieurs, la voilà.

M. MARCELIN.

Ah, Madame! je viens à votre secours; vous êtes empoisonnée ainsi que Monsieur le Comte, il prétend que vous savez quelle est la nature du poison que l'on a employé, hâtez-vous de me le nommer, les plus prompts & les plus sûrs remédes vous tireront d'affaire.

La MARQUISE.

Il n'en est pas besoin, Monsieur.

Le COMTE.

Quoi, Madame, vous voulez mourir absolument ? Ah, laissez-moi expier mon crime & vivez; mais que je n'emporte pas dans le tombeau la douleur d'avoir causé votre perte.

M. MARCELIN.

Vous ne mourrez ni l'un ni l'autre, fiez-vous à moi; Madame, ne différez plus....

La MARQUISE.

Monsieur Marcelin, je vous remercie de votre empressement & de vos soins, ils sont inutiles; nous ne sommes point empoisonnés ; non, Monsieur, ne craignez plus rien, j'ai voulu vous en faire la peur ; voilà toute la vangeance que je veux tirer de votre perfidie.

Le COMTE, *avec joie.*

Je n'ai plus rien à craindre pour vous, je respire !

M. MARCELIN.

Actuellement, Monsieur & Madame, je vois que je ne vous suis bon à rien & je vous donne le bon soir. *Il sort ainsi que Julie & Lafleur.*

SCENE DERNIERE.

La MARQUISE, Le COMTE.

Le COMTE, *à la Marquise qui veut sortir aussi.*

AH, Madame, arrêtez, je vous en supplie. Quoi, vous pourriez m'abandonner ? seroit-il possible que mon repentir ne pût parvenir à vous toucher ? Ah, croyez qu'il n'est rien....

La MARQUISE.

Non ; Monsieur, vous m'êtes devenu entiérement indifférent ; je ne vous veux aucun mal, au contraire, je souhaite même que les nœuds que vous allez former puissent faire votre bonheur.

Le COMTE.

Mon bonheur ! Ah, Madame, il n'en est plus pour moi, si vous ne me donnez l'espoir de pouvoir vous mériter un jour, oui, je vais percer ce cœur que vous croyez qui a pû vouloir vous offenser ; c'est une erreur où il n'a point de part ; rien au monde ne peut lui tenir lieu de vous, sans vous, la vie ne peut que

m'être odieuse; mes torts n'ont servi qu'à me faire connoitre que je perds tout en vous perdant.

La MARQUISE.

C'est vainement que vous tenteriez de vouloir me persuader; votre cœur vous avoit trompé, vous aviez crû pouvoir m'aimer toujours, vous pouvez le croire encore dans ce moment; mais mon malheur ne seroit que retardé, si je me rendois à vos instances, si je pouvois vous rendre mon cœur.

Le COMTE, *aux pieds de la Marquise.*

Quoi, vous avez pû réellement cesser de m'aimer? Ah, Madame, je ne le saurois croire je connois trop la délicatesse de votre ame, & cette derniere action m'a bien prouvé que vous ne vouliez point ma perte. Regardez-moi, Madame, regardez-moi, je vous en supplie, si vos yeux sont d'accord avec votre bouche, cet instant sera le dernier de ma vie.

La MARQUISE, *lui tendant la main.*

Ah, Comte! mériterez-vous le pardon que vous m'arrachez?

Le COMTE, *lui baisant la main.*

Ma reconnoissance égalera toujours mon amour.

EXPLICATION

DES PROVERBES

De la huitiéme partie.

FIN.

